JUL 13 1923

30e Année. N° 13. 1er Juillet 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
briele d'Annunzio. .	*Contemplation de la Mort.* — I.	5
r George Buchanan.	*Mon Ambassade en Russie.* — I	44
rard d'Houville. . .	*Adieu à Loti*	87
ancis Carco.	*Verotchka l'Étrangère.* — III.	96
chille Mestre	*L'Agonie des Capitulations.*	134
ul Jamot.	*L'Œuvre archéologique de Léon Heuzey.* . . .	156
eorges Bousquet . .	*L'Internationalisme financier au XVIe siècle.* .	169
ul Souday	Les Lettres : *Au Théâtre*	193
lbert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de la Vie errante.* .	203
olonel Romain . . .	La Vie scientifique : *L'Avion sans pilote* . . .	221
ndré Chaumeix . . .	La Politique : *Les Pourparlers entre Alliés.* .	231

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

CHRONOLOGIE DU MOIS

23 *Mai.* — Le Sénat vote l'heure d'été.

24. — La Haute Cour réunie pour juger les communistes se déclare incompétente. — Le président de la République refuse d'accepter la démission du ministère. — M. de Porto-Riche est élu à l'Académie française. — Agitation communiste à Gelsenkirchen. — A la Chambre, débat sur la Ruhr.

25. — Le Conseil des ministres admet le principe d'une modification de la Constitution en ce qui concerne la Haute Cour. — Signature de l'accord sur le règlement des frais d'occupation de l'armée américaine.

26. — Le Président de la République assiste, à Dôle, aux fêtes en l'honneur de Pasteur. — Exécution à Dusseldorf de l'Allemand Schlagetter condamné par un conseil de guerre français. — Remaniement du Cabinet espagnol.

27. — Le Président de la République préside à Arbois et à Besançon les fêtes de Pasteur. — Démission du Cabinet polonais. Un Cabinet Witos se constitue.

28. — Le Président de la République entre en Alsace. — M. Stanley Baldwin est élu leader du parti conservateur.

29. — Le Président de la République prononce à Strasbourg un important discours. — La Chambre vote les crédits pour la Ruhr et une avance de 100 millions au gouvernement roumain.

30. — La Conférence de Lausanne règle le régime judiciaire des étrangers en Turquie.

31. — Le Sénat vote tel quel le douzième provisoire accordé par la Chambre. — Agression de trois députés par des membres de *l'Action française.*

1er *Juin.* — Arrivée de M. Millerand à Metz. — La Chambre vote un ordre du jour condamnant les violences « d'où qu'elles viennent ». — M. Witos expose son programme à la Diète polonaise.

2. — Le gouvernement français fait savoir au gouvernement britannique qu'il est opposé à l'enquête sur la Sarre projetée à la S. D. N.

3. — Célébration à Moulins du Centenaire de Théodore de Banville. — Inauguration à Chaumont du monument de l'amitié franco-américaine.

4. — Ouverture de la 7e session de la Commission de la Société des Nations pour la réduction des armements. Assassinat du cardinal Soldevila, archevêque de Saragosse.

5. — Le député allemand Hœllein, maintenu en état d'arrestation à Paris dépose une plainte en séquestration arbitraire contre le ministre de l'Intérieur.

6. — Conférence à Bruxelles entre MM. Poincaré, Theunis et Jaspar. — Le Conseil des ministres italiens, approuve le projet de réforme électorale de M. Mussolini.

7. — Remise à Paris des nouvelles propositions allemandes. — Mort de M. Alfred Croiset. — Le Sénat belge adopte le projet de flamandisation de l'Université de Gand.

8. — Libération et expulsion du député Hœllein.

9. — Important discours du chancelier Cuno à Munster. — Une révolution militaire éclate en Bulgarie.

10. — Élection de M. Meyer, maire du Havre. — Mort de Pierre Loti. — Assassinat de deux adjudants français à Dortmund. — Le nouveau gouvernement bulgare dissout le Sobranié.

11. — Élection de M. Jean Perrin à l'Académie des Sciences.

12. — Assassinat d'une sentinelle française à Recklinghausen.

13. — Le juge d'instruction Joussel rend un non-lieu général dans l'affaire du complot communiste. — Lord Curzon déclare réglé le conflit anglo-bolchevistes. — Remise d'un questionnaire britannique au sujet de la Ruhr.

14. — Démission du Cabinet belge Theunis.

15. — Funérailles de Pierre Loti à Saint-Pierre d'Oléron. — A la Chambre, M. Poincaré définit sa politique intérieure.

16. — La France soumet à la Belgique un projet de réponse au mémorandum britannique.

17. — On annonce, de source officielle bulgare, la mort de M. Stamboulisky.

18. — Violente éruption de l'Etna.

19. — Après un long débat, le Sénat vote les crédits de l'ambassade du Vatican.

20. — Les entretiens franco-belges se poursuivent, mais la crise ministérielle n'est pas résolue.

21. — Les ministres radicaux, sommés par leur parti de démissionner, refusent de se conformer à cette décision.

Gen.
Terg.

A PROPOS
DE
« CONTEMPLATION DE LA MORT »

Ces premières méditations devant le mystère de la mort sont le début d'un cycle qui devait bientôt se continuer par la Léda sans cygne *accompagnée d'un* Envoi à la France, *et qui vient de se fermer avec le* Nocturne.

Une même inspiration conduit les trois œuvres qui, à vrai dire, ne sont que les chants successifs du même vaste poème. Étroitement liés et naissant l'un de l'autre, mais commandés par les circonstances, nul plan d'ensemble n'est à leur origine. La Léda *n'est pas la suite de la* Contemplation : *elle en reprend et commente les thèmes; mais avec un instinct étrangement lucide, le Poète s'exerce déjà au style qui sera celui du* Nocturne.

Dans l'Envoi à la France, *dont on comprend aujourd'hui la place et le développement, il se souvient de la* Contemplation, *rappelle certains passages de la* Léda, *cite de nombreuses pages du* Nocturne *alors inachevé, manuscrit confus qui devra attendre des années avant de connaître les retouches indispensables et le classement définitif.*

Entrevoit-il le lien qui unit ses trois œuvres? En écrivant le Post-scriptum, *qui s'ajoute au* Nocturne, *songeait-il au* Message *qui ouvre la* Contemplation *et qu'il ne signait également que de ses initiales, neuf ans plus tôt?*

Aujourd'hui que l'on connaît l'histoire de ces trois Aspects de l'Inconnu, *une telle apparence de composition devient singulièrement émouvante et, sous les pins d'Arcachon, le démon inspirateur s'est révélé prophète.*

1er Juillet 1923.

Au printemps de l'année 1912, *Gabriele d'Annunzio, isolé dans sa retraite des Landes, travaille au* Martyre de Saint Sébastien. *Il compulse avec passion de vieux textes français; les Evangiles sont ses lectures quotidiennes; paganisme et christianisme s'opposent ou se mêlent en lui. S'enivrant de musique religieuse, entouré des plus beaux exemplaires de l'art grec et de l'école de Bourgogne, il s'est inventé une vie monastique, il s'est imposé une règle rigide qui le sépare du siècle. Il dort le jour, travaille la nuit. Il est tourné vers toutes les grandeurs, vers tous les infinis. Tous les infinis et toutes les grandeurs l'entourent : la forêt sans chemin, la dune mouvante, les sables que labourent les marées, la plainte de l'océan invisible. Sa lampe est un phare qui veille sur la baie.*

Depuis quelques jours, une pensée le hante; après Carducci une autre grande lumière va s'éteindre dans Bologne : Jean Pascoli. Il pense à Marie, la sœur douce, épargnée par la mort qui fauche si tragiquement les Pascoli. Il relit des vers de Jean; les beaux hexamètres latins qui célèbrent la grandeur de Rome. Un télégramme venu d'Italie, envoyé par un ami trop empressé, annonce un jour trop tôt la mort de Jean. Et l'anachorète de la Lande interrompt son travail pour tendre, à travers l'espace, les bras et l'âme vers le poète qu'il croit éteint et sur qui se penche encore l'espoir désespéré de Marie.

Quelle fut cette première journée de méditation, cette première journée de contemplation? De ses yeux qui n'étaient point les yeux de sa chair, le poète en exil voyait déjà ce que les regards voilés de Marie ne devaient connaître que le lendemain.

Autour de lui, tout parlait de résurrection glorieuse ou d'immortalité. Et la partition sur le pupitre de l'harmonium, et les livres saints marqués de signes, et le mystique travail interrompu, et les moulages grecs, et la douleur sans visage des moines bourguignons. Dehors, la nuit veillait, pleine de présages et de promesses, avant l'aube de Pâques. Pascoli encore vivant, déjà s'immortalisait dans le grand cœur qui le pleurait; un caprice vulgaire du sort voulut que sa mort et sa vie ne fussent vraiment, à cette heure suprême, qu'une « seule et même chose ».

G. d'Annunzio, comme il le raconte ici, n'avait que peu connu et n'avait rencontré qu'assez tard Jean Pascoli. Tous deux cependant s'aimaient depuis longtemps et s'estimaient.

D'Annunzio plus jeune que lui de neuf ans était déjà célèbre en 1880, *à peine sorti de l'enfance, tandis que Pascoli ne rassemblait ses premiers poèmes qu'en* 1892, *à trente-sept ans. Et c'est en souriant avec bonté que Pascoli saluait la maîtrise de cet autre « enfant sublime ».*

Si la beauté est inséparable du nom de G. d'Annunzio, la bonté est comme le nom même de Jean Pascoli. Toute son humble vie n'est qu'une tendresse blessée.

Il naît en Romagne, dans la propriété des Torlonia de qui son père est l'intendant; et il est élevé comme un petit campagnard. Le collège d'Urbino n'en fera pas un homme des villes. Toujours il reviendra vers les champs qu'il aime, vers les horizons calmes et les bois sonores. Sa place sera toujours parmi les âpres travailleurs de la terre. Avec eux il pétrira son pain, selon la mode des Romagnes, en forme de petite croix. Il aura leur allure pesante, leur frugalité et leurs étonnements. Pour eux il chantera les hirondelles à la poitrine blanche ou couleur de rouille, les bruyères aux clochettes roses. Et le premier drame qui interrompit la quiétude de son enfance, le sombre drame qui domina toute sa vie, sans cesse le ramènera vers les chemins de sa Romagne « ensoleillée », si chère et si tragique.

Un soir du mois d'août, — le petit Jean n'était que dans sa treizième année, — son père partit, tout seul, au marché. Il conduisait la carriole et il avait répondu comme à l'ordinaire, d'un signe, aux derniers baisers de ses enfants groupés sur le talus. Au milieu de la nuit, on entendit le roulement de la voiture. On courut joyeusement à la rencontre du père. Le cheval s'arrêta; il ramenait la carriole vide. Le lendemain, on retrouvait un cadavre ensanglanté sur la route. Qui avait commis le crime? Nul ne le sut jamais.

Et la fatalité s'abattit sur la famille. En moins d'une année, une sœur de Jean mourut que bientôt suivait leur mère. Deux frères de Jean, à leur tour, disparurent. Quatre orphelins survécurent et s'agenouillèrent sur les tombes.

Jean se réfugia dans l'étude et il grandit dans le doux amour et sous la protection maternelle de sa sœur Marie. Le premier diplôme universitaire lui fut accordé par un maître illustre, « bienveillant et rude », Giosue Carducci, de qui, lui-même, un jour, devait occuper, à Bologne, la chaire de littérature. Il confie

son cœur à de timides poèmes, et c'est la douleur qu'il chante.

Une âme franciscaine le porte vers les victimes, vers les pauvres, vers les simples. Il aime les fleurs et les oiseaux; il leur parle comme leur parlait le Séraphique, sous les oliviers d'Assise. Mais ce n'est pas la Parole qu'il leur enseigne, car il ne croit pas. Une mort sans rayonnement, sans résurrection est, pour lui, au terme d'une vie brève. Nous devons nous hâter de multiplier un cœur qui s'éteint avec nous et dont la flamme s'envolera soudain, sans même laisser de fumée derrière elle. Nous devons faire le bien pour le bien et sans espoir de récompense. Le pardon doit être la plus haute félicité de notre vie intérieure. Tout notre idéal doit être tourné vers la terre.

En politique, Jean Pascoli est internationaliste; il est l'ennemi de la révolution et de la guerre. « Une des raisons qui lui firent proclamer la faillite de la religion fut que le christianisme s'est trouvé impuissant à guérir la plaie de la guerre [1]. »

Tel fut l'homme, le saint à sa manière, qu'un poète voluptueux, traversant une crise d'ascétisme, imaginera sur son lit de mort et dont il rapprochera la figure de celle d'un autre saint, tout aussi humble, mais sans génie, mourant à la même heure sous les pins d'Arcachon. Et le petit livre né de ce rapprochement sera le premier essai de vies parallèles annoncées dans la préface de « La vie de Colà di Rienzo »; pour la première fois, un portrait d'homme obscur fera pendant au portrait d'un homme illustre.

Tandis que le grand poète pastoral, le doux Virgile romagnol s'anéantira sous la terre qu'il a chantée, un dévot de saint Dominique, qui n'aura même point laissé de trace sur cette même terre, entrera, glorieux, triomphant, dans son Paradis. Et celui qui les aura contemplés avec tant de ferveur, d'angoisse et de piété, reviendra, avec une passion, une dévotion toute païenne, vers la Nature puissante, vers la Nature féconde et nourricière, aux mamelles plus nombreuses que les mamelles de la Diane d'Éphèse. Et de toutes les forces captées, pour ainsi dire, aux sources mêmes de deux âmes si contraires, il mènera

1. Consulter, à propos de Pascoli : Maurice Mignon, *Études de littérature italienne* (Hachette, 1912); Paul Hazard, *G. Pascoli* (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1912); Giuseppe Lesca, *Leggendo e annotando Pascoli* (Rome, 1898), et l'article de Jean Dornis dans *la Revue* du 15 mars 1902.

de front deux œuvres en apparence opposées, chrétiennes et païennes à la fois : Parisina, le Martyre de Saint Sébastien.

De la méditation ascétique jaillira une activité nouvelle, naîtra un démon nouveau. Le Poète, en qui fermente tous les levains du printemps, lancera son premier défi à la mort. L'homme en la plénitude de sa maturité ne songera même point à la vieillesse menaçante, mais se retournera vers sa jeunesse, se rajeunira dans celles des autres. Et dans une heure d'illumination extraordinaire, il offrira son œuvre par un message prophétique, au plus jeune de ses disciples : geste décisif, en cet exil volontaire et fécond, à la veille de l'évolution fougueuse que l'on sait, pages magnifiques, où le Poète devine que ses gloires les plus hautes sont encore cachées dans « le futur », cet élément de son vrai dieu; où il laisse entendre tout ce qu'il fera, et tout ce qu'il ne fera point; où il déclare que ce qu'il n'est pas, un autre, demain, le sera par sa vertu; où pas une ligne ne ment, si toutes ne sont pas encore avérées.

***

Le titre d'une œuvre jadis célèbre, assez oubliée aujourd'hui, risque d'être rapproché, par quelques-uns, de Contemplation de la Mort. *Je veux parler de l'*Historia vitæ et mortis *de François Bacon, grand chancelier d'Angleterre, traduite en français par Baudoin et publiée à Paris, par les Loyson, en* 1647.

Encore que cette histoire ne manque point de saveur et soit toute pleine d'anecdotes curieuses, de traits piquants et naïfs, aucune comparaison, même lointaine, ne peut s'établir entre les deux œuvres. Tout au plus pourrait-on dire que leurs auteurs sont de fort grande érudition, qu'on ne saurait douter de leur génie, qu'ils habitèrent la France et connurent chez nous, tout comme chez eux, de très merveilleuses aventures.

Je prends au hasard ces quelques lignes, dans la traduction de Baudoin. « Anacréon, Poète lascif, voluptueux, et très grand Beuveur, vescut plus de quatre vingts ans. » Jean l'Escot, le Docteur subtil, fut enterré vivant en l'absence de son valet qui seul avait connaissance de sa maladie. « La mort est précédée d'une grande agitation accompagnée d'inquiétudes et d'un mouvement continuel des mains comme si elles voulaient ramasser

des floccons de laine. » Et cette observation sur les vieillards, en tête du chapitre des « Différences entre la Jeunesse et la Vieillesse ». « ... Car n'estans plus capables d'Agir, ils s'imaginent que leur Babil doive y suppléer. A raison de quoy les Poëtes n'ont pas feint mal à propos, que le vieil Tithon fut autres fois changé en Cigale. »

En sorte que si le lecteur veut bien apprécier les qualités prophétiques du Message à Mario Pelosini de Pise, il reconnaîtra, sans beaucoup plus de peine, l'originalité d'un petit livre où le grand poète d'Italie « célèbre l'agonie sublime d'un nouveau saint français ».

ANDRÉ DODERET

CONTEMPLATION DE LA MORT

(ASPECTS DE L'INCONNU)

MESSAGE

A MARIO PELOSINI DE PISE

Mon jeune ami, pour cette feuille de laurier que vous me cueillîtes sur la tombe encore fraîche de Barga, pensant à ma lointaine douleur, je vous envoie ce petit livre, de la lande océanique où tant de fois, le soir, mon souvenir et mon désir cherchèrent une ressemblance avec le pays de sable et de résine qui s'étend au long de la mer pisane.

Je sais combien profondément, dans votre cœur fidèle, vous conservez la lumière de l'heure où pour la première fois, inconnu et attendu, vous avez franchi le seuil de la maison que je possédai, un temps, à l'embouchure de l'Arno, parmi les genévriers roussis et les brandes marines. Vous étiez presque un enfant, generosus puer, *ivre de poésie, frémissant de reconnaissance et d'amour; et la divine vertu de l'enthousiasme brûlait en vous, si naïvement, que je crus me revoir, adolescent moi-même, sur le point d'approcher un pur esprit, à présent exilé*

de la terre, que j'ai beaucoup aimé et beaucoup écouté. La maison était si voisine du brisant qu'on ne découvrait, de la fenêtre, que les flots, comme d'une haute proue. Et il me plut qu'autour de notre premier entretien ne parût point croupir la quiétude domestique mais presque souffler la liberté d'une navigation aventureuse. Anchoras præcide. *Tel fut, je crois, mon premier enseignement. Et nous prîmes l'un de l'autre congé, à la manière de ceux qui ne se reposent sur aucune certitude ou promesse, comme si nous ne devions jamais plus nous revoir.*

De loin, je n'eus de vous que les sobres témoignages d'un amour toujours plus fort et d'une foi toujours plus constante. Si bien qu'en pensant au pré sublime qui sépare le Campo Santo du Baptistère, ou à la funèbre plage entre le Serchio et l'Arno, je peux sans discordance penser aussi à vous, le préféré parmi les très rares qui savent m'aimer comme seulement je veux être aimé.

Voici que je reprends dans ces pages une contemplation jadis commencée en la solitude de ce Gombo où je vis certain soir de juillet, accoster le corps naufragé du Poète qui choisit son Antigone et où je veillai sa dépouille étendue aux côtés de la vierge royale, tandis que s'élevait entre eux la fleur « inexpugnable » nommée lys de Saint-Jacques.

« Puisque le pouvoir de la Vie ne suffit pas pour comprendre tant de beauté, voici la mort aux plus vastes bras, aux silences plus attentifs, à la rapidité plus sûre; voici la Mort, et voici l'Art qui est son frère immortel... »

Mais de l'autre coté de l'Arno, dans l'épaisse forêt qui va jusqu'au Calambrone, durant un après-midi de ce même juillet, je portai la pensée de la fin sur mes pieds nus, comme une bête sauvage fait sa voracité ou sa vigilance.

Le démon du risque m'avait dit : « Va et réjouis-toi. Bois les musiques des oiseaux et des vents, aveugle-toi aux lumières, enivre-toi des odeurs. Une vipère te tuera. » J'allai et je cherchai ma vipère. Je portais de légères sandales de spart attachées à mes chevilles par de minces lanières. Telle était mon attente que, me sentant mordre pour la première fois, je ne pus retenir un cri. Et pâlir, dans cet air embrasé me paraissait une sorte de volupté héroïque. Je regardai. Ce n'était que la piqûre d'une épine : le sang coulait goutte à goutte et toutes les veines

de mon pied étaient gonflées par l'effort de la marche dans le sable ardent comme la braise, de la marche sur les aiguilles incandescentes comme les schistes du Désert. « Pas encore. » Et je poursuivis sans regarder à terre, pénétrant toujours au plus épais des fourrés. Et, à chaque piqûre, je me disais : « C'est fait! » Et ce n'était qu'une pointe plus cruelle. Et chaque goutte de sang me paraissait plus précieuse. Et tous mes sens devenaient surnaturels, parce qu'ils créaient une nature plus puissante et plus belle. Je voyais monter, des buissons, la fumée de leur senteur, la vie du pin briller sous l'écaille comme la pourpre dans le murex; je voyais l'étroit et clair triangle dans la baie du genièvre, révéler le mystère d'un dieu vert dont la foudre était le lézard preste. Et j'allai, j'allai toujours, saignant mais sans trouver ma vipère. Si mes pieds étaient gonflés et douloureux, ma tête demeurait lucide et légère comme dans le jeûne sacré.

Une allégorie est cachée dans chaque figure du monde; et il convient, selon la sentence de saint Grégoire, « de ramener l'entendement des allégories à un exercice de moralité ». Sous la plus haute ferveur, sous le plus profond désordre de mon esprit, mon animalité persiste, ô mon jeune ami! Et vous allez comprendre pourquoi, à mon tour, après avoir contemplé à genoux, la béatitude de ce chrétien sur son lit blanc, j'ai palpé à genoux, les mamelles nombreuses de la Diane d'Éphèse, sous l'espèce brutale.

Or, quelle beauté devait être dans ce Saint pour qu'il semblât que la mort lui convînt!

Il faut croire que toujours et en tous lieux, l'esprit de l'homme est le dieu véridique de l'homme et que les images mythiques ou incarnées de la divinité ne sont que les modes qui nous conduisent à reconnaître cela seul : cela seul que l'on ne peut nommer et à quoi l'on ne peut désobéir. *Longtemps, je me défiai du Galiléen comme d'un ennemi, en vertu de cette intuition qui dans l'ennemi, place le salut du fort. Bien que ne craignant pas le « dieu sans muscles », il ne m'advint jamais de le regarder au fond des yeux. Dans la première journée de ce Quatriduum, il est raconté comment les pleurs soudains de ce vieillard me rendirent son dieu présent. Parfois encore, il s'en va devant moi, il marche sur ces eaux comme sur la mer de Tibériade. Hier, il*

m'apparut sur le rivage et me dit : « Jette le filet. » Et ce jeune homme au linceul qui est à présent mon compagnon et de qui l'on parle dans la troisième journée de ce Quatriduum, ce jeune homme se précipita dans la mer « parce qu'il était nu, erat enim nudus *». C'est lui qui sera mon intercesseur afin que le Fils de l'homme m'amène à reconnaître complètement mon intime Seigneur. Ainsi, après avoir chanté tous les dieux, je chanterai mon dieu véridique. Et je vous enverrai le livre de Taygète, comme le frère spirituel du livre d'Alcyone que je composai là-bas où il n'y avait d'autres croix que celle des palots, suspendue au-dessus du torrent, dans un miracle d'or. Et c'est une grâce du sort que ce nouveau chant s'élève de l'extrême Occident où était parvenue « per cento milia perigli », à travers cent mille dangers, l'ardeur de l'Ulysse dantesque. Et veuille le dieu que d'une oreille sans cesse attentive, je parvienne à surprendre le rythme de la grande vague occidentale pour y mêler mon âme italique.*

Mais quel est le Rédempteur que vous attendez, qu'attendent vos pareils? Peut-être un nouveau sentiment sacré emplit-il des yeux pleins de fraîcheur, que je ne connais pas, que je ne verrai jamais. Parfois, si j'écoute, je crois entendre des pensées qui s'élèvent comme l'argent et le cristal de ce vaste chœur d'enfants qui montait du Collège dans la Ville subalpine. Quelqu'un ébranle et enfonce des portes lointaines; et il me semble que je perçoive le fracas indistinct. Quelqu'un porte en soi toute une race inconnue et avide qui ne demande qu'à naître. Et qui monte à ma rencontre sur l'autre versant du siècle, en silence? Celui que j'ai annoncé?

Hier, sur l'Atlantique, une imagination me vint, à la pensée qu'à Thespies, le simulacre d'Eros était une pierre grise. Je repensais aussi à ces xoana *primitifs qui avaient les jambes soudées l'une à l'autre et les bras soudés le long des flancs, jusqu'aux cuisses. Et je me représentais l'émotion puissante de l'artiste qui, le premier, sépara les jambes du dieu rude et, le premier, rendit les bras aptes au geste. C'est pourquoi je regarde et interroge les mains des jeunes hommes pensifs, curieux de savoir s'ils sont capables de tailler la pierre grise de Thespies. Un d'eux a l'air d'avoir dormi dans un temple et de ne pas vouloir parler. Et sa face paraît pleine de signes et de secrets, comme la paume de la main.*

Mais ce n'est pas toujours en vain que j'ai mâché la feuille du laurier, comme les devins, bien que je craignisse les divinations de mon cœur.

Et des fantômes viennent à moi qui ne sont point nés de mes songes.

Et que peut m'importer de la résurrection si « io nacqui ogni mattina », si je naquis chaque matin? A présent, ce n'est plus affaire entre l'aube et moi.

Et à présent je sais que le dieu véridique est celui à qui l'on ne peut désobéir, celui contre qui on ne peut commettre de péché. Et c'est celui-là que je dois trouver et connaître.

Et telle est la qualité de ma foi que, si j'ouvre le volume de la Comédie, je crois *que Dante a visité en chair et en esprit les trois Royaumes.*

Et moi qui voulus, un temps, être un Maître, je sais, à présent, que rien de ce qui est vraiment vivant et divin ne peut être enseigné.

Et moi qui plus d'une fois rebutai l'injure, je comprends, à présent, la parole de Chrysostôme : « Que personne ne peut être offensé sinon par soi-même. »

Et je reçois, à présent, ma force, de toutes mes erreurs vaincues et de tous mes maux dominés, comme ce chevalier du roman carolingien qui héritait la puissance d'autant d'hommes et de monstres qu'en abattait sa lance.

Et je sais que les yeux lointains de ceux qui pleurèrent et qui pleurent sur mes erreurs et sur mes maux ne peuvent être ni purs ni profonds.

Et que celui qui prend et soupèse quelqu'une de mes œuvres, médite donc une de mes paroles, entre tant d'autres que le tumulte l'empêcha d'entendre : « Mes fils conçus dans l'ivresse — comme des crimes sacrés le lendemain... »

Et que celui qui m'aime, sache que de toutes mes demeures détruites, j'ai toujours pu conserver la pierre qui porte gravée l'énigme de ma liberté : « Chi'l tenerà legato? » *Qui lié le tiendra?*

Et que celui qui me suit sache que jusque sur ma nef chargée de compagnons, l'implacable instinct de la libération me poussa, plus d'une fois, à me jeter seul dans la mer comme le poète de Méthymne, mais sans recourir au dauphin sauveur.

Et je ne voudrai jamais être prisonnier, pas même de la gloire.

Et je ne voudrai jamais reconnaître mes limites.

Et je ne vacillerai jamais devant la nécessité de mon esprit ni devant la ciguë.

Et je ne ferai jamais halte au carrefour de mes routes.

Et je conserverai fraîche la veine inextinguible de mon rire, même dans la pire détresse.

Et je dis que l'élément de mon dieu, c'est le futur.

Et je dis que ce que je ne suis pas, demain, un autre le sera, par ma vertu.

O mon jeune ami, chacune de ces pensées n'est que le thème d'un hymne et ne peut être conduite à son achèvement que par le rythme héroïque. Et je crois avoir accru le nombre de mes cordes, après ces funérailles, comme le constructeur de villes qui, ayant appris la mélodie des Lydiens, au cours des obsèques faites à Tantale par ces mêmes Lydiens, ajouta trois cordes aux quatre de la lyre.

Mais, pourtant, je saurais souffler sur chacune de ces pensées comme l'enfant sur le duvet du chardon argenté, pour m'astreindre à ne considérer dans ma mémoire que ce peu de soleil qui pâlissait sur ce peu de paille, devant la porte de mon cher malade, et ce peu de verre cassé qui luisait, là, comme des larmes ou de la rosée.

Il silenzio era un inno senza voce[1].

Tel pourrait être alors mon silence. Mais celui qui monte à ma rencontre, sur l'autre versant, quand me rencontrera-t-il et jettera-t-il son cri?

O mon jeune ami, parfois la jeunesse m'appelle du fond des entrailles de la Ville, comme la sirène du fond de l'abîme; et j'accours, anxieux, vers mon émerveillement et vers ma perdition. J'aime à chercher, dans le trafic et dans l'ignominie de la rue, les yeux de l'Inconnu, les yeux fixes qui me défient, les yeux obliques qui me fuient, sous la rumeur sans pensée. J'ai, sur la langue, la cendre de mes songes et je la mâche pour ne pas en être étouffé.

L'avant-dernier soir d'avril, j'ai eu, dans la rue, un compa-

1. Le silence était un hymne sans voix.

gnon de vingt ans, un visage imberbe modelé par le pouce de fer du Destin, comme le visage de Beethoven; un cœur fermé dans lequel, peut-être, résonnaient les quatre notes formidables de la Cinquième Symphonie. Tous deux nous allions, oppressés par un de ces ciels d'orage, bas et rougeâtres, sous lesquels Paris semble écumer et fumer comme une immense source bouillante. Le papier des journaux, dont toute la ville était envahie, paraissait électrique comme à l'instant où il sort, tendu par les cylindres de la machine, en de certains jours secs, tout crépitant d'étincelles. Le bandit fameux était mort, là-bas, dans sa maison démolie et brûlée, après l'assaut féroce et ridicule, en lançant l'injure suprême de sa tête trouée par douze balles. Et tandis qu'on célébrait, dans les feuilles, l'héroïsme des assaillants couverts de matelas, il semblait que l'affreux plébéien dût rester en suspens au-dessus des toits innombrables et sûrs, jusqu'à leur écroulement total. Tout l'espace était plein de mort violente, de beauté suspecte, et de je ne sais quelles inquiétudes, et de je ne sais quels présages, comme si le futur se penchait du nuage couleur de rouille, pour nous souffler au visage son pollen encore plus puissant que le soufre vif des pins de la Lande. Et il nous semblait que nous entrions dans chaque rue comme le soldat entre dans la tranchée, et chaque rue nous semblait fermée comme les impasses et il nous semblait que nous la défoncions de notre volonté sans geste. Et des filles en troupeau, le long d'un mur tout rongé d'affiches lépreuses, nous reluquèrent, sous leurs grands chapeaux à plumes, avec quelque chose de sauvage sur leurs lèvres peintes et dans leurs yeux battus, pareilles à des ménades mises en déroute par un Bacchus de cabaret.

Et plus loin, derrière une vitrine pleine de sucreries rances et de sirops tournés à l'aigre, nous aperçûmes la Parque Athropos. Et plus loin, dans une misérable boutique d'horloger, nous entrevîmes un Saturne barbu, à l'œil éraillé, qui mangeait un long chapelet de saucisses filiales, au milieu de montres arrêtées et démontées.

Comme mon pauvre compagnon habitait la banlieue, pour attendre l'heure de son train, nous entrâmes dans un petit café; et nous nous assîmes, l'un près de l'autre, devant une table de marbre sur laquelle la trace laissée par une soucoupe

sale dessinait le cercle de l'éternité. Et ce lieu ignoble se remplit de notre tumulte inexprimé, comme une conque est pleine du râle de l'Océan que seule une oreille, appliquée, entend. Et quand, au-dessus de notre tête, le garçon alluma le bec de gaz, je vis la bouche de mon compagnon, pareille à la bouche des muets qui veulent parler; et elle était peut-être pleine de la parole neuve ou peut-être seulement de salive anxieuse. Et je regardai aussi cette clarté sur ses mains pâles, en pensant à la pierre de Thespies. Et jamais je n'eus, aussi intense, le sentiment d'un dieu inconnu qui dévorait une âme orgueilleuse.

« Il faut que nous nous séparions et puis que nous nous retrouvions. » Je revins seul vers la fièvre nocturne; et je levais, de temps en temps, les yeux vers le visage confus qui du nuage se penchait sur moi comme les stryges gothiques font des gouttières, autour des cathédrales. Et comme je passais par une rue étroite, tout à coup la guenon d'un mercier ambulant me sauta sur les épaules. Et tout le pavé ne fut qu'un tapage de rires et de plaisanteries plébéiennes. Et l'injure lugubre de l'homme à la tête trouée était toujours en suspens dans ce crépuscule imprégné d'une force inconnue. Mais mon compagnon de vingt ans, brimballé, là-bas, dans le train poussif, entendait peut-être Amphion préluder sur un monceau de gravats.

A présent, il faut que nous nous séparions, nous aussi, et puis que nous nous retrouvions, ô mon jeune ami!

Adieu.

G. d'A.

Des Landes, mai 1912.

CONTEMPLATION DE LA MORT

A LA MÉMOIRE DE JEAN PASCOLI
ET DE ADOLPHE BERMOND

VII AVRIL MCMII.

Une fois encore le monde paraît diminué de valeur. Quand un grand poète tourne le front vers l'Éternité, la main pieuse qui lui ferme les yeux semble sceller sous les paupières

exsangues la plus lumineuse partie de la beauté terrestre. Je pense que Marie, sœur douce, la tisserande aux mains d'or, à qui Jean, appelé par ses morts, demandait un jour dans une ode subtile et divine le *funebre panno*, le funèbre drap, je pense que Marie aura également accompli ce devoir, elle qui est virile en piété comme Catherine de Sienne. Et qui, plus qu'elle-même, eut alors la certitude qu'avec les chers yeux voués à l'ombre par sa pression, disparaissait aussi l'allégresse de l'avril présent?

Fantasma tu giungi,
tu parti mistero[1].

Si j'imagine ses yeux, à sa dernière heure, et si j'imagine les hirondelles de l'Observance, *quelle dal petto rosso e quelle dal petto bianco*, celles qui ont la poitrine rouge et celles qui ont la poitrine blanche, traversant le vide de la fenêtre dans le ciel de Pâques, il me revient à la mémoire un de ses mots d'il y a quinze ans, sur lequel — je ne sais pourquoi — il me sembla de voir réfléchi l'éclair de l'hirondelle fidèle comme sur un marbre noir poli. Il parlait aux oiselles dans le langage franciscain, et disait : « Je voudrais avoir tout le jour, tandis que je me tiens courbé au-dessus de mes livres, je voudrais avoir sur mes yeux attentifs à autre chose, le vertige d'ombre de votre vol! » Aujourd'hui, comme alors, j'entends les cris de ses compagnes sous les gouttières lointaines, et je vois, sur ses yeux *attentifs à autre chose*, le vertige d'ombre. Ce mot qu'il croyait dire pour sa vie, il le disait pour sa mort; et je ne savais pas, qu'entre tant d'autres, dont il ne me souvient plus, celui-là m'eût si profondément pénétré ni qu'il dût s'accroître de cette funèbre beauté.

Hier, un hasard vulgaire et admirable me donna le moyen d'assister continuellement par la pensée, mon ami, dans son agonie. Et plus tard, par une correspondance mystérieuse, je pus écouter la musique infinie que le soir faisait autour de son silence.

Je le croyais presque guéri, ou pour le moins, hors de tout danger. Des nouvelles récentes m'assuraient qu'il allait reprendre ses habitudes quotidiennes et se remettre au tra-

1. Fantôme tu parais, — tu disparais mystère.

vail projeté. La nuit de vendredi, cédant à la nonchalance printanière, je m'interrompis au milieu de ma page; et je me mis à feuilleter des livres illustrés. Le recueil s'offrit à moi des eaux-fortes pascoliennes de Vico Viganò. Pour confronter le portrait gravé du poète avec une image d'exactitude photographique, je cherchai le volume illustré de l'*Hymne à Rome*, croyant l'y trouver. La mémoire me trompait : elle n'y était point. Mais je m'arrêtai sur la reproduction de la hache sépulcrale romaine; et je relus les beaux hexamètres.

Ascia, teque eadem magnæ devovit in oris
omnibus Italiæ, dein toto condidit orbe...

Une fois encore l'évocateur des augustes forces disparues abolissait dans mon esprit l'erreur du temps. Je reconnaissais, à ce souffle dilaté de mon rêve, un de ses plus nobles dons; car certaines de ses évocations de l'antique confinent à la magie. Il y a quelque chose de tragique dans la puissance soudaine avec laquelle un grand poète s'empare de notre âme. Tout à coup l'immense nuit océanique s'emplissait de ses fantômes. Le nombre de son vers se prolongeait en un éloignement solennel, jusque là-bas où la parole de l'hymne védique ne semblait plus que son écho répercuté par l'invisible horizon. « Ce que je te dérobe, ô Terre, tu le reprendras bien vite. Puissé-je, ô très pure, ne blesser aucune de tes parties vitales, puissé-je ne pas blesser ton cœur. »

Roma sed exsistens e sulco pura cruento
sacravit Terræ Matri, qua læserat et qua
esset per gentes omnes læsura, bipennem.

La nuit était tranquille mais non sereine, avec des étoiles peut-être funestes, prises dans un tourbillon de voiles et de chevelures. L'eau de la baie respirait à peine, mais au delà des dunes et des forêts, l'Océan sans sommeil faisait sa rumeur. Néanmoins cette quiétude communiquait avec ce tumulte, et le sable de ce rivage en tourment était pareil au sable de celui qui se taisait. Ainsi parfois, dans l'angoisse la plus agitée, un méandre profond de notre conscience demeure en paix. Et où donc allait aborder l'Ulysse de l'*Ultime voyage*? sur cette rive ou sur l'autre?

Aujourd'hui je me demande avec inquiétude pourquoi de temps en temps mon esprit interrompait sa rêverie pour tenter de retrouver en soi-même l'aspect mortel du poète. Il ne me semblait point de le retrouver dans l'eau-forte de l'artiste lombard, et je ne savais où en chercher une image précise. Et, si je fermais les yeux et m'efforçais d'en recomposer les lignes sur le fond obscur, le visage indistinct se dissolvait en éclairs. Alors, je me rappelai lui avoir dit un jour : « Si tu avais le visage tout rasé et si tu ne souriais point, tu ressemblerais à Pierre de Médicis tel qu'il est sculpté par Mino. » Mais en vérité il ne s'était jamais laissé regarder par moi fixement.

Notre amitié souffrait d'une étrange timidité que nous ne pûmes jamais vaincre parce que nos rencontres furent toujours trop brèves. C'était une amitié *di terra lontana*, de terre lointaine, comme l'amour de Geoffroy Rudel, et partant la plus délicate peut-être et la plus noble qui eût jamais été entre émules. Elle s'alimentait de messages et de menus présents. Au début, il redoutait que sa rusticité et sa parcimonie ne me déplussent, tout comme je craignais qu'il ne déplorât ma descendance directe de la coterie dépensière. Peut-être pensait-il qu'il devait bien y avoir quelque chose de vrai au fond des racontages de la racaille. Un jour, il fut frappé par la franchise de mon rire devant certaines de ses hésitations; et alors il crut pouvoir m'offrir l'hospitalité dans sa maison de Castelvecchio, puisque l'eau, le pain et les fruits étaient mon régime habituel « d'ouvrier de la parole ». Mais le destin voulut que je ne connusse point la saveur du pain pétri, modelé et façonné en petite croix, à la mode de Romagne, par les mains de Jean et de Marie. Souvent, pendant la bonne saison, nous étions voisins; et nous voyions tous deux, dès notre lever, la Pania et le Mont percé. Mais jamais nous n'avons eu le loisir, ni peut-être l'envie de nous visiter, car il nous semblait toujours que quelque chose de nos personnes fît obstacle à la familiarité de nos esprits. De Boccadarno, je lui envoyai un de ces couteaux ingénieux qui ont dans leur manche tous les outils du jardinier, depuis le sécateur jusqu'à la faucille. De Versilia, je lui envoyai une ode arrondie en couronne, de mon art le plus léger.

Mais comment nous sommes-nous rencontrés pour la première fois? A Rome, par ruse. Déjà nous nous aimions depuis longtemps; et nous avions échangé beaucoup de messages affectueux et les louanges subtiles d'un artisan à l'autre, qui s'implantent à la cime de l'esprit et font oublier la niaiserie des solennels crétins qui aujourd'hui, en Italie, jugent de la poésie. Se trouvant à Rome, certes, il désirait de me voir; mais, au moment de mettre à exécution son projet, la timidité l'arrêtait; et pas plus que nos amis ne réussissaient à le persuader, je ne réussissais, moi, à le découvrir en aucun lieu. Alors, Adolphe de Bosis, le prince du silence, le noble seigneur de ce *Banquet* qui fut *presame d'amistade*, le ciment de l'amitié entre les quelques-uns bien décidés à se dresser contre la nouvelle barbarie menaçant la terre latine, alors de Bosis recourut à un gracieux stratagème. Il me l'amena de bonne heure, à l'improviste, dans ma maison, lui donnant à entendre qu'il le menait voir une statue de Calliope retrouvée dans le limon du Tibre, la veille au soir, divinement polie par des siècles d'eau. J'étais en des jours de splendide misère; j'habitais dans l'antique sellerie des Borghèse, entre Ripetta et le Palais, entre le fleuve trouble et ce *gran clavicembalo d'argento*, ce grand clavecin d'argent célébré dans un sonnet de l'adolescence. La sellerie princière, vide, était de grandeur si demesurée qu'elle rappelait la salle padouane du Palais de la Raison, encore qu'il y manquât, bien à tort, au-dessus de l'entrée, la pierre de la honte, *lapis vituperii et cessionis bonorum*. En une telle vastité, je n'avais qu'un lit sans bois, un piano à queue, un banc d'église, le plâtre du Torse du Belvédère, et la joie de respirer grandement. Quand Adolphe poussa sur le seuil le poète des *Myricæ* et m'appela au secours, je bondis, à demi vêtu. Et deux confusions s'embrassèrent sans se regarder. Le trompeur riait de nous voir aussi intimidés tandis que nous continuions de nous tenir par la main. Enfin nous nous assîmes sur le banc, heureux, sans presque parler, aucun de nous ne craignant le silence qui est si suave quand le cœur se remplit. Nous étions sains et résistants tous les deux, nous sentions notre pureté dans le divin amour de la poésie, préparés à la discipline et à la solitude. Encore que l'un promît de sur-

passer l'autre, nous étions certains de ne jamais découvrir sur nos visages *il livido color della petraia*, la livide couleur de la pierraille. Une puissance obscure s'accumulait en nos profondeurs : il devait encore composer les *Poèmes conviviaux* et je devais encore chanter les *Laudes*. O beaux matins du commencement de l'été, quand Rome a les yeux clairs de Minerve qui nourrit à sa ressemblance les pensées des hommes! Le soleil entrait par les grilles des fenêtres, et la rumeur du pont animé semblait l'antique « éternel murmure » du Tibre. Mais le fleuve sacré n'avait pas encore parlé à travers le bronze de l'hymne, n'avait pas encore fait appel à l'âme des forts en s'écriant :

Heus, rostro navis qui terram scinditis unco,
quam detraxistis navi jam reddite proram
atque in me longos infindite vomere sulcos
usque ad cœruleum, juvenes, maris æquor, et ultra.
Est operæ!

La majesté du Torse héracléen suffisait à remplir mes murs; car c'était ce terrible fragment titanique auprès duquel Michel-Ange très vieux et presque aveugle se faisait conduire pour le palper. (Ses mains pouvaient donc toucher un marbre sans le sculpter de nouveau tout entier?) Nous avions devant nos yeux un exemplaire souverain et je dirai presque le canon héroïque; mais j'ignorais lequel de nous deux en était touché le plus profondément. Si nous avions pu le savoir, peut-être aurions-nous connu notre mesure. Comme je lui regardais les mains, dont je suis toujours curieux, il les retira avec un geste presque enfantin. Je voulais observer les doigts qui avaient façonné l'odelette pour les deux sœurs et les madrigaux de l'*Ultime promenade*. Alors, en souriant, je lui récitai les premiers vers du *Contraste* :

Io prendo un po'di silice e di quarzo :
lo fondo; aspiro; e soffio poi di lena :
ve' la fiala, come un dì di marzo,
azzurra e grigia, torbida e serena[1] *!*

De ces mêmes mains qu'il avait cachées, il fit un geste

1. Je prends un peu de silice et de quartz : — je le fonds; j'aspire; et je le gonfle de mon souffle : — voici la fiole, comme un jour de mars, — bleue et grise, trouble et sereine.

de dédain puissant. Je sentis tout ce qu'il y avait de viril chez celui qui passait entre les humbles bruyères pour monter vers les roches abruptes. Et puis nous parlâmes de l'*Odyssée* et de la prédiction de Tyrésias.

Telle fut notre première rencontre. Et la dernière eut lieu dans sa maison bolonaise de l'Observance, quelques semaines avant mon départ pour la dernière aventure : tristes adieux de celui qui allait s'exiler à celui qui restait lié par la chaîne scolastique.

Tout le jour je m'étais laissé conduire par ma mélancolie aux endroits où elle pouvait me peser davantage. Je m'étais attardé sur la place solitaire que la tombe de Roland fait pensive, et celle des Foscherari, digne d'un poète, sous ses petits arcs verts, haussée sur ses colonnes qui, par leur nombre, rappellent le chœur des Muses. Et j'étais entré dans le temple dominicain de brique rouge : entre le sépulcre blanc et noir de Taddeo Pepoli et le monument du Roi Enzio, j'avais senti souffler sur moi l'angoisse de l'Oliphan désormais sans voix.

Va, ma non giunge. È un brusìo d'ombre vane
ch'ode Re Enzio, quale in foglie secche
notturna fa la pioggia e il vento[1].

Et je m'étais ensuite perdu dans le labyrinthe sacré de Saint-Étienne, dans la Basilique aux sept églises. Mystères et images de tous côtés, et la couleur de la fumée et la couleur du sang caillé. Rougeâtre et fuligineux, voici le cloître, et sur lui l'ombre de la tour carrée, et dans l'ombre, le puits entre ses deux colonnes, la poulie de bois usée qui ne grince plus; et entre les interstices du pavage de briques, d'humbles fils d'herbe, et tout autour, sur la pierre d'appui des fenêtres hautes, les pots de basilic. Et puis, dans l'autre cour, au milieu des terres cuites, voici la grande coupe de pierre, les fonds sans eau où l'on ne baptise plus personne; et le tabernacle d'or, luisant à travers les vitres ternies; et dans le vide de la fenêtre, sur une colonnette, le Coq qui chante et, près de là, l'Évêque couché dans le marbre sépulcral, que

1. Il va mais n'arrive point. C'est une confuse rumeur d'ombres vaines — qu'entend le Roi Enzio, pareille à celle que font sur les feuilles sèches — la pluie nocturne et le vent.

ce chant ne réveille plus; et derrière l'autel hérissé de candélabres de fer, les arches de granit rudes que la hache mystique tailla dans le sang pétrifié des Martyrs; et la lumière qui pénètre dans l'abside par les albâtres roux comme ce miel amer dont se nourrissait le Baptiste.

Pourquoi donc aujourd'hui, de la Ville où le sort veut que s'éteignent nos grands poètes, ne vois-je que cette place mortuaire et ce labyrinthe chrétien? Sur cette place, ma douleur veut repasser, qui suit le cercueil de mon frère; et dans le plus profond des sept sanctuaires, dans le septième, dans la Confession souterraine, elle veut l'accompagner et le déposer. Bologne, aujourd'hui, n'a pour moi que cette face mystérieuse, que cette bouche pleine de souffle glacé et de sublime silence.

Qui pourra dire quand et où sont nées les figures qui, tout à coup, surgissent de la partie la plus confuse et la plus opaque de nous-même et nous apparaissent en nous bouleversant? Les événements les plus riches arrivent en nous bien avant que l'âme s'en aperçoive. Et, quand nous commençons à ouvrir les yeux sur le visible, déjà nous étions depuis longtemps adhérents à l'invisible. Aujourd'hui, il me semble que ce pèlerinage méditatif n'était pas à vrai dire une préparation spirituelle à la visite que j'allais faire mais qu'il était déjà cette visite, et que pas une des paroles que je pus dire par la suite ne valut celles que chemin faisant je disais à mon compagnon sans chair.

Mais, quand je me retrouvai dans la rue, je pensai à cette créature divine qui devait toujours, me semblait-il, se tenir près de lui dans sa maison pour le réconforter, à celle-là seule, avec sa lampe et avec ses livres. Alors que les Villes nobles avaient coutume de faire des présents aux poètes, qu'aurait pu donner Bologne au dernier Homéride sinon la tête de l'Athéna Lemnia? Elle semble sortie de certaines visions tumultueuses des *Poèmes conviviaux*, elle semble une beauté durable éprouvée par le carnage et par l'incendie, un fragment découvert sous les ruines d'un siège antique. Elle a le visage et le cou marbrés de rouille, comme encroûtés de sang très ancien; et au-dessous du col, sur le sternum et sur la clavicule, elle est comme noircie par le feu que mirent au temple les déprédateurs cuirassés de bronze.

Et trop tard je me rappelai lui en avoir promis la reproduction. Je savais que le plâtre en avait été coulé, mais sur un vague renseignement; et les gardiens du Musée civique ne surent me donner aucune indication. Toutefois, ne pouvant pour lors, lui apporter l'image, combien de moi-même ne lui donnai-je, grâce à la méditation que je fis devant le cippe, dans la grande salle déserte, où, comme sa poésie, cette forme souveraine était seule au milieu des fragments et des vases médiocres!

Je montai donc à l'Observance avec quelques fleurs. J'étais si plein de pensées que je ne retrouve plus dans ma mémoire l'aspect des choses, car je les regardai d'un œil inattentif. Je n'entrais pas dans une maison mais dans une âme qui paraissait vouloir se faire pour moi encore plus belle. Si la vie ne m'eût rien donné d'autre que cette heure sublime d'amitié, je l'estimerais cependant généreuse et je me dirais content d'avoir vécu parmi les hommes. De notre timidité, il ne se montra qu'une ombre, dès l'abord, quand, sous mon regard, il détourna la tête de je ne sais quelle façon fuyante, et battit des paupières comme pour effacer les atteintes cruelles des ans et répandre sur son visage fané les esprits joyeux de l'amour. Je voulais lui dire : « N'aie pas honte, mon frère. Tu vois combien moi aussi je suis atteint. Mais aujourd'hui peu nous importe de la chair misérable; et quant à moi, ici, je respire la plus pure essence de ta poésie. Tu as l'aspect de ta force immortelle; et il n'est point fait par tes lèvres, le sourire de ta tristesse. Assieds-toi encore auprès de moi, comme cette autre fois sur le banc de prière. Nous sommes deux ouvriers patients. Combien n'avons-nous pas travaillé et combien supporté depuis ce matin de Rome! Des gens n'ont-ils pas tenté de faire des verges avec mes lauriers pour te battre et des fouets avec tes couronnes pour me fustiger? Mais qui prévaudra contre notre patience et contre notre foi? Il suffisait que de temps en temps, au-dessus du clabaudage, nous élevions la voix. Assieds-toi donc. Je ne t'ai jamais aimé comme aujourd'hui. Je ne fais qu'une halte brève; et puis je reprends mon chemin, laissant derrière moi tous mes biens illusoires. »

Je m'assis sur sa chaise, devant sa table. Ses papiers, ses

plumes, ses encres étaient là. Tout était simple et ordinaire, comme dans une pièce quelconque, chez un homme de qui la tâche est modeste. Mais un parfum de sagesse paraissait imprégner chaque objet, et les murs et le plafond et le plancher, comme si la qualité même de ce mâle cerveau s'était communiquée au lieu de son travail. Je ne sais de quelle façon signifier un tel mystère. Un air singulier est dans la forge, même quand ne rugit point le feu; car les outils, les engins, tous les instruments du forgeron, même quand ils ne sont pas maniés, y expriment par leur forme, leur destination, et je dirais presque, suggèrent la puissance à quoi ils serviront. Dans l'atelier d'un sculpteur fécond l'abondance de la glaise, les armatures, les modèles, les formes creuses, les maquettes recouvertes de linges humides, les cires à ébarber, les bronzes à polir, les ciseaux, les limes, les ébauchoirs, les odeurs même des matières plastiques représentent l'effort du créateur. Eh bien! il me semblait que quelque chose de pareil était présent dans cette petite pièce tranquille et rangée, où certes les mains de Marie avaient mis en ordre les pages éparpillées : quelque chose que j'oserais appeler la présence du démon technique.

Dans aucun laboratoire d'homme de lettres il ne m'était advenu de sentir la maîtrise comme une sorte de pouvoir sans limites. Je pense que pas un artisan moderne n'a possédé son art comme Jean Pascoli possédait le sien. Son expérience était infinie, son adresse était infaillible, chacune de ses inventions était une profonde découverte. Personne mieux que lui ne savait et ne démontrait que l'art n'est qu'une magie pratique. « Enseigne-moi quelque secret », lui dis-je à voix basse. Et je voulais seulement le faire sourire; mais, à la vérité, une ombre de superstition était sur ma pensée.

Il prit une autre chaise et vint s'asseoir à côté de moi, devant la table. Nous parlâmes de quelques œuvres récentes. Ses mains, quand elles soupesaient les volumes, étaient une redoutable balance. Devant la vigueur de certains de ses jugements, j'eus la preuve que son esprit était toujours exempt de toute faiblesse. Sa louange était sévère autant que son art. Comme il mêlait je ne sais quoi d'amer à son discours, je lui dis : « Si tu as le temps, va à la Pinacothèque

et cherche une toile du Francia où un saint Étienne porte sur son livre trois pierres, en témoignage de sa lapidation. Pose trois pierres sur chacun de tes nouveaux livres et demeure en paix. » Il répondit, avec son rire fin : « Mais une bête d'autruche m'avalera le livre et les pierres. »

Il ne se montrait plus timide; même je devinais en lui je ne sais quelle tendresse protectrice et le désir contenu de me demander que je lui parle de mes disgrâces. J'étais bien son frère cadet, et il semblait chercher le moyen de supporter mon fardeau. Je me rappelle une belle parole ancienne qu'il me cita avec une merveilleuse noblesse : « Plus tu endures, plus tu pourras. » Cette parole, aujourd'hui je l'inscris sur le mur de cette maison étrangère, et je considère que je l'ai reçue de lui par testament.

Puis il fit le geste de se lever, me prit par la main et me dit : « Viens à présent voir la chambrette que j'ai pour toi, quand tu la voudras. » Une candeur enfantine flamboyait en lui; et le premier vers du sonnet de François Pétrarque me chantait dans la mémoire. C'était une petite pièce claire, presque une cellule de frère mineur, avec un de ces pauvres lits qui vous contraignent à garder une seule attitude pour toute la durée du sommeil. Comme s'il eût répondu à la question que je lui avais posée à demi-voix devant sa table prodigieuse, il me murmura à l'oreille : « Quand tu seras ici, alors, oui, je t'enseignerai un secret. » Gaiement je lui dis : « Je ne pourrai venir tant que je n'aurai pas tué tous les monstres que tu sais. Il me faut encore aller à la guerre. » Hélas! vivait-il en paix? Ne le travaillait-elle point sans cesse, l'abondance même de son amour?

Il se tourna pour passer dans l'étroit corridor, me montrant les épaules. Il se créa dans l'air un de ces instants de silence qui enserrent la tête d'un homme comme dans un bloc de glace diaphane. Et je regardai toute la personne de mon ami avec des yeux devenus extraordinairement lucides; et la pitié m'étreignit qui a parfois le poing si cruel. Il semblait qu'il portât sur ses épaules tout le poids de sa tristesse, toute l'oppression de ses misères. Le front auguste s'était caché, et l'on ne voyait, contre le mur blanchâtre, que la masse de son corps vêtue d'habits que le long usage avait rendus

presque lamentables; il ne restait là que le fardeau pesant où se corrompt la vie qui n'est que le levain de la mort.

Il voulut m'accompagner jusque sur la route, bien que je m'y opposasse. Sa santé était déjà menacée, déjà son pas était vacillant. Il tombait sur nous un de ces soirs d'Émilie, humides et cendrés, qui semblent naître là-bas, entre l'embouchure du Reno et celle du Po de Goro, dans le grand palus saumâtre. Il soufflait sur nous un vent ambigu qui paraissait doux et puis tout à coup nous donnait le frisson avec une bouffée froide. La voiture m'attendait non loin de là, couverte et noire, avec les deux chevaux qui soutenaient mal leur fatigue sur leurs jambes arquées. Nous ne parlions plus. Il y avait autour de nous une espèce de silence moelleux.

E c'era appena, qua e là, lo strano
voclo di gridi piccoli e selvaggi... [1]

Mais nous entendions aussi le bruit de nos pas « *né vicine né lontane* », ni proches ni lointains. L'un et l'autre nous nous appelâmes par notre nom, dans l'adieu. Nous nous embrassâmes. Comme, sur l'avenue, le vent soufflait avec plus de force et qu'il semblait gelé dans son collet, je lui dis : « Va, va, rentre. Ne reste pas là. » Il se tourna pour s'en aller; et les chevaux avaient dû prendre racine tant ils eurent peine à se mouvoir. En sorte que j'eus le temps de le suivre de mon regard et de mon angoisse jusqu'à sa porte. Et le même silence soudain de l'humble pièce m'enserra la tête dans la même glace transparente. Et quand il fut sur le seuil, il se retourna et leva le bras vers moi pour me saluer encore. De ce paquet de vêtements usés, se leva le bras puissant qui sur la roide montée avait brandi le « pic d'acier bleu ».

Une voix de héros, cette voix homérique qu'il avait traduite avec une si puissante rudesse, éclata en moi et brisa la glace.

Datosi un colpo nel petto, al suo cuore drizzò la parola :
— Cuore, sopporta! ben altro tu hai sopportato più cane! [2]

1. Et il y avait à peine, çà et là, l'étrange — rumeur de cris légers et sauvages...

2. S'étant frappé la poitrine, à son cœur il adressa la parole : — Cœur, supporte! tu as, et plus que chien, supporté bien autre chose!

Et non pour moi mais pour lui. Je voyais, comme le bras levé, surgir du plus intime de cet homme casanier et prudent, la constance d'une vertu virile, la dureté d'une vie faite de discipline, de courage et de douleur domptée. Son orgueil s'était formé, peu à peu, dans le fond de sa solitude comme le diamant dans l'obscurité de la terre. « Par moi, par moi seul, seul avec mon âme... » Il s'était fait digne de se rencontrer avec Achille et avec Hélène, et de parler sur la tombe terrible de Dante.

Je ne sais point encore comment il trépassa; mais je veux être certain que si parfois dans la vie il pleura à l'écart, il ne se voila point de larmes pour fixer la mort. Peut-être est-il sorti de sa bouche quelque belle et simple parole, avant que sa langue se nouât derrière ses dents et que son esprit se dissolve dans le grand rythme.

Avait-il déjà donné tout le meilleur de lui-même ou bien conservait-il encore dans le creux de sa main quelque féconde semence? Qu'importe? Certes, mille et mille espéraient encore en lui. En s'égalant à la ligne de l'horizon, il aurait pu dire à l'adresse de ses fidèles : « Je vous montre la mort, terme final, la mort qui pour les vivants devient incitation et promission. » Et ceux-ci, dans l'acier de sa hache sépulcrale, purent voir reflétées les étoiles de l'Ourse.

XI AVRIL MCMXII.

Je ne sais pas si dans le vertige d'ombre, quand tout revient pour se perdre ensuite, je lui suis apparu. Il semblerait que pour les choses oubliées et les êtres les plus éloignés et les événements les plus anciens, que même pour les lambeaux des songes non interprétés, il soit une grâce dans l'agonie de l'homme. Si cela est vrai, peut-être que la fleur de mon amitié ondoya dans son crépuscule comme ce léger rameau que je cueillis et pliai pour lui, entre les Alpes et la Mer, ou peut-être comme ce lys salé de la solitude qu'en souvenir d'Antigone j'envoyai à sa sœur immaculée.

Une accélération du sort voulut que je l'assistasse en esprit, durant ses dernières heures, jusqu'à son trépas. La nuit du vendredi, je m'étais béatifié dans sa poésie et je l'avais ima-

giné convalescent. Le matin qui précède la Résurrection, tandis que je me disposais à travailler, j'appris inopinément la nouvelle funèbre. Quelqu'un, de la partie, me demandait une parole pour la mort du poète! Et le poète n'était pas encore expiré, même il avait encore à supporter une longue souffrance. Mais l'importun, encore qu'il violât toute noblesse humaine, secondait une conjoncture mystérieuse à laquelle je dois une des heures les plus profondes de ma vie. Je crus le trépas survenu le soir du Vendredi Saint et la dépouille déjà étendue sur le lit mortuaire. Et où Marie pouvait-elle avoir dressé ce lit, sinon dans la pièce des veilles, dans l'étroit atelier du grand artisan, entre les murs brûlés par la flamme du mâle cerveau? J'étais certain de cela; et de toute la matinée ma pensée ne cessa de planer sur le lieu lointain que je cherchais à reconstituer de tout l'effort de ma mémoire. Et peu à peu ma conscience entra dans cet état qui précède le chant.

Or, j'avais dans la Lande un autre ami suspendu depuis plusieurs semaines entre la vie et la mort, condamné sans rémission. C'était mon hôte, l'étranger affable qui me céda la maison tranquille sur la dune, où j'habite depuis deux ans.

Je ne me rappelle pas si Joannes Pontanus dans son chapitre *De tolerando exilio* et Petrus Alcinius dans sa judicieuse dissertation imprimée par Mencken, dans *Analecta de calamitate litteratorum*, rangent au nombre des délices de l'exilé volontaire ou involontaire la délicate saveur de l'amitié contractée au delà des monts et des mers. Mais certes, l'arome de la résine vers le soir et la fragrance des genêts sous le vent au lever du soleil, ne me récréèrent jamais autant que certains brefs colloques avec cet admirable vieillard qui eût été bien cher au chanteur de Paolo Ucello, s'il l'avait connu.

Il s'appelait Adolphe Bermond; il était né sur les bords de la Garonne, dans la ville des vins qui eut pour maire le grand sage Michel de Montaigne, à son retour de Rome, et pour conseiller ce candide et incorruptible Étienne de la Boétie, imitateur de Pétrarque et traducteur de l'Arioste. Il avait près de quatre-vingts ans; et, quand je fis sa connaissance, il me sembla de l'avoir déjà vu parmi les dix mille créatures sculptées ou peintes dans la cathédrale de Chartres. Il avait, sur son visage, la finesse, la spiritualité et je ne sais

quelle transparence lumineuse, qui l'assimilaient aux images des vitraux et des portes saintes.

Il vint, un après-midi de janvier, durant la marée basse, alors que la plage est lisse, parsemée d'inscriptions noirâtres, à la façon de ces pierres tombales, à ras de terre, effacées par les pieds et par les genoux des fidèles. Il descendait de la Chapelle de Notre-Dame de l'Estuaire et il avait avec lui le livre du chrétien, relié en cuir brun, qui lui aussi était lisse et lustré par l'assiduité, comme le dos d'un missel. Il entra dans la pièce d'un pas alerte et léger, car son grand âge ne l'avait point appesanti; et tout de suite je sentis qu'il entrait aussi dans mon affection. Tout son visage était illuminé par une fraîche ingénuité qui semblait changer ses rides, de tristes sillons séniles en signes vivaces, expressifs, aussi étrangers à la vieillesse que les plis des sables, des coquilles, des silex. Ses yeux étaient plus clairs que le ciel d'hiver, plus pâles que l'eau entourant le banc de sable découvert; et le sourire s'y multipliait, sans cesse, monté de son cœur. Sa voix était encore belle, mesurée par de justes cadences; et l'habitude des prières marmottées faisait que les mots semblaient dessinés par les lèvres avant d'être proférés.

Comme il s'approchait de ma table, il aperçut, dépliée sur mes papiers, l'image entière du Saint Suaire. Comme il promenait les yeux autour de lui, il vit les murs entièrement recouverts par les images les plus diverses de saint Sébastien; sur le pupitre d'un harmonium, il vit *la Passion selon saint Matthieu* de Bach, sur le marbre de la cheminée, les plâtres des quinze statuettes de pleureurs appartenant au sépulcre du duc Jean de Berry, sur le parquet, plusieurs fragments de la grande Rose de Reims, dans un angle, une des Vertus que Michel Colombe sculpta pour la tombe de François II, duc de Bretagne. Je n'oublierai jamais le léger tremblement de son menton et le mélange de surprise et d'approbation qui donnait à sa vieillesse je ne sais quelle ferveur juvénile. Une joyeuse flambée de pin et de pommes babillait sur les chenets avec le bouillonnement et la crépitation de la résine.

Je composais dans la langue chère à Ser Brunetto *le Mystère de saint Sébastien*, et j'avais déjà terminé la scène entre le Saint et les Esclaves, sous la voûte magique où brillent

les sept feux planétaires, quand les malheureux et les infirmes demandent que le nouveau dieu se manifeste par des signes chez le Confesseur.

Esclaves, esclaves, oui, cœurs
épaissis!

Le vieillard se pencha, hésitant, sur les pages tourmentées. Il y avait là, en vérité, comme les traces d'une lutte sanglante, tant l'encre rouge des indications et les ratures violentes et les hémistiches plusieurs fois récrits et les marges criblées de renvois faisaient ardu et âpre le papier. « L'art aussi, comme la vie, est une lutte, dit-il, et qui donne plus de sang reçoit plus de grâce. »

Ce mot tout de suite me toucha, tant le rendait religieux l'accent. Alors je lui parlai de mon œuvre, avec une ardeur qui l'effrayait et le ravissait. Dans ce serviteur de Dieu, à qui la chair pesait si peu, je retrouvais je ne sais quelle affinité avec la discipline ascétique à quoi je m'étais astreint durant des jours et des nuits. Lui aussi était une substance infiniment vibrante, un amour actif infatigable. Sa compréhension était prompte comme le geste de la main qui reçoit et serre ce qui lui est offert. Parfois, dans une pause, il me semblait de voir descendre ma pensée en lui comme un anneau jeté dans une eau limpide, jusqu'au fond, et s'immobiliser.

Sincère et pur, il ne douta point de ma sincérité ni de ma pureté. Catholique fervent, adonné à toutes les pratiques de la dévotion, il ne fut troublé par aucune inquiétude, ne fut gêné par aucun scrupule. Il me sentait ardent, et cela lui suffisait. Il ne savait pas imaginer un poète sans dieu, ni un dieu différent du sien. Qui donc restait seul avec moi durant mes nuits? Certes, il croyait qu'il y avait en moi le même esprit d'où était née cette figurine de la Rose de Reims, qu'en se penchant il avait ramassée et tenait maintenant entre ses maigres doigts.

Il me pria de lui lire une scène du Mystère. Je voulus lui lire celle qui était encore chaude de l'effort et pas encore détachée de mes viscères.

A toi, nous venons tous à toi,
Seigneur!

Les esclaves accouraient vers le guérisseur. La lamentation se prolongeait à travers les couloirs tortueux. Les infirmes apparaissaient, portés à bras par leurs parents, agités, illuminés d'espérance. Ils criaient leurs maux, leurs plaies, leurs angoisses. Ils demandaient d'être guéris, d'être délivrés. Ils appelaient à témoin ceux d'entre eux qui cachaient dans les plis de leurs sayons les rouleaux des Écritures, parce que ceux-là connaissaient les miracles opérés par le dieu nouveau. Et toutes les guérisons étaient énumérées l'une après l'autre : le lépreux était purifié, le paralytique marchait, l'aveugle voyait, le lunatique et l'obsédé retrouvaient la paix, l'hydropique était allégé de ses eaux, le fils de la veuve de Naïm se dressait hors du cercueil. Mais un des lecteurs de rouleaux repensait au miracle le plus profond, repensait au cadavre de quatre jours et s'écriait : « Souviens-toi de Lazare! » Et l'incrédulité de Didyme était alléguée. Didyme voulait voir les os disjoints se rejoindre et parler. Le Christ lui avait répondu : « Les os disjoints, je te les montrerai rejoints... Viens à Béthanie, Didyme, viens avec moi. Les yeux de Lazare, vidés par la pourriture, je te les montrerai pleins de vision. Viens avec moi, Didyme. Les lèvres putréfiées sur les dents de Lazare, tu les verras remuer, tu les entendras parler. Viens à Béthanie, Didyme, viens avec moi. » Les esclaves alléguaient ces témoignages, pour exiger le signe. Et alors Sébastien bondissait pour saisir d'une main terrible l'âme des misérables. Lui-même évoquait le Ressuscité, semblait par sa voix, faire présent le miracle dans l'ombre chaude d'haleines. Comme le nouveau-né dans ses langes, le cadavre était enveloppé dans ses bandelettes. « Lazare, viens dehors! » Le premier, hors de la pierre, surgit le genou...

Le genou surgit le premier.

Je m'interrompis parce que j'avais senti le vieillard tressaillir et se lever. Il était debout devant moi, bouleversé, sans couleur, suffocant. C'était l'homme de la foi, le serviteur de Dieu, le spectateur idéal à qui se manifestait mon poème avec les vertus de la musique et de l'apparition. Ivre, j'imaginais derrière lui, une multitude qui lui ressemblait. Et je ne voulus point lui donner de trêve. Elle aussi, ma parole,

fut comme le tison qui incendie les chaumes quand redouble le vent.

A présent, les esclaves demandaient de voir tout au moins l'effigie. « Puisque tu as abattu tous les dieux de sang et de fange, dresse devant nous l'effigie du dieu nouveau, que nous puissions le connaître, que nous puissions l'adorer! » Ils savaient qu'il avait coutume d'apparaître à ses disciples. N'était-il pas apparu au Confesseur? « Son visage est caché, son corps est voilé. » Une angoisse mortelle étreignait la poitrine de Sébastien, rendait livides ses lèvres, brisait ses jointures. Implacables étaient les suppliants, inassouvies les prunelles de leur chair. Ils exigeaient la présence du dieu nouveau. « Il n'a plus de corps; il n'a plus de sang. Il a donné son corps et son sang pour les créatures. » Mais les mystérieux lecteurs des rouleaux savaient qu'avec son corps et avec son sang il était apparu à ses disciples, ils savaient qu'il leur avait montré ses mains et son côté, et qu'ils avaient vu les meurtrissures, et que Didyme avait mis le doigt dans la plaie, et qu'ensuite, il avait rompu le pain et l'avait mangé, qu'il avait aussi mangé un morceau de poisson grillé. « Comment pourrais-tu l'aimer d'un tel amour? Comment pourrais-tu fermer les yeux, être si blême et dans toutes tes veines trembler d'un tel amour, si tu n'avais jamais connu sa face? Car tu trembles. » Jamais flot vermeil ne jaillit d'une gorge coupée ni flux de larmes d'une douleur comble, comme alors de cette sainte poitrine éclatait l'angoisse. « Je tremble parce qu'en mon âme je porte le poids de l'opprobre. Ils l'ont frappé à coups de poing, ils l'ont souffleté, ils ont craché sur lui. Toutes ses dents vacillent dans sa bouche gonflée. Et ses paupières, et ses yeux, hélas! »

Je crois qu'à ce moment ma voix s'éteignit, parce que ma gorge se serrait. Et alors un sentiment encore inéprouvé secoua les racines de mon être, car tout d'un coup j'entendis le son d'un pleur humain que je n'avais jamais entendu; entre ces quatre murs déserts et si loin de toutes les rumeurs du siècle, j'entendis le profond sanglot de « l'Amour consumé » que chanta Jacopone, je surpris les mêmes larmes qui avaient baigné le visage de François agenouillé devant le Crucifix de saint Damien ou errant autour des murs de la Portioncule.

O secca anima mia,
che non puoi lacrimare! [1]

Je ne bougeai point. Ce pleur pouvait-il être consolé ou interrompu? Et quelle parole pouvait être dite qui valût en douceur une seule de ces larmes? Et en vérité qu'aurais-je pu trouver en moi de plus beau que cette « nudité d'amour » qui m'était révélée à l'improviste chez un vieillard déjà incliné vers la tombe? Et comment pourrais-je donc signifier la qualité de ce pleur « plein de consolation? » Le Bienheureux a exprimé la loi de l'ineffable.

Quello ch'è non si può dire,
puossi dir quel che non è [2].

Et un regret pareil au remords s'empare de moi, tandis que j'écris. Et j'aurais conservé ce présent dans mon cœur secret, si mon ami, élevé par sa sainte mort à la condition de mystère glorieux, ne me souriait aujourd'hui à travers cette visière de cristal. Mais seul pourra me comprendre celui qui, entre mille chants, sait distinguer la mélodie née du cœur de la Terre et, entre les paroles des Évangiles, la parole qui en vérité sortit des lèvres de Jésus et reste pour l'éternité pleine de son souffle vivant. Jusqu'à cette heure, j'avais entendu les hommes pleurer de tout autre façon, et je les avais vus confinés et fixés au lieu de leurs larmes, comme le blessé gît dans la mare de son sang, et j'étais moi-même enfermé par la pitié et presque prisonnier du malheur. Le pleur de ce chrétien paraissait résonner sur la mélancolie du monde; et le visage meurtri par les soufflets, souillé de crachats et de sang, paraissait imprimé dans le ciel pâle comme sur le linge de Véronique, mais pour moi seul et je ne sais de quelle manière indéfinie et future. Et, quand nous sortîmes, le silence de la lande immense avec ses myriades de troncs gemmés par le fer du résinier, avec ses innombrables plaies sans cesse rafraîchies et élargies, avec son perpétuel gémissement embaumé, était comme le silence d'une multitude douloureuse qui ne se plaint pas, parce qu'elle accepte son destin et sa peine. Et je compris cette parole d'avenir qui dit comment

1. O mon âme aride, — qui ne peux pas pleurer!
2. Ce qui est ne se peut dire, — ne se peut dire que ce qui n'est.

la nature se transformera peu à peu en un cercle spirituel et que tout se sublimera en esprit.

Qui a parlé de « membres mystiques de l'homme? » En de certaines heures, il semble que nous ne reconnaissions plus tel des actes les plus coutumiers de notre vie corporelle. Comment cheminions-nous, l'un à côté de l'autre, dans le sentier sourd, caché sous les aiguilles de pins? Il n'y avait pas de différence entre le pas du vieillard et le mien, parce que notre pas n'était plus le jeu de nos os, de nos muscles, de nos tendons. Bien que nous allions droit devant nous, j'avais en moi la sensation de tourner en arrière ce qu'il y avait de plus fervent en moi, comme la torche que l'on porte, renverse la cime de sa flamme. Les yeux de mon ami étaient à peine séchés; et la place où « l'Amour consumé » avait pleuré, et l'événement avéré étaient déjà comme enveloppés dans un voile de mémoire, dont les bords ondoyaient vers ma plus fraîche enfance. L'émotion me tenait encore tout entier, la réalité non seulement était récente, mais présente encore; et pourtant une partie de moi-même faisait un effort anxieux pour se rappeler je ne sais quoi d'autre, pour se représenter je ne sais quoi de plus profond et de plus doux. Mais l'attente ne peut-elle avoir la figure du souvenir?

Nous ne parlions pas. De temps en temps, je le regardais du coin de l'œil; et je constatais avec stupéfaction qu'un visage d'une belle vieillesse, lavé par les larmes, me rappelait par son expression certains épisodes émouvants de mon enfance : un entre autres. Un jour, j'avais fait pleurer ma chère sœur Anna, pour un caprice cruel; et puis, effrayé, je l'avais consolée, car elle était tellement sensible que, s'il lui advenait de pleurer, même pour une chose légère, on eût dit qu'elle avait été frappée par un malheur irréparable et qu'elle allait se fondre dans sa douleur. Me voyant si contrit et affligé, elle s'efforçait de retenir ses sanglots et de s'essuyer les joues. Et je me rappelle que je la pris par la main et que je la conduisis dans un sentier, entre deux champs de lin; et nous avions avec nous notre chien patient qui avait été la cause du litige. Et, de temps en temps, je la regardais du coin de l'œil; et elle, pour ne plus me faire de peine, cherchait à vaincre le sanglot obstiné qui secouait sa petite poitrine, ou bien, comme

pour lui ôter toute amertume, le prévenait d'un sourire qui s'interrompait aussitôt. Et alors elle affectait d'être contente devant tout ce bleu de lin, comme si je lui en avais fait don; et il semblait, non plus que je voulusse rentrer dans ses grâces mais qu'elle voulait, elle, se faire pardonner. Et il y avait, dans son attitude, une telle tendresse et une telle gentillesse qu'il ne me fut plus possible de la supporter et je fondis en larmes à mon tour, avec son même égarement.

Je ne sais pourquoi ce souvenir me refleurit dans le cœur tandis que je marchais aux côtés du vieillard. Et il me semblait d'aller à l'aventure, sans but, à travers un pays que je ne connaissais pas; mais lui, savait son chemin. Nous nous retrouvâmes au pied de la dune où s'élève la Chapelle, et nous montâmes, entre les jeunes pins, jusqu'au seuil. Il ne me dit pas un mot pour m'inviter à entrer dans son refuge. Il me tendit la main, et il me donna son amitié comme le dimanche des Palmes on donne le rameau d'olivier, sur la porte de l'église toute bleue d'encens. Emportant avec moi le don précieux, je dévalai la pente, je m'éloignai à travers la Lande.

L'heure du crépuscule était proche, et l'air ne semblait plus retenir de la lumière que ses parcelles d'argent. Au delà des bois je n'apercevais plus les rivages, mais je recevais l'apaisement de la marée basse, pareil à la décroissance de la fièvre dans le pouls d'où l'on tira une once de sang. Jamais je n'avais senti les arbres vivre d'une telle douleur. Un d'eux avait une seule entaille à son pied; un autre l'avait jusqu'à la moitié de son tronc écailleux; un autre portait une blessure à vif près d'une autre cicatrisée; un autre était gemmé à mort, avec des quarres qui faisaient le tour de son fût, pareilles aux cannelures d'une colonne dorique. Et le suc vital s'égouttait et coulait de tous côtés : les crots d'argile en étaient pleins. Quelques résiniers s'attardaient encore à raviver une plaie; et l'on entendait le fer retentir dans le vif, sans plainte. Chaque arbre avait son martyre, comme si, en chacun, habitait un esprit avide de souffrir et de saigner, tel le héros divin par moi élu.

Et c'est ce soir-là que je fis l'invention du Laurier blessé. Le corps de Sébastien se détachait, laissant toutes les flèches

dans le tronc du laurier d'Apollon. Les dards disparaissaient dans la chair miraculeuse, comme un évanouissement de rayons. « Tu vas revivre, tu vas revivre! Tu reviendras! » s'écriaient les Adoniastes.

Depuis lors, mon nouvel ami me visita souvent. Comme je faisais de la nuit le jour, il avait coutume de venir vers la fin de l'après-midi, quand j'allais allumer mon feu. Il me rappelait le début de l'hymne de saint Ambroise *Ad completorium* :

Te lucis ante terminum...

Il entrait sur la pointe des pieds, parlant à voix basse, comme dans un oratoire. Il craignait de troubler le silence et d'effaroucher les choses invisibles qui s'en nourrissaient. Il demeurait assis quelques instants devant la cheminée; et je voyais, de ma table, sa tête d'ancien Donateur agenouillé dans l'angle d'un revêtement d'autel s'incliner sous les statuettes des Pleureurs funéraires. Il semblait être pour moi le messager et l'interprète de cet âge dont j'avais recueilli une forme d'art tombée en désuétude pour la renouveler. Mais peut-être était-il beaucoup plus ancien et avait-il pris part à ce pèlerinage qui partit de Bordeaux en l'an 333, suivant l'*Itinerarium Hierosolymitanum*, comme je le lui disais par plaisanterie. Pourtant, au cours de ses « stations » et « mutations » à travers les siècles, il devait s'être attardé plus longuement en cette immobile sérénité qui resplendit dans la *Passion* de Bourges comme dans les métopes archaïques d'un temple grec. Il en portait toujours le rayonnement sur son front.

Et s'il est vrai que toutes les choses certaines sont vivantes et que toutes les incertaines sont mortes, sa merveilleuse certitude le plaçait au delà même de la vie, comme une créature accomplie et immuable. Il était évident pour moi, d'après ses propos, qu'il considérait l'histoire du monde comme la représentent les cathédrales de la terre de France. A l'imitation des maîtres marbriers et verriers, il croyait qu'après l'avènement de Jésus, le monde n'avait pas eu d'autres grands hommes, à part les confesseurs, les docteurs et les martyrs. Dans son esprit, comme dans le sanctuaire, les

conquérants et les vainqueurs occupaient la place la plus basse. De même, dans les vitraux, sont-ils agenouillés aux pieds des Saints, petits comme des enfants, grêles comme les fils d'herbe dans les joints des degrés sacrés. En lui, survivait la conscience de celui qui composa le *Speculum historicum*, réservant la plus petite part aux empereurs et aux rois, la plus grande aux abbés, aux moines, aux pasteurs, aux mendiants. Pour lui, comme pour le dominicain protégé par saint Louis, les plus hauts faits n'étaient point les traités, les couronnements et les batailles, mais la translation d'une relique, la fondation d'un monastère, la guérison d'un obsédé, la béatification d'un ermite. La terrible lutte moderne, livrée avec les engins les plus dangereux et avec les volontés les plus cruelles, avait pour lui la même importance qu'eut pour Vincent de Beauvais la grande journée de Bouvines, modestement placée entre l'histoire de sainte Marie d'Oignies et l'histoire de saint François, le petit pauvre. Pareil à ces pèlerins qui traversaient les armées ennemies ayant pour tout sauf-conduit, sur leur chapeau, l'effigie en plomb de saint Michel du Péril et de saint Egide du Languedoc, il passait en toute immunité à travers le siècle d'acier. Même en face des trafics de sa ville active et pécunieuse, il devait avoir sans cesse, dans les yeux, ce mur du Cimetière de Pise sur lequel un de nos peintres — qui fut, lui aussi, un dévot de saint Dominique — représenta la Thébaïde des anachorètes comme un monde véritable en un monde illusoire. Et certes la Voie lactée était toujours pour lui le chemin de saint Jacques, et les lueurs à la pointe du mât des navires étaient les feux de Saint-Elme; et saint Médard était encore le seigneur de la pluie bienfaisante.

Et rien d'étroit, rien de mesquin n'allait de pair en lui avec cette foi ingénue. Son indulgence était aussi grande que sa discipline. Il était venu à moi avec cette abondance de cœur, non pas certes attiré par une odeur de sainteté mais seulement par la réputation d'une âme toujours vigilante; parce qu'une pauvre servante lui avait dit que je consumais, durant les nuits, plus d'huile d'olive qu'il n'en fallait à la lampe perpétuelle de la Chapelle. Et la finesse de son esprit correspondait à la délicatesse de son cœur. Une noble réserve

régissait chacun de ses gestes et chacune de ses paroles, quand il allait approcher la vie intime de son ami. Il ne prodiguait pas les conseils, n'en donnait même presque jamais, mais sa simple présence était un réconfort secret.

Je vis un jour sur la colline de Francavilla, dans un sentier sauvage qui conduisait au Couvent où, près de mon grand et pur François-Paul Michetti, je crois avoir vécu mes jours les meilleurs, je vis un jour, à mon grand étonnement, sur un talus, le tronc coupé d'un vieux laurier repousser un grand nombre de bourgeons qui, à leur naissance, avaient l'air de jaillir du bois comme des étincelles vertes. Chaque fois que je passais, le tronc paraissait changer toutes ces petites pointes vives en langues loquaces pour me dire : « Ne désespère pas, ne désespère pas. » C'est de même manière qu'étincelait, de toujours fraîche espérance, mon ami. Il connaissait la légende et la vignette de l'*Ars moriendi*. « Il n'est qu'un seul péché grave au monde : le péché de qui désespère. Bien plus coupable fut Judas en désespérant que le Juif en crucifiant Jésus. » Et, quand il allait visiter les pauvres, les malades, les prisonniers et toute sorte de pécheurs en détresse, il avait coutume de dire que quatre Saints l'accompagnaient : saint Pierre qui renia trois fois son Maître; Marie-Madeleine à qui pesa tant sa chair impure; le persécuteur saint Paul que Dieu convertit par la foudre; le bon laron qui ne se repentit que sur les bras de la croix infâme.

Comme certains de nos Bienheureux italiens, il conciliait en lui ces dons qui n'appartiennent qu'à la vie contemplative avec ces dons qui n'appartiennent qu'à la vie active, « car tous procèdent d'un seul et même esprit ». Pendant de longues années, dans sa ville natale, il gouverna les corporations catholiques les plus actives, et il exerça la charité avec une largesse digne de lui valoir le surnom d'aumônier. « Dispersit, dedit pauperibus. » Il donna grandement, et sans compter, et en se cachant. Je ne sais s'il a jamais accueilli dans son lit un mendiant, comme ce Blaise Pascal de qui toujours il ignora les tourments, les vertiges et les fièvres; mais plus d'une fois, comme un serviteur humble et diligent, il remit en ordre la maison de ses pauvres et de ses malades. Celui qui avait tant de lumière sur son front, aimait d'avoir tant d'ombre

sur ses mains! Pour lui, il n'avait pas été dit : « Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua », mais il avait été dit : « Que ta droite ne sache point ce que donne ta droite. » Quand ses aumônes secrètes eurent de beaucoup allégé son patrimoine, il eut compassion de ses fils, qui lui étaient venus nombreux et robustes. Il partagea entre eux ce qui lui restait, ayant acquis, ailleurs, une indivisible puissance; et il se retira dans la Lande pour n'habiter qu'avec lui seul. Ce que doit faire celui qui n'habite qu'avec soi, il le savait de l'Ancien, mais surtout de son aspiration même. « Secum purgatur, orat, legit, et meditatur. »

Il était fort dévot à saint Dominique; et c'est sous le vocable de l'ami sublime de saint François qu'est placé le toit qu'il me concéda. Par humilité, il voulut aller habiter dans l'ancienne infirmerie des Pères Dominicains qu'il avait rachetée par amour. C'est une baraque de bois brune, en partie à l'ombre de la Chapelle et à l'ombre de la pinède. Il y choisit la chambre la plus modeste, sachant que « la cellule sans cesse habitée devient douce ». Quand la Lande grondait comme l'Océan, sous l'effort du vent, il croyait être sur un petit vaisseau prêt à appareiller pour le dernier voyage. Mais quand l'or printanier poudrait le balcon, tombé du crible menu des pins et que les oiseaux faisaient leur concert, c'était la maison légère que j'avais rêvée plus d'une fois, c'était « la maison sur la branche », légère, sonore, commode.

Il avait transporté là un petit orgue à soufflets, car il aimait la musique sacrée et jouait avec agrément quelques motets. Comme ce suave dominicain, Enrico Suso, il se plaisait à se nommer « le serviteur »; et, comme lui, il devait certes chaque matin, en se réveillant à l'heure de la Salutation angélique, entendre en lui une voix qui chantait sur le mode mineur ces mots : « Voilà Marie, l'Étoile de la Mer, qui se lève. »

Un jour, en entrant, je le trouvai assoupi devant les deux claviers; et je retins mes pas et mon haleine pour ne point le réveiller, tant il m'était apparu de béatitude sur son visage. Je repensai à ce qu'il m'avait conté du jeune Suso. Peut-être que lui aussi rêvait qu'il était au milieu du concert céleste et chantait le *Magnificat*; et la Vierge venait à sa rencontre

et, pour prouver qu'elle lui avait su gré d'une offrande de roses, elle lui commandait de chanter le verset : « O vernalis rosula! »

Depuis sa première visite, depuis l'heure de ces larmes soudaines qui restèrent au fond de notre amitié comme je ne sais quelle mystérieuse fraîcheur, je crois qu'il espérait de m'amener à l'exercice de la prière selon son rite. Mais jamais, pas même un instant, il ne prit l'aspect ni le ton du convertisseur. Il avait sa très aimable manière de me faire sentir qu'il était entre nous un beau secret, dont il ne convenait pas de raisonner. Parfois, si l'un de mes justes propos le touchait, il me regardait, attentif, suspendu, avec un regard singulier dans lequel paraissait transposée, si j'ose dire, l'attention d'une oreille inclinée, tout à fait semblable à qui a entendu un son révélateur et en suit les ondes dans l'anxiété de le reconnaître. Parfois aussi, en de certaines pauses, il me donnait l'image d'un homme qui, se trouvant dans une contrée, au début du printemps, alors que les sucs commencent à s'émouvoir, se tient aux écoutes par désir de surprendre la mélodie indistincte de la sève qui bientôt transfigurera toute créature enracinée à la terre. C'est ainsi que son illusion épiait en moi l'œuvre intérieure de la Grâce.

Lo raggio della grazia in che s'accende
verace amore, e che poi cresce amando... [1]

Je lui parlais de Dante; et j'étais ému devant la soif qu'il avait de cette source immense. Un jour, je lui racontai comment j'avais contemplé dans la cathédrale d'Amiens, l'Espérance sculptée de la même manière que le Poète la chante dans le *Paradis*, quand Béatrice, au huitième ciel, lui montre le baron

per cui laggiù si visita Galizia, [2]

et quand saint Jacques l'exhorte : « Dis ce qu'elle est. » Dante et le sculpteur inconnu avaient fidèlement traduit, l'un dans la terza rima, l'autre dans la matière dure, la définition que donne de l'Espérance, dans le Livre des sen-

1. Le rayon de la grâce auquel s'allume — le véritable amour et qui ensuite grandit en aimant...
2. Pour qui là-bas on visite la Galice.

tences, un théologien de France, Pierre Lombard, évêque de Paris. « Spes est certa expectatio futuræ beatitudinis... »

> « *Spene* » *diss'io* « *è uno attender certo*
> *della gloria futura...* » [1]

Mon ami resta longtemps pensif devant cette correspondance entre la cathédrale de pierre et la cathédrale de mots, l'une sortie de sa terre et l'autre de la mienne. Il semblait que je lui avais fait Dante plus proche et découvert dans la sublime masse gothique un point mystérieusement sensible où nos esprits pouvaient converger et communiquer. Comme se terminait notre entretien (le vent occidental secouait toute la Lande et l'immense fracas de l'Océan faisait paraître fragiles toutes les choses), il me posa les mains sur les deux épaules , il me regarda avec son âme nue remontée à fleur de son visage diaphane, et il me demanda : « Quand? Quand? » Il y avait en moi cette mélancolie puissante dans laquelle notre cœur bat et plus fort et plus vite. Je lui dis avec une douceur filiale : « Je suis né pour voir, pour me rappeler et pour pressentir. » Puis j'ajoutai : « Et peut-être m'attendrai-je moi même jusqu'à la mort. »

Nous restâmes quelque temps sans nous visiter, car je recommençai à veiller la nuit et à dormir le jour. Il savait que ma lampe était allumée et que j'avais en réserve beaucoup d'huile dans ma cruche. « L'époux de l'âme a coutume de venir à minuit. Prends garde qu'il ne te trouve endormi. »

Un soir du dernier février, juste un an après l'heure du sanglot et de notre liaison, un de ses fils vint me trouver, à l'improviste; et il me dit : « Mon père veut vous voir. Il n'a plus que quelques semaines ou quelques jours à vivre. Exaucez-le. »

GABRIELE D'ANNUNZIO

(*A suivre.*)

(Traduction ANDRÉ DODERET.)

1. L'espérance, dis-je, est une attente certaine, — de la gloire future.

MON AMBASSADE EN RUSSIE

— 1916 —

Du point de vue du matériel — livraisons effectuées par l'étranger et production indigène — l'année 1916 fut marquée par une sérieuse amélioration. Grâce à l'effort des zemstvos et des conseils urbains, de nouvelles usines de munitions furent construites. Dans l'ensemble, la situation militaire se présentait sous un meilleur jour. En Arménie, l'armée commandée par le grand-duc Nicolas avait avancé, au milieu de l'hiver, dans une région montagneuse difficile. A la fin de février, elle avait occupé Erzeroum. Sur le front de Bessarabie, les Russes, toujours prêts à aider leurs alliés de l'Ouest, avaient déclanché une offensive. Ils espéraient ainsi soulager un peu les courageux défenseurs de Verdun, contre lesquels les Allemands tentaient un si formidable effort. Cette offensive russe eut un certain succès, mais ne donna pas de résultats pratiques : la préparation qui l'avait précédée était insuffisante, les aéroplanes et le matériel avaient fait défaut. Par contre, l'offensive commencée en juin par l'armée Broussilof, pour dégager le front italien, réussit pleinement. Avant la fin du mois, les Russes s'étaient emparés de la Bukovine et, après avoir fait une foule de prisonniers, ils s'avançaient au travers des Carpathes.

C'était, pour la Roumanie, le moment ou jamais de se décider. Ses longues hésitations avaient fait dire à un diplomate français qu'elle n'attendait que de pouvoir « voler au secours du vainqueur ». Pourtant, bien que les Russes fussent victorieux, elle hésitait encore. Aussi, le général Alexeieff fit-il savoir à

Bucarest que si la Roumanie laissait échapper cette occasion favorable, la Russie n'attacherait aucune importance à son intervention. En même temps, il fit passer en Dobroudja, ainsi qu'il l'avait promis, un corps russe, mais celui-ci ne devait combattre que si la Roumanie attaquait immédiatement la Bulgarie. La Roumanie refusa. Pourtant, dans l'opinion des chefs militaires les plus compétents, c'était pour elle la manœuvre la plus opportune à exécuter.

Le représentant de la Roumanie, avec lequel je discutai la question, m'opposa que la Transylvanie était l'objectif naturel de la Roumanie. Par contre, celle-ci n'avait aucune vue sur les territoires bulgares. Tous les efforts, ajoutait-il, devaient être dirigés contre l'Autriche. Je tentai en vain de lui montrer que le plus sûr moyen, pour la Roumanie, de s'emparer de la Transylvanie, c'était de mettre l'armée bulgare hors d'état de nuire. Finalement on permit à la Roumanie de suivre son inspiration et, à la fin d'août, elle déclara la guerre à l'Autriche. C'était trop tard. L'offensive russe était à peu près à bout de souffle; les hommes étaient exténués, les munitions d'artillerie étaient presque épuisées; il y avait insuffisance dans le ravitaillement par suite des difficultés de transport. L'avance roumaine en Transylvanie, qui s'était développée d'une manière satisfaisante pendant une quinzaine de jours environ, fut soudain arrêtée par une offensive austro-allemande et l'armée roumaine dut se retirer précipitamment sur toute la ligne. Dans le Sud également, les Bulgares, sur la neutralité desquels les Roumains avaient été assez insensés pour compter tout d'abord, infligèrent à nos alliés une sérieuse défaite.

Dès le commencement de février, l'Empereur s'était séparé de Goremykine, et avait désigné Sturmer comme président du conseil. Le grand-père de Sturmer avait été commissaire de l'Autriche à Sainte-Hélène, durant la captivité de Napoléon. Sturmer, lui-même, avait successivement occupé le poste de maître des cérémonies à la Cour de Russie et celui de gouverneur de Yaroslav. D'une intelligence de second ordre, sans expérience des affaires, d'un caractère servile, préoccupé seulement de ses propres intérêts, extrêmement ambitieux, tel était Sturmer. Il ne devait sa nouvelle élé-

vation qu'à l'amitié de Raspoutine et à l'appui de la camarilla de l'Impératrice. J'aurai l'occasion d'en parler plus longuement par la suite, mais voici déjà un fait qui donne une idée de l'homme. Il avait pris comme chef de cabinet un ancien agent de l'okhrana (police secrète); quelques mois plus tard celui-ci fut arrêté et jugé pour avoir extorqué de l'argent à une banque.

Le ministre de l'Intérieur Khvostoff, qui, comme Sturmer, avait dû son accession au pouvoir à l'influence de la « camarilla », fut renvoyé à la même époque. Les raisons de sa disgrâce furent révélées par un important journal de Pétrograd. Bien que je ne puisse pas me porter garant de leur exactitude, elles projettent une telle lumière sur la situation que je ne puis les passer sous silence. Khvostoff, d'après ce journal, se serait brouillé avec ses anciens amis et son ambition lui aurait suggéré l'idée de jouer le rôle de bienfaiteur national, en débarrassant la Russie de Raspoutine. En conséquence, il envoya à Christiania un agent secret, nommé Rjevsky, pour s'entendre avec l'ex-moine Iliodore. Celui-ci avait été antérieurement l'ami de Raspoutine, mais était devenu un de ses pires ennemis. Après avoir envisagé la question sous toutes ses formes, Iliodore et Rjevsky décidèrent de faire assassiner Raspoutine et certains de ses intimes. Les assassins — cela fut décidé par la suite — devaient recevoir soixante mille roubles du ministre de l'Intérieur, en récompense de leurs services. Mais le complot fut découvert avant d'avoir pu mûrir et l'on affirma que Rjevsky, arrêté à la frontière à son retour en Russie, avait fait une confession complète. Que tous les détails de cette histoire soient véridiques ou non il n'en reste pas moins que Raspoutine et Khvostoff avaient fait l'épreuve de leur puissance respective; chacun d'eux avait tenté de perdre l'autre dans l'esprit de l'Empereur. Raspoutine, finalement, gagna la partie et Khvostoff fut renvoyé.

Dans les premiers jours de février, j'eus une audience au cours de laquelle je fis ma première tentative sérieuse pour déterminer l'Empereur à adopter une ligne de conduite plus libérale. Je lui parlai d'abord du sentiment de mécontentement grandissant, ouvertement exprimé par toutes les classes de la nation. Des officiers revenant du front, même des généraux, lui dis-je, déclaraient qu'il était temps de faire place nette,

de balayer tous les hommes responsables des souffrances de l'armée. Les sacrifices que le peuple avait faits durant la guerre méritaient, affirmai-je, quelque compensation et je demandai à Sa Majesté d'octroyer, comme une récompense des services rendus, ce qu'il pourrait être humiliant d'accorder à des menaces révolutionnaires. Est-ce qu'Elle ne profiterait pas, lui demandai-je, de cette occasion unique de resserrer les liens que la guerre avait établis entre le Souverain et la nation? Il suffisait pour cela de prendre quelque décision conforme aux souhaits du peuple. L'Empereur me pria de ne pas attacher une importance excessive à des bruits qui circulaient dans Pétrograd; puis il en vint à me dire qu'il reconnaissait pleinement les sacrifices accomplis par son peuple, mais qu'il estimait que le temps des concessions n'était pas encore venu : « Vous vous en souvenez, continua-t-il : au début de la guerre j'ai dit à la nation qu'elle devait concentrer tous ses efforts sur la lutte. Les questions de réformes intérieures attendront jusqu'à la conclusion de la paix ». En prenant congé, je fis une nouvelle tentative. « Si Votre Majesté, dis-je, n'est pas disposée à faire actuellement de concession fondamentale, ne voudrait-Elle pas, au moins, donner à son peuple une indication qui puisse lui laisser croire qu'un état de choses meilleur sera instauré dans un avenir peu éloigné? » L'Empereur sourit, me donna la main, mais ne répondit pas à ma question. Je ne puis me faire honneur d'avoir suggéré la forme que prit l'événement. Toujours est-il que, quinze jours après, Sa Majesté donna une indication du genre souhaité en assistant à l'ouverture de la session de la Douma et en y prononçant un discours. Elle y exprima la joie qu'Elle ressentait à se trouver au milieu de son peuple et appela la bénédiction divine sur lui. Ainsi que me le dit à cette époque mon ami Sazonoff : « Ce fut le jour le plus heureux de l'histoire de Russie. » Mais les espoirs fondés sur cet incident ne devaient pas durer. Il n'y eut aucune solution de continuité dans la politique réactionnaire du gouvernement et il ne fallut pas longtemps pour que les relations avec la Douma redevinssent tendues.

En mars, cinq députés socialistes, accusés d'avoir organisé une propagande révolutionnaire dans l'armée, furent condam-

nés à la déportation perpétuelle en Sibérie. Pourtant, d'après Kerensky, qui les défendait, ils s'étaient contentés d'essayer de s'opposer à un mouvement, ayant pour but de rapprocher les réactionnaires russes et allemands. Le mois suivant, Polivanoff, le populaire ministre de la Guerre, qui s'était montré administrateur honnête et capable, fut renvoyé et remplacé par Schouvaieff, une parfaite nullité. Polivanoff n'avait jamais été *persona grata* auprès de l'Empereur. On attribua sa disgrâce à ses relations amicales avec Goutchkof, le chef octobriste, à qui l'Impératrice avait voué une inapaisable haine, parce qu'il avait vigoureusement attaqué Raspoutine à la Douma.

Dans les premiers jours d'avril, je me rendis en Crimée avec ma femme et ma fille, pour y passer des vacances devenues très nécessaires. Jamais je n'éprouvai plaisir plus grand que durant cette quinzaine. Après la glace et la neige de Pétrograd, quelles délices de voir cette contrée ensoleillée de la Russie, d'admirer le bleu merveilleux de cette mer qui est si improprement appelée mer Noire, et les paysages romantiques de ses côtes! Après avoir passé deux jours à Sébastopol, nous nous rendîmes à Yalta. Le gouvernement avait aimablement mis à notre disposition, pour la durée du voyage, un wagon confortable avec des compartiments-couchettes, et des automobiles pour toutes les circonstances où nous pourrions en avoir besoin. Aussi nous fut-il possible de faire des excursions dans tous les sites intéressants du voisinage. Le seul désavantage fut que les autorités insistèrent pour donner un caractère officiel à ma visite. Quel que fût le pays où nous allions, on nous offrait le pain et le sel et l'on nous adressait des discours de bienvenue auxquels je devais répondre. Au Yacht Club de Yalta je fus reçu par une garde d'honneur, composée d'élèves du gymnase qui s'entraînaient pour le service militaire. Un orchestre joua le *God save the King*. A Livadia, où nous nous rendîmes pour assister à l'inauguration d'un hôpital pour les blessés, fondé par l'Impératrice, le nom du Roi et celui de la Reine furent compris dans les prières du service orthodoxe qui précéda la cérémonie et l'on porta des santés enthousiastes à Leurs Majestés, durant le banquet qui suivit. Dans une de ces magnifiques villas que nous visitâmes, non

seulement on nous offrit le pain et le sel, sur un plateau d'argent, mais encore nous trouvâmes dans notre automobile, au moment du départ, une caisse contenant une douzaine de bouteilles d'un vieux bourgogne, dont j'avais chanté les louanges pendant le déjeuner.

Quelle tristesse de revivre par la pensée ces heureux jours passés et de songer à toute la misère, à toutes les infortunes qui se sont abattues sur ceux qui nous ont offert une si cordiale hospitalité!

Au cours de notre retour, nous traversâmes Aie Petri Kokos, un village tartare, où nous déjeunâmes avec le prince Yousoupof dans sa magnifique villa, construite dans le style tartare. A notre arrivée, nous trouvâmes les paysans tartares qui nous firent hommage du pain et du sel; l'hetman nous fit un long discours que le prince nous traduisit; l'hetman y exprimait son admiration pour l'Angleterre et appelait la bénédiction du ciel sur Leurs Majestés. Continuant notre route, nous arrivâmes, le même jour, à Bahtchi Sarai — l'ancienne résidence des Khans de Crimée. Près de là est une ville en ruines qui fut abandonnée, il y a un siècle, par ses habitants les Karaïtes, une ancienne secte juive, dont la situation est bien meilleure en Russie que celle des autres juifs. En 1916, leurs descendants célébraient encore les services divins dans la synagogue, le seul monument qui fût demeuré intact. Un service fut célébré spécialement en notre honneur et l'on dit des prières pour le Roi et la Reine. Après le service, on nous offrit une collation magnifique; les friandises les plus remarquables étaient des confitures de pétales de roses, des gâteaux au miel chauds, et une sorte de crème du Devonshire. Puis on nous donna un dîner dans le vieux palais de Bahtchi Sarai — à vrai dire nous n'avions plus grand appétit —. Après le dîner on nous conduisit dans une mosquée pour assister aux exercices fantastiques d'une secte de derviches tourneurs. Nous nous rendîmes alors à la gare. Notre wagon-salon nous y attendait et nous regagnâmes Pétrograd après nous être arrêtés douze heures à Kieff, qui se trouvait sur notre route. Quelques jours plus tard, le 5 mai, l'Empereur m'accorda une longue audience, au cours de laquelle Sa Majesté aborda toutes sortes de sujets. Elle commença par m'interroger sur

mon voyage en Crimée et sur les promenades que j'avais faites dans les montagnes. L'Empereur était en effet un amateur passionné de promenades à pied et tous ceux qui l'accompagnaient revenaient régulièrement exténués. Puis il me parla de la situation militaire et de l'offensive que Broussilof était sur le point d'exécuter. J'amenai l'entretien sur l'administration des chemins de fer et j'attirai l'attention de l'Empereur sur l'encombrement qui existait sur la ligne de Sibérie et sur la nécessité de terminer la ligne mourmane dans le plus court délai possible. Sa Majesté me répondit qu'Elle reconnaissait pleinement la nécessité de décongestionner la ligne de Sibérie. Quant à la ligne mourmane, le ministre des Transports avait été averti que la direction des travaux de construction lui en serait retirée, s'il n'avait pu la faire achever d'ici la fin de l'année. L'Empereur m'exprima ensuite son admiration pour l'aide splendide que nous apportaient nos dominions et nos colonies et se mit à me questionner sur les mesures que nous serions vraisemblablement appelés à prendre pour constituer une sorte de fédération impériale.

Pour finir, il me parla de l'étroite entente économique qu'il désirait voir réalisée entre la Russie et la Grande-Bretagne, après la guerre. Je lui fis remarquer qu'une telle entente dépendait des industriels russes. Étaient-ils disposés à renoncer à leurs idées relatives aux droits prohibitifs frappant toutes les marchandises étrangères? L'Empereur me répondit que, comme la Russie ne pourrait se suffire à elle-même durant les années qui allaient venir, elle devrait essayer de développer ses industries avec l'aide du capital anglais et de la direction technique anglaise.

Peu de semaines après, je quittai de nouveau Pétrograd pour remplir l'engagement, pris depuis longtemps, de dîner avec la colonie anglaise à Moscou, afin de pouvoir me rencontrer avec le maire, le chef civil et les autorités militaires de la ville. A la fin de ce dîner je fus informé par M. Chelnokoff de l'intention de la Douma municipale de m'élire citoyen honoraire de Moscou, honneur qui n'avait été décerné jusqu'alors qu'à huit Russes et à un seul étranger.

Le soir suivant, je fus invité en même temps que ma femme et mon secrétaire « Benjy » Bruce à assister à une séance

extraordinaire de la Douma. La salle du Conseil, dans laquelle nous fûmes introduits, était une longue pièce avec des rangées de bancs élevés placées à chaque extrémité. Elle était remplie d'un côté par les députés, de l'autre par les invités. Le maire et les conseillers de la ville étaient assis devant une table au centre de la salle; ils faisaient face aux députés. Nous prîmes place avec d'autres notables sur des chaises réservées placées devant le maire. La séance débuta par une discussion relative à des sujets d'intérêt local. Quand on en eut fini, je fus invité à venir m'asseoir auprès du maire. M. Chelnokoff prononça un discours en russe, dans lequel il proposa de m'élire « *pour témoigner de notre grande sympathie pour la grande et vaillante nation britannique, de la cordialité de nos sentiments, de la vivacité de notre amitié et de notre profond respect pour l'hôte honoré de la ville de Moscou* ». La proposition fut votée par acclamation et M. Chelnokoff, se tournant vers moi, me demanda si j'acceptais. Je formulai mon acceptation en russe dans les termes traditionnellement prescrits. Après m'avoir serré chaleureusement la main, M. Chelnokoff m'offrit, au nom de la ville de Moscou, une magnifique icône du xve siècle représentant saint Georges et le dragon. Il termina son discours en me disant qu'un fauteuil, sur lequel allait être inscrit mon nom, me serait toujours réservé dans la salle du Conseil municipal. Ce serait un durable témoignage des services que j'avais rendus et de la bonne entente régnant entre nos deux pays. Je me levai alors et répondis en français :

« C'est du fond du cœur que j'adresse à vous, Monsieur le Maire, et à vous, Messieurs les Conseillers Municipaux, mes plus chaleureux remerciements pour l'honneur insigne que la ville de Moscou vient de m'octroyer. C'est un honneur si inattendu, dont je me sens si peu digne, que je cherche en vain des paroles convenables pour exprimer les sentiments de profonde reconnaissance dont mon âme est remplie. Chaque fois que je m'approche de votre ancienne Capitale, couronnée comme elle l'est de l'auréole d'un si glorieux passé, j'y entre en pèlerin se rendant à un lieu saint. Mais aujourd'hui vous me recevez non seulement comme le Représentant de mon Auguste Souverain, l'Ami et l'Allié du

Vôtre, mais en concitoyen. Vous me recevez dans votre sein en inscrivant mon nom au registre de votre ville, qui compte tant de noms illustres. Et puis vous me comblez en m'offrant cette belle et ancienne icône, qui a pour moi un prix exceptionnel. Saint Georges, ce Grand Saint, dont je suis fier de porter le nom, est à la fois le patron de Moscou et celui de l'Angleterre. Je vois dans ce fait un symbole de l'union étroite qui règne entre mon pays et Moscou — cœur de la Russie.

» Quels souvenirs Moscou évoque du premier contact établi entre la Russie et l'Angleterre! Ce fut vers le milieu du XVIe siècle que Richard Chancellor y est venu faire sa cour à votre grand mais terrible tsar, Jean IV, et c'est de l'audience que Sa Majesté lui a accordée que date le commencement des relations d'amitié et de commerce entre nos deux pays. Moscou a été, pour ainsi dire, le berceau de l'entente anglo-russe. Puis, lorsque deux siècles et demi plus tard, la Russie et la Grande-Bretagne se trouvaient alliées contre le grand génie qui a voulu subjuguer le monde, quel sacrifice sublime Moscou a fait pour le vaincre! C'est Moscou qui alors lui a crié « Halte! » et qui lui a porté le premier des coups qui ont amené sa chute. Et maintenant que la Grande-Bretagne et la Russie sont de nouveau alliées et qu'elles se battent, côte à côte avec la vaillante France, contre un ennemi redoutable, qui n'a rien de commun avec Napoléon sauf une ambition effrénée, Moscou fait preuve du même esprit de patriotisme que par le passé et ne recule devant aucun sacrifice pour abattre l'Allemagne.

» C'est dans un pareil moment que Moscou me donne le droit de cité! Je m'incline, tout confus de l'honneur qu'elle me fait, en réitérant mes remerciements les plus sincères. Je garderai, Messieurs, un souvenir inoubliable de la journée d'aujourd'hui. Je tâcherai de me rendre digne du droit que j'ai de m'appeler citoyen de votre belle et glorieuse ville. C'est un nouveau lien qui m'attache à la Russie et c'est un nouveau et précieux témoignage des sentiments d'amitié et de sympathie envers mon pays, dont Moscou a donné à maintes reprises de si généreuses preuves. »

Mon discours, qui était traduit au fur et à mesure par M. Chelnokoff, fut accueilli par de bruyants applaudissements.

Je fus présenté ensuite à tous les membres de la Douma, puis conduit dans une pièce voisine où un thé était servi sur des tables rondes. Là une autre surprise m'attendait. En prenant place à une de ces tables, je trouvai en face de moi une massive coupe russe, ayant la forme d'un heaume. J'exprimai mon admiration pour cette pièce; mon voisin me dit que les membres de la Douma souhaitaient que je l'acceptasse; c'était un présent qu'ils me faisaient personnellement et l'on allait graver leurs noms sur la coupe. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner que j'aie eu le sentiment, à la suite de toutes ces manifestations de sympathie et d'amitié pour notre pays, que l'œuvre de ma vie était consacrée et que l'amitié anglo-russe était assurée pour toujours. C'est ce que j'exprimai à Chelnokoff, lorsque je pris congé de lui à la gare.

Cette impression fut confirmée par de nombreux télégrammes de félicitations que je reçus, après mon retour à Petrograd. L'Empereur, dans un télégramme adressé à Chelnokoff, ratifia mon élection en ces termes : « Moscou, interprète toujours fidèle des sentiments du peuple russe, a apprécié à leur juste valeur les services qu'a rendus sir George Buchanan en favorisant un rapprochement entre l'Angleterre et la Russie, rapprochement maintenant complété par notre fraternité d'armes, sur les champs de bataille. Je suis heureux de la décision, prise par le Conseil municipal de Moscou, d'élire l'ambassadeur britannique, sir Georges Buchanan, citoyen de la ville de Moscou. »

Le recteur de l'Université m'envoya un télégramme pour m'expliquer la satisfaction qu'il ressentait de mon élection. C'était, me disait-il, un chaînon qui venait d'être ajouté à la chaîne d'amitié, forgée sur le champ de bataille, qui unissait la Grande-Bretagne et la Russie. De plus, il m'annonçait que je venais d'être élu membre honoraire de l'Université de Moscou.

Parmi d'autres, le comte Serge Cheremetoff me télégraphia :

Maladie m'ayant empêché d'acclamer Votre Excellence à Moscou, vous prie, comme Moscovite d'ancienne roche, d'accepter l'expression de vive joie et de vraie satisfaction ressentie par

tous les Russes de pouvoir saluer en vous le citoyen honoraire de notre antique capitale.

Ce télégramme fournira, je pense, une réponse concluante à ces aimables amis qui, lors de mon retour en Angleterre en 1918, firent circuler le bruit que le droit de cité moscovite était la récompense du rôle que j'avais joué en déclanchant la révolution russe.

Le 25 novembre, une délégation de Moscovites m'apporta à l'ambassade le titre qui attestait mon droit de cité. C'était un rouleau magnifiquement enluminé, où se trouvaient reproduits la décision de la Douma et le télégramme de l'Empereur confirmant mon élection. On me remit en même temps la coupe d'argent sur laquelle les noms des donateurs avaient été gravés. En me remettant ces présents, M. Chelnokoff me dit :

« Les habitants de Moscou m'ont chargé, mon cher sir George, de vous apporter leurs félicitations et de vous dire que la sympathie, le respect et l'amitié qu'ils éprouvent pour vous n'ont fait que croître et se fortifier, depuis que vous avez pris place dans la salle d'audience de la Douma municipale. »

La situation politique, malheureusement, avait si défavorablement évolué durant les derniers mois qu'il me fut impossible de conserver plus longtemps la confiance que j'avais éprouvée à l'époque où j'avais été élu citoyen honoraire de Moscou.

***

Presque aussitôt après le début des hostilités, en août 1914, l'Empereur avait reconnu l'utilité d'examiner la question de la reconstitution de la Pologne et de prendre des mesures pour s'assurer l'appui loyal des Polonais, dont le pays allait devenir le théâtre des opérations. C'est pourquoi le grand-duc Nicolas avait, par ordre de l'Empereur, lancé un manifeste aux Polonais, annonçant que, dans une large mesure, l'autonomie serait accordée au pays. Ce manifeste fit une excellente impression et les troupes russes, quand elles entrèrent pour la première fois en Galicie, furent cordialement

reçues par la population. Malheureusement la politique de conciliation ainsi inaugurée par l'Empereur ne reçut pas de consécration pratique de la part de ceux à qui fut confié le soin d'administrer la Galicie. La sympathie des Polonais fut aliénée par les tentatives que firent ces fonctionnaires pour russifier tout ce qui était polonais. Les efforts constants des évêques orthodoxes pour convertir la population ne mécontentèrent pas moins les habitants.

Sazonoff, qui avait été des premiers à combattre pour leur cause, se rendit compte qu'il était de l'intérêt de la Russie de satisfaire les aspirations des Polonais en donnant sur-le-champ à la Pologne reconstituée une constitution autonome. En juillet 1916, malgré l'opposition de ses collègues réactionnaires dirigés par Sturmer, il réussit à obtenir que l'Empereur appuyât cette politique. Conformément aux propositions de Sazonoff, le futur gouvernement polonais devait être composé d'un vice-roi, d'un Conseil des ministres et de deux Chambres. Le gouvernement devait avoir pleins pouvoirs sur toutes choses, sauf l'armée, les relations extérieures, les droits de douane, les chemins de fer stratégiques et les finances générales : ces divers services demeuraient sous le contrôle du gouvernement impérial. Sturmer, qui se trouvait au quartier général, craignit d'être battu à la réunion du Conseil des ministres, convoquée par l'Empereur pour examiner la question et il s'absenta, sous prétexte qu'il lui était indispensable de retourner à Pétrograd. Le 13 juillet, je me trouvais en conférence avec Paléologue et Nératoff, le ministre adjoint aux Affaires étrangères, lorsque Sazonoff fit soudain irruption; il revenait à l'instant du quartier général. Il était triomphant : il avait remporté la victoire et avait été chargé par l'Empereur du soin de rédiger un manifeste proclamant l'autonomie de la Pologne. Il partait tout de suite pour la Finlande où il allait passer de courtes vacances. Cependant Sturmer n'avait reculé que pour mieux sauter. Il savait qu'il avait plus de chances de persuader l'Empereur au cours d'un entretien particulier qu'en Conseil des ministres et il était retourné à la Stavka dans le but de reprendre ainsi l'avantage. Il s'était aussi, entre temps, assuré l'appui de l'Impératrice qui n'avait jamais pardonné à Sazonoff ni

d'avoir essayé de dissuader l'Empereur de prendre le commandement suprême, ni d'avoir écrit à Sa Majesté pour lui demander le renvoi de Goremykine, ni d'être, au su de tous, un ennemi de Raspoutine.

Le soir du 15 juillet, vers 10 heures, je revenais d'une promenade dans les îles, lorsque je trouvai, à l'Ambassade, le ministre des Affaires étrangères adjoint qui m'attendait. Il était venu me dire qu'on enverrait le lendemain à la Stavka, pour le faire signer par l'Empereur, un ukase faisant connaître la démission de Sazonoff. A moins que quelqu'un n'intervînt, affirmait Nératoff, les conséquences pouvaient être sérieuses pour les Alliés, étant donné que Sturmer remplacerait certainement Sazonoff. Je demandai à Nératoff si l'objet de sa visite était de me déterminer à intervenir. « Étant donné qu'il est trop tard pour demander une audience, je ne vois pas bien ce que je pourrais faire » — ajoutai-je. — Nératoff me répondit que mon intervention, dans une question de ce genre — le choix du ministre des Affaires étrangères par l'empereur — pouvait, sans doute, compromettre ma position. Mais si l'on ne faisait rien, la nomination de Sturmer serait un fait accompli avant vingt-quatre heures. Sur cette déclaration, Nératoff me quitta.

Après avoir réfléchi, je téléphonai à mes secrétaires et adressai à l'Empereur, par l'intermédiaire du général Hanbury Williams, notre attaché militaire au quartier général, la dépêche chiffrée suivante :

Votre Majesté m'a toujours autorisé à lui parler avec une entière franchise de toutes les questions qui intéressent directement ou indirectement l'issue de la guerre et la conclusion du traité de paix qui préservera le monde, pour de longues années, contre le renouvellement d'une semblable lutte. Aussi, alors qu'une question se présente, susceptible, je le crains, d'accroître les difficultés auxquelles se heurtent les gouvernements alliés, osé-je m'adresser humblement à Votre Majesté. Ce faisant, j'agis entièrement de ma propre initiative et sous ma seule responsabilité et je dois implorer le pardon de Votre Majesté en accomplissant une démarche aussi contraire, je le sais, à l'étiquette.

Il m'est venu aux oreilles que Votre Majesté a le dessein de relever M. Sazonoff de ses fonctions de ministre des Affaires étrangères. Comme il m'est impossible de demander une audience, j'ose prier Votre Majesté de vouloir bien considérer, avant de prendre une décision définitive, les sérieuses conséquences que la retraite de M. Sazonoff comporterait, du point de vue des négociations actuellement en cours avec la Roumanie et de celles encore plus importantes qui devront nécessairement avoir lieu dans la suite de la guerre. M. Sazonoff et moi, depuis près de six ans, avons travaillé à resserrer les liens qui unissent nos deux pays et j'avais toujours compté sur son aide pour transformer l'alliance qui avait été cimentée par la guerre en une alliance permanente.

Je ne saurais donner une idée des services qu'il a rendus à la cause des gouvernements alliés grâce au tact et à l'habileté dont il a fait preuve dans les très difficiles négociations que nous avons menées depuis le début de la guerre. Je ne puis dissimuler à Votre Majesté l'appréhension que je ressens en songeant que je serai privé de sa collaboration pour accomplir la tâche qui est encore devant nous. Bien entendu, je puis me tromper complètement et c'est peut-être à la santé de M. Sazonoff qu'il faut attribuer son départ, auquel cas mes regrets seraient encore accrus.

Je prie encore une fois Votre Majesté de me pardonner de lui avoir adressé ce message personnel.

Le jour suivant Hanbury Williams, qui déjà, antérieurement, m'avait rendu de précieux et nombreux services (il savait traiter avec le plus grand tact toutes les délicates questions qu'il avait à discuter au quartier général), me télégraphia qu'il avait remis ma dépêche à l'Empereur et qu'il avait pleine confiance en son effet. Malheureusement l'Impératrice arriva sur ces entrefaites à la Stavka et le sort de Sazonoff fut décidé. Il était encore en Finlande quand il reçut une lettre écrite de la main de l'Empereur. Celui-ci le remerciait des services qu'il lui avait rendus et lui disait que, par suite de la divergence de leurs vues sur un grand nombre de questions, il était préférable qu'ils se séparassent. Le 22 du mois, sir E. Grey me télégraphia : « Votre conduite est pleinement approuvée. Je suis reconnaissant à Votre

Excellence d'avoir aussi rapidement assumé cette responsabilité. » J'adressai moi-même à Sir E. Grey un télégramme pour lui demander la permission d'aller me reposer quelques jours en Finlande, et je suggérai l'idée qu'il me serait en même temps possible d'informer Sazonoff que le Roi avait daigné le nommer grand-croix de l'ordre du Bain en récompense des services qu'il avait rendus à la cause des Alliés. Deux jours plus tard, je reçus la réponse suivante : « Je vous approuve entièrement. Vos services sont inestimables et j'espère que vous prendrez un temps de repos suffisant pour rétablir complètement votre santé. J'apprécie pleinement ce que vous avez fait et ce que vous faites. »

J'avais eu grand soin de conserver le secret le plus absolu sur le fait que j'avais télégraphié à l'Empereur, mais un de nos sacs de dépêches, contenant une lettre personnelle de Lord Hardinge, dans laquelle il était fait allusion à ce télégramme, fut saisi, dans la suite, par les Allemands. Fut-ce la conséquence de cette découverte ou de ce droit de cité moscovite qui m'avait été octroyé? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que c'est à peu près vers cette époque que les Allemands me firent le compliment de me nommer « le roi sans couronne de la Russie ».

Ce fut la nomination de Sturmer qui me détermina à considérer comme réellement grave la situation intérieure. Le 18 août, j'écrivis au Foreign Office :

Je ne puis pas espérer que mes relations avec un homme, en la parole de qui précisément on ne peut pas avoir confiance, soient empreintes de confiance. Il n'a qu'une idée : servir ses propres ambitions. Bien que son intérêt personnel le pousse à continuer la politique extérieure de son prédécesseur, il est, au dire de tous, germanophile de cœur. Réactionnaire déterminé, il est, de plus, d'accord avec l'Impératrice pour souhaiter le maintien de l'autocratie intégrale... Si l'Empereur continue à soutenir ses conseillers réactionnaires actuels, une révolution est, je le crains, inévitable. La population civile est lasse du système actuel d'administration. Celle-ci, en effet, par son incompétence et sa mauvaise organisation, en est venue à rendre difficile, même à des prix de famine, l'acquisition d'un grand nombre de denrées de première nécessité. Et pourtant la Russie est un pays bien partagé en richesses naturelles. L'armée, d'autre part, n'est vraisemblablement pas disposée à oublier ou à pardonner les souffrances qu'elle a subies du fait de l'administration existante. Le renvoi de Sazonoff et

la nomination de Sturmer ont fait une impression immense sur le pays et sur l'armée.

En bon réactionnaire sympathisant avec les Allemands, Sturmer n'avait jamais été favorable à l'idée d'une alliance avec les gouvernements démocratiques de l'Ouest. Il craignait que par cette voie les idées libérales ne pénétrassent en Russie. Il était pourtant beaucoup trop astucieux pour soutenir la cause de la paix séparée avec l'Allemagne. Une telle suggestion, — il le savait — n'aurait été tolérée ni par l'Empereur, ni par l'Impératrice et lui aurait presque certainement coûté sa place. On peut dire la même chose du général Woyeikoff, le préfet des Palais Impériaux, dont la mission spéciale était de veiller à ce que les mesures nécessaires fussent prises pour assurer la protection de l'Empereur. Comme il était en contact constant avec Sa Majesté, l'Impératrice s'en servait comme de truchement, et, dans ses conversations avec l'Empereur, il exprimait toujours les vues de la Souveraine relativement aux nominations ministérielles ou aux autres questions de politique intérieure. Mais ni lui ni personne, dans la clique germanophile de la Cour, n'osa jamais tenir un propos qui fût susceptible d'irriter Leurs Majestés. Tout ce qu'ils auraient fait, s'ils en avaient eu le pouvoir, c'eût été de travailler à obtenir une paix aussi favorable que possible à l'Allemagne, dans le but de rétablir l'entente la plus étroite possible avec ce pays. D'autres personnages, tel le comte Frederichs, ministre de la Cour, beau-père de Woyeikoff, tel encore le comte Benckendorff, grand chambellan, dont le frère avait été si longtemps ambassadeur à Londres, n'étaient pas germanophiles.

Malgré les relations intimes qu'il avait eues avec la cour d'Allemagne avant la guerre, le comte Frederichs, de même que le comte Benckendorff, était énergiquement partisan des Alliés. Type du grand seigneur russe de la vieille école, dévoué à son souverain et ayant à cœur le bien de son pays, le comte Frederichs se rendait compte des dangers de la politique qu'avait adoptée l'Empereur et, plus d'une fois, il lui donna des conseils de modération. Sturmer, d'autre part, dans ses entrevues fréquentes avec l'Impératrice, se rendait compte qu'il ne risquait rien à mettre obstacle à toutes les

concessions. Mais il avait bien soin, en même temps, de dissimuler ses sympathies pour l'Allemagne. Démesurément ambitieux, sa seule préoccupation était de conserver sa place. Il semble même avoir espéré jouer le rôle d'un Nesselrode ou d'un Gortchakoff : dans une de nos conversations, il insinua tout à fait sérieusement que la future conférence de la paix devrait être tenue à Moscou. Ainsi, il aurait pu être appelé à présider les délibérations.

Dans ses relations avec moi, Sturmer était toujours courtois et correct; mais la méfiance que nous nous inspirions réciproquement donnait à nos relations quelque chose de contraint. Trois semaines environ après qu'il eut assumé les fonctions de ministre des Affaires Étrangères, j'eus une sérieuse passe d'armes avec lui. Un journal réactionnaire, que j'avais tout lieu de croire inspiré par son entourage, avait publié une attaque injurieuse contre l'armée britannique. On y lisait, entre autres choses, qu'elle n'avait avancé que de deux cents yards en deux ans. Je protestai auprès de Sturmer, déclarant qu'il était monstrueux que la censure eût laissé passer un pareil article et je demandai que son auteur, un certain Boulatzel, se rétractât et s'excusât publiquement. Sturmer biaisa, affirmant qu'en l'espèce il n'avait aucun pouvoir. J'insistai et finalement il me déclara qu'il m'enverrait Boulatzel. Je dis à celui-ci, quand il se présenta, ce que je pensais de lui-même et de son article. Mais il me fallut plus d'une heure pour le contraindre à accepter de faire paraître une rétractation que j'avais préparée dans la presse. Dans la suite de la journée, Sturmer me téléphona, me demandant d'adoucir le ton de cet article, mais je ne consentis qu'à supprimer une phrase, susceptible, je le craignais, de blesser les sentiments de nos amis de l'armée russe.

En octobre, je me rendis au quartier général de l'Empereur à Mohileff. Ce fut la seule visite que j'y fis. Quelques semaines auparavant j'avais été chargé d'informer le ministre de la Marine que le Roi, désireux de manifester ses sentiments à l'égard de la marine russe, souhaitait nommer grand-croix de l'ordre du Bain l'amiral commandant la flotte de la Baltique. L'amiral Gregorowitch avait objecté que le commandant en chef de la flotte de la Baltique marchait de pair

avec le commandant en chef de la flotte de la mer Noire. Accorder cette décoration à l'un sans l'accorder à l'autre, c'eût été faire entre eux une différence déplaisante. J'avais alors suggéré qu'on demandât à l'Empereur, à titre de commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer de la Russie, d'accepter les insignes de grand-croix de l'ordre du Bain comme une marque du prix que le roi attachait aux services rendus par la marine russe. Cette proposition fut acceptée et l'Empereur, pressenti, m'envoya une lettre d'acceptation chaleureuse. Il m'invitait à me rendre à la Stavka, avec toutes les personnes de ma suite que je voudrais emmener, pour lui apporter les insignes aussitôt que je les aurais reçus. Un second message, encore plus pressant, me parvint quelques jours plus tard. Aussi, dès que les insignes furent parvenus, demandai-je à Sturmer de s'informer du jour où il conviendrait à Sa Majesté de me recevoir. Sturmer, à qui l'idée que je pusse me trouver seul avec l'Empereur déplaisait, me répondit sur-le-champ qu'il devait se rendre lui-même à la Stavka, quelques jours plus tard et qu'il allait arranger les choses pour que nous fissions route ensemble. Je répondis que je n'aurais pas demandé mieux, mais que l'Empereur m'avait donné à entendre que je devais venir sur-le-champ. En conséquence je le priais de prendre sans délai les ordres de Sa Majesté. La réponse de l'Empereur fut ce que j'avais prévu. Ne pouvant pas assister à l'audience, Sturmer prit d'autres mesures pour me mettre des bâtons dans les roues.

Le 18 octobre, je me rendis à Mohileff, accompagné par le général Knox, notre attaché militaire, le capitaine Grenfell, notre attaché naval, et Bruce, le chef de la Chancellerie. L'Empereur nous reçut aussitôt dans une courte audience privée. Je lui adressai un discours de circonstance et lui remis les insignes de grand-croix de l'ordre militaire du Bain. Sa Majesté nous entretint ensuite pendant une dizaine de minutes. L'Impératrice, qui était arrivée avec ses filles quelques jours auparavant, n'assista pas au déjeuner qui suivit notre audience. Au lieu d'être placé auprès de l'Empereur, comme il était d'usage dans de telles occasions officielles, j'étais placé entre la grande-duchesse Olga et une de ses

sœurs. Il m'était donc impossible de m'entretenir avec l'Empereur. Après le déjeuner un cercle fut formé, mais comme le général Hanbury Williams m'avait dit que l'Empereur me demanderait certainement de venir lui parler dans son cabinet de travail, je ne m'approchai pas du groupe. Après avoir conversé avec quelques-uns de ses autres hôtes, Sa Majesté vint vers moi et me remercia chaleureusement d'être venu.

Il était sur le point de me quitter, quand je me permis de l'interrompre pour lui dire qu'il y avait un ou deux sujets à propos desquels je désirais lui parler. Il m'en accorda la permission et je l'avertis qu'il recevrait sous peu l'ambassadeur du Japon, qui viendrait prendre congé de lui, car il était rappelé à Tokio pour prendre le portefeuille des Affaires Étrangères. Le vicomte Motono était fort bien disposé à l'égard de la Russie et Sa Majesté aurait tout avantage à essayer de mettre sa puissante influence au service des intérêts de l'empire. Le Japon avait déjà fourni à l'armée russe des canons et des munitions. Si l'on offrait quelque compensation à cette puissance, il serait possible de la déterminer à envoyer un contingent de troupes sur le front russe. Tout en approuvant cette idée en principe, l'Empereur me demanda si j'avais quelque indication à lui fournir sur la nature de la dite compensation. « Je n'ai pas de proposition précise à faire, répondis-je, mais je suis porté à conclure d'une remarque que m'a faite le vicomte Motono, au cours d'une de nos récentes conversations, que la cession de la partie russe ou septentrionale de Sakhaline serait une condition très acceptable pour le gouvernement japonais. » L'Empereur répondit qu'il ne pouvait en être question et qu'il lui était impossible de céder un pouce de territoire russe.

Je me permis de rappeler à Sa Majesté le fameux mot de Henri IV : « Paris vaut bien une messe », mais sans succès. Comme je vis que l'Empereur n'était pas tout à fait à son aise, je ne tentai pas de prolonger l'entretien et j'y mis fin en demandant à Sa Majesté si elle se proposait de retourner bientôt à Tsarskoë. « Oui, me répondit l'Empereur, je compte y être dans peu de semaines; je serai très heureux de vous y voir et nous pourrons alors avoir une longue conversation. »

Sturmer et ses puissants amis de la cour, qui me soupçonnaient de travailler contre eux, avaient eu soin d'arranger les choses de telle sorte que je n'eusse point d'entretien particulier avec l'Empereur. Mais ce qui me surprit le plus, étant donné les lettres chaleureuses que Sa Majesté m'avait envoyées pour m'exprimer combien Elle appréciait la marque d'estime donnée à sa marine, ce fut que, contrairement à l'usage, Elle ne proposa pas de porter une santé au Roi et qu'Elle parut au déjeuner sans la croix du Bain. Sturmer redoutait que je n'employasse contre lui mon influence sur l'Empereur : c'est ce que son changement de tactique montra avec évidence, lorsque, quelques semaines plus tard, je sollicitai l'audience promise. Je me trouvais assister chez lui à un dîner donné pour le vicomte Motono, l'ambassadeur du Japon qui allait quitter la Russie. Or le matin même j'avais envoyé à Sturmer une lettre pour lui faire savoir que l'Empereur avait exprimé le désir de me voir, dès son retour à Tsarskoë. A ma très grande surprise, pour la première fois, en cette circonstance, je fus reçu par mon hôte et sa femme de la manière la plus flatteuse. Comme j'admirais les fleurs qui ornaient la table, mon hôtesse me demanda quelles étaient celles que je préférais. Sans arrière-pensée, je lui désignai deux plantes. Le lendemain matin on me les envoya à l'ambassade. Après le dîner, Sturmer vint vers moi et me dit : « Vous voyez, monsieur l'Ambassadeur, que vos appréhensions au sujet de la nomination de M. B... n'étaient pas fondées ». Ce monsieur B... était un germanophile déclaré. Le bruit courait qu'il obtiendrait sous peu une haute situation au ministère des Affaires Étrangères et j'avais protesté contre sa nomination. « Je regretterais profondément, ajouta-t-il, de faire quoi que ce fût qui n'obtînt pas votre approbation. Mon seul grand désir est de pouvoir toujours travailler avec vous en toute amitié et confiance et je ne souhaite pas moins vivement que, durant beaucoup d'années encore, vous continuiez à représenter votre souverain à Pétrograd. »

En fait, deux membres de la famille impériale, m'avaient demandé de tenter de déterminer l'Empereur à se séparer de Sturmer, en faisant valoir qu'il n'avait pas la confiance des gouvernements alliés. Je devais aussi tâter le terrain pour

voir si le rappel de Sazonoff était chose possible. J'avais eu l'intention de faire cette démarche, mais Nératoff, le ministre des Affaires Étrangères adjoint, m'avait fait savoir qu'il était prématuré de soulever la question. Je me bornai donc, durant mon audience, à insister sur le développement de l'influence allemande, sur la campagne anti-anglaise et sur la gravité de la situation intérieure. Si j'avais agi aussi énergiquement, dis-je à l'Empereur, dans l'affaire Boulatzel, c'est que je savais que le journal de celui-ci était commandité par une puissante clique anti-anglaise. Ce n'était pas seulement à Pétrograd mais encore à Moscou et dans d'autres villes que cette campagne était poursuivie et j'avais des raisons de croire que les partisans de l'Allemagne en Russie travaillaient à obtenir une paix qui fût favorable à l'Allemagne. Ils tentaient de persuader au public que la Russie n'avait rien à gagner à continuer la guerre. L'Empereur me répondit que ceux qui tenaient de tels discours, alors que plusieurs provinces russes étaient occupées par l'ennemi, étaient des traîtres. Il me rappela qu'au début de la guerre, il avait déclaré ne devoir jamais faire la paix, tant qu'un seul soldat ennemi serait sur la terre russe. Il n'épargnerait donc pas l'Allemagne, quand le temps des négociations de paix serait venu. Moscou, ajouta-t-il, avait donné une preuve significative des sentiments de la Russie vis-à-vis de la Grande-Bretagne, en m'élisant citoyen honoraire. Je n'avais donc pas lieu d'être inquiet.

Je demandai alors à l'Empereur s'il avait jamais examiné la question de la rectification de la frontière russo-allemande. Sa Majesté me répondit qu'Elle craignait bien d'avoir à se contenter de ses frontières actuelles, aussi mauvaises qu'elles fussent. Il fallait chasser les Allemands de Pologne, mais une avance russe en Allemagne exigerait des sacrifices trop lourds.

Son idée avait toujours été de créer une Pologne unie, sous la protection de la Russie. Ce serait un état-tampon entre l'Allemagne et la Russie. Mais il ne croyait pas, pour le moment, que Posen y serait rattaché. Je me permis de demander ensuite s'il était vrai que, dans une entrevue que Protopopoff avait eue avec un agent allemand à Stockholm, ce dernier eût déclaré : « Si la Russie fait la paix, l'Allemagne évacuera la

Pologne et ne verra pas d'objection à ce que la Russie s'empare de Constantinople. » L'Empereur me répondit qu'il ne pouvait plus se souvenir si cette déclaration avait été faite ou non à Protopopoff, mais qu'il l'avait certainement lue dans le rapport d'un de ses agents : « Vous pouvez être certain, ajouta-t-il, que cette offre, pour moi, n'aurait aucune valeur. »

J'en vins alors à parler du profond mécontentement qui s'était répandu dans tout le pays. La raréfaction des vivres en était la cause. Je rappelai les troubles qui avaient déjà eu lieu à Pétrograd. « Le ministre des voies et communications m'a récemment dit, continuai-je, que les partis de gauche tentaient d'exploiter la situation afin d'arracher des concessions politiques au gouvernement. Quels que soient ma sympathie et mon respect pour M. Trepoff, je ne partage pas sa manière de voir. Ce n'est pas un mouvement politique au sens strict du mot, ni un mouvement tendant à une réforme de la constitution. J'espère que les autorités n'auront pas recours à des mesures répressives, étant donné que le mécontentement leur est imputable. Dans une contrée aussi riche que la Russie, les classes de travailleurs ne peuvent pas se procurer les denrées de première nécessité : l'incompétence de l'administration en est la cause. » Je ne pus pas non plus cacher à Sa Majesté que, d'après les rapports que j'avais reçus de nos consuls, les paysans, qui avaient toujours regardé leur Empereur comme infaillible, commençaient à perdre leur foi en lui. Le principe autocratique perdait du terrain, par suite des fautes des ministres.

L'Empereur, qui paraissait quelque peu embarrassé durant mon discours, m'interrogea sur les grèves de Pétrograd. Mais je n'étais pas à même de lui fournir des renseignements précis sur ce qui s'était réellement passé, quand les troupes avaient été appelées. La question des vivres, l'Empereur le reconnut, devenait très sérieuse, mais les ministres de l'Intérieur, de l'Agriculture et des voies et communications qui l'avaient prise en mains, étaient capables, estimait-il, de la mettre au point. Il passa sous silence mes allusions relatives à l'incompétence de l'administration et, après m'avoir gardé une heure et demie, il me dit au revoir avec sa cordialité ordinaire.

***

D'une lettre que j'écrivis au Foreign Office en octobre 1916, j'extrais le passage qu'on va lire. Il montrera combien l'influence allemande se développait :

Je ne veux pas me montrer ultra-pessimiste, mais jamais, depuis le commencement de la guerre, la situation de ce pays ne m'a pareillement découragé. Je suis particulièrement inquiet de l'avenir des relations anglo-russes. L'influence allemande a fait des progrès depuis que Sazonoff a quitté le Foreign Office. Les Allemands qui, pendant la première période de la guerre et même jusqu'à une date récente, proclamaient par l'intermédiaire de leurs agents que nous faisions supporter à la Russie tout le poids de la lutte, ont changé de tactique. Ils représentent maintenant la Grande-Bretagne, avec sa flotte et ses armées nouvelles, comme la future grande puissance mondiale, déterminée à prolonger la guerre pour servir son ambition démesurée.

C'est la Grande-Bretagne, ne cessent-ils d'affirmer, qui oblige la Russie à continuer la guerre, et l'empêche d'accepter la paix favorable que l'Allemagne est prête à lui accorder. Aussi est-ce la Grande-Bretagne qui est responsable des privations et des souffrances du peuple.

Les pertes que la Russie a subies sont tellement colossales que tout le pays est en deuil. On a sacrifié inutilement une foule de vies humaines dans les récentes et infructueuses attaques contre Kovel et d'autres places. Aussi l'idée se répand-elle de plus en plus qu'il est inutile de continuer la lutte et que, contrairement à la Grande-Bretagne, la Russie n'a rien à gagner à faire durer la guerre. Cette campagne insidieuse est encore plus difficile à combattre que les mensonges antérieurement en cours relatifs à notre inaction passée.

Hugh Walpole, qui, comme vous le savez, dirige avec tant de compétence notre bureau d'information, est grandement préoccupé par tout ce qu'il entend. Il m'a demandé de faire quelque déclaration susceptible de contre-balancer les effets de cette propagande allemande.

Au début de novembre la société anglo-russe, qui venait de se reconstituer, tint sa réunion d'inauguration sous la présidence de M. Rodzianko à la Douma municipale. Comme je devais parler, je saisis cette occasion et mis en relief les tentatives faites par le parti allemand pour exciter l'esprit public contre l'Angleterre. « Ce parti, dis-je, nous représente comme ayant entraîné la Russie dans la guerre. Il nous accuse de la faire durer pour établir notre domination sur le

monde et pour exploiter la Russie. » Après avoir montré que tous ces mensonges étaient mis en circulation dans le but de ruiner notre alliance et de faciliter la conclusion d'une paix prématurée, je conclus par ces mots : « Ce n'est pas seulement sur les champs de bataille de l'Europe qu'il faut combattre jusqu'au bout pour remporter la victoire. Il faut aussi vaincre les ennemis plus perfides que nous avons dans le cœur de ce pays même. »

La Douma se réunit quelques jours plus tard et Milioukoff, dans un discours devenu historique, représenta Sturmer comme un traître. Puriskewitch, qui, deux ans auparavant, avait été un ultra-réactionnaire, adressa aux ministres, un appel passionné : « Jetez-vous, dit-il, aux genoux de l'Empereur; montrez-lui que les choses ne peuvent rester dans l'état où elles sont; suppliez-le de délivrer la Russie de Raspoutine et de toutes les influences occultes qui la gouvernent et la trahissent. »

Dans une lettre que j'écrivis le 16 novembre au Foreign Office je disais :

La réunion d'inauguration de notre nouvelle société anglo-russe, qui a eu lieu la semaine dernière, a été un gros succès et mon discours a eu une très bonne presse aussi bien ici qu'à Moscou. Hier, à la Douma, la Grande-Bretagne a été l'objet d'applaudissements particulièrement chaleureux et, comme on en fit la remarque, ce fut « une journée anglaise ». Ce matin, au milieu d'une discussion relative à la publication de notre accord touchant la question de Constantinople, Sturmer dit à Paléologue qui n'avait pas reçu d'instruction à ce sujet : « Vous avez vu la chaleureuse ovation dont votre collègue britannique a été l'objet, hier, à la Douma. Sans doute les députés avaient-ils entendu dire que le gouvernement anglais a accepté le principe de l'occupation de Constantinople par la Russie. » Je ne puis comprendre pourquoi il a dit cela. Il sait parfaitement que cette démonstration en notre faveur a été faite parce que nous sommes en butte aux attaques du parti progermain du pays.

Nous nous levions, Paléologue et moi, quand Sturmer me demanda de rester. Il me dit qu'il avait l'intention de prendre des mesures légales contre Milioukoff. Il faisait allusion au discours dans lequel ce dernier l'avait accusé de trahison. Sturmer appela d'ailleurs mon attention sur les deux passages du discours suivants.

« Pour découvrir les voies et moyens qu'utilise la propagande alle-
« mande, dont Sir G. Buchanan nous a parlé récemment avec tant
« de netteté et de franchise, nous devrions recourir à des recherches
« légales... »

« Aussi ne fus-je pas surpris d'entendre formuler, par la bouche « même de l'ambassadeur d'Angleterre, une lourde accusation contre « cette coterie de gens qui tâchent de préparer la conclusion d'une « paix séparée. »

Il me demanda alors si Milioukoff avait prononcé ces phrases avec ma permission. Dans le cas contraire, ajouta-t-il, il n'avait pas lieu de vous nommer. Je répondis que je n'avais pas eu d'entretien avec Milioukoff depuis le jour où j'avais prononcé mon discours, mais que je ne pouvais me formaliser de le voir citer des phrases d'un discours qu'il m'avait entendu prononcer. Dans cette harangue j'avais été obligé de répondre à des attaques faites contre mon pays et je n'avais fait que répéter textuellement des propos tenus sur l'Angleterre tant à Pétrograd qu'à Moscou. Sturmer me répondit qu'il ne connaissait pas mon discours et me demanda quels étaient les promoteurs de cette campagne anti-anglaise; je lui répondis que c'était précisément ce que j'essayais de déterminer. Il me pria, si je découvrais quelque chose, de le lui faire savoir.

Les troupes, me dit-on, refuseront de tirer, s'il y a ici des émeutes. Les raisons qui les provoqueraient seraient plutôt économiques que politiques. Ce ne seraient pas les ouvriers des usines qui déclancheraient le mouvement mais les bandes de malheureux qui attendent dans le froid et la neige devant les boulangeries, les boucheries, etc...

Sturmer tomba avant que la tourmente qu'il avait déchaînée n'éclatât. Durant une courte visite que l'Empereur avait rendue à Kieff à l'Impératrice Marie, celle-ci lui avait montré la situation politique sous un jour si sérieux que, de retour à la Stavka, à la fin de novembre, Sa Majesté décida de se séparer de Sturmer. L'Impératrice Alexandra, dont Sturmer avait sollicité l'intervention, essaya, mais en vain, de le sauver. Elle réussit pourtant à empêcher un changement radical de politique. Malheureusement l'Impératrice vivait avec l'idée qu'elle avait reçu mission de sauver la Russie. Elle croyait — et, en principe, les événements qui se déroulèrent par la suite ont montré qu'elle n'avait pas tout à fait tort — que l'autocratie était le seul régime capable de sauvegarder la cohésion de la Russie. L'Empereur, elle le savait, était faible; aussi prêchait-elle la fermeté. Il devait, lui répétait-elle sans cesse, être un autocrate aussi bien en fait qu'en nom. Dans son désir de l'aider et d'alléger le fardeau que lui imposait son double rôle d'autocrate et de commandant en chef, elle prit une part active au gouvernement du pays. En soutenant, comme elle fit, une politique ultra, elle était sincèrement convaincue qu'elle

travaillait dans l'intérêt de la Russie. Elle était possédée par l'idée qu'il ne fallait pas affaiblir le principe autocratique. Aussi se montrait-elle opposée à toute concession. Elle incitait l'Empereur à choisir ses ministres plutôt pour leurs idées politiques que pour leurs aptitudes.

Le plus faible est livré au plus fort ; l'Empereur subissait complètement son influence. Pourtant, en dépit de ses pitoyables erreurs, la conduite de l'Impératrice était exclusivement inspirée par les plus nobles préoccupations : amour de son mari, amour de sa patrie d'adoption. On ne peut pas en dire autant de la petite bande d'aventuriers égoïstes et sans scrupules qui, de son côté, influença l'Impératrice et l'utilisa, sans qu'elle s'en rendît compte, pour servir ses vues politiques et ses ambitions. C'étaient les conseils de Raspoutine, tout particulièrement, que prenait l'Impératrice avant de donner son avis à l'Empereur. Et, ayant perdu la santé — la tension d'esprit provoquée par la guerre, l'anxiété que lui inspirait son fils, les fatigues excessives que lui imposait son travail dans les hôpitaux, l'avaient plongée dans une sorte d'état neurasthénique — elle subit de plus en plus cette funeste influence.

Trepoff, le ministre des Voies et Communications, succéda à Sturmer comme président du conseil. Bien que réactionnaire, Trepoff était partisan de réformes raisonnables. Pokrowski fut nommé ministre des Affaires Étrangères. C'était un homme à l'esprit large, honnête, intelligent, modéré, ayant une autorité reconnue en matières économiques et financières. Il se montra un excellent ministre. Mais, aussi satisfaisantes que fussent ces deux nominations et une ou deux autres de moindre importance, il n'en restait pas moins qu'un gouvernement dont Protopopoff faisait partie ne pouvait pas travailler en bonne entente avec la Douma. Appartenant au parti octobriste, ou libéral modéré, Protopopoff avait été président de la Douma et avait dirigé la délégation de cette assemblée, qui, au début de cette année-là, avait visité la France et l'Angleterre. Au cours de son voyage de retour, il avait eu, à Stockholm une entrevue avec un financier allemand nommé Warburg. Cette entrevue l'avait sérieusement compromis. Ses explications ne donnèrent pas satisfaction à la Douma. Se rendant compte

alors qu'il avait perdu toute influence sur l'assemblée, Protopopoff décida de faire cause commune avec le parti de la cour. Il se fit des amis de Raspoutine et Pitirim. Au cours d'une audience où il avait eu à rendre compte de la visite de la délégation à Londres et à Paris, ses manières insinuantes avaient fait une impression favorable sur l'Empereur et l'Impératrice. Aussi Raspoutine et Pitirim purent-ils facilement le faire nommer ministre de l'Intérieur. Il ne donnait jamais l'impression d'être tout à fait « normal »; son esprit qui manquait d'équilibre fut bouleversé par cette soudaine élévation au pouvoir et il s'embarqua dans une politique ultra-réactionnaire. Ajoutez qu'il était un renégat politique, tout cela fit de lui la « bête noire » de la Douma. Trépoff, qui le savait, avait essayé, lors de sa nomination à la présidence du conseil, de persuader à l'Empereur de renvoyer Protopopoff. Il y serait parvenu sans l'intervention de l'Impératrice. Il offrit alors sa démission, mais Sa Majesté ne l'accepta pas.

Le 2 décembre, la veille de la séance de la Douma, durant laquelle Trépoff devait exposer son programme politique, Protopopoff vint me voir. Il commença par se plaindre de ce que ses anciens amis — et particulièrement Rodzianko — lui réservassent un accueil glacé, sans même lui dire ce qu'il avait fait pour mériter un pareil traitement. « L'Empereur, poursuivit-il, m'a exprimé le désir de me voir demeurer à mon poste et il est de mon devoir d'obéir aux ordres de Sa Majesté. Je serai attaqué à la Douma, je le sais, mais je ne le crains pas. Je répondrai à mes accusateurs. Quoi qu'il en soit, il est très regrettable que les membres de la Douma se querellent entre eux, en un pareil moment. » Puis il me demanda si je ne pourrais pas user de mon influence sur Rodzianko pour le déterminer à empêcher qu'on ne l'attaquât personnellement, lui Protopopoff. Je répondis que, comme la Douma se réunissait dès le lendemain, je n'avais pas d'occasion de voir Rodzianko. Pourtant je pus lui dire que, très récemment, au cours d'une conversation avec des membres du gouvernement et des membres de la Douma, j'avais insisté sur la nécessité de laisser de côté les questions de parti et les différends personnels et de travailler tous ensemble pour le plus grand bien commun.

La séance d'ouverture de la Douma fut très tumultueuse; Trépoff fut reçu par des huées et des sifflets et dut quitter trois fois la tribune avant d'arriver à se faire entendre. Je fus très frappé par sa patience et sa douceur et je sentis que la Douma commettait une grande faute et se mettait dans son tort. La déclaration politique de Trépoff fut tout à fait satisfaisante. Il sut parler avec énergie de la nécessité de lutter jusqu'au bout et de vaincre les Allemands aussi bien à l'intérieur même de la Russie que sur les champs de bataille. Pourtant la Chambre continua à se montrer hostile et même la déclaration, que les Alliés l'avaient autorisée à faire, à propos de la convention relative à la question de Constantinople, tomba complètement à plat. La Douma et le public étaient à ce point préoccupés par la crise intérieure qu'il leur était impossible de penser à autre chose. De plus le nom de Trépoff était tellement lié aux événements de 1905 que la gauche regardait sa nomination comme un changement de personne et non comme un changement de système et ne voulait rien accepter de lui. Protopopoff, qui fut l'objet de violentes attaques, n'eut pas le courage de tenir tête à l'orage. Il se retira au quartier général et, quand il en revint, prit le lit en déclarant qu'il était sérieusement malade. Pourtant il écrivit une lettre à la *Novoë Vremya*, où il expliquait que c'était sur la demande spéciale du ministre russe que l'entrevue de Stockholm avait eu lieu. Cette affirmation qui fut démontrée être une pure invention de sa part.

Le Conseil d'Empire, qui était réactionnaire, fut presque aussi catégorique que la Douma dans la protestation qu'il éleva contre les influences occultes s'exerçant en haut lieu. Ce fut la même chanson au Congrès de la noblesse unie, un des corps les plus conservateurs de Russie. Dans toutes les parties de l'Empire des voix s'élevaient pour condamner les forces occultes qui, dissimulées derrière le trône, faisaient et défaisaient les ministères. Si l'on excepte les extrémistes, la Russie était une fois de plus unie; mais, tandis qu'au début de la guerre, elle s'était ralliée autour de l'Empereur, une infranchissable barrière s'était maintenant élevée entre le souverain et le peuple. En décembre plusieurs membres de la famille royale essayèrent d'ouvrir les yeux de l'Empereur

sur le véritable caractère de Raspoutine et sur la gravité de la situation. Parmi eux se trouvait la grande-duchesse Élisabeth, la sœur aînée de l'Impératrice; depuis l'assassinat de son mari, le grand duc Serge, elle avait vécu retirée du monde, dans une petite communauté de sœurs qu'elle avait fondée et dont elle était la supérieure. Elle avait consacré sa vie à adoucir les souffrances des malheureux. Aussi belle physiquement que moralement, ange secourable de tous ceux qui étaient dans la peine, elle vint à Tsarskoë, déterminée à faire un dernier effort pour sauver sa sœur qu'elle aimait. Mais la foi de l'Impératrice en l'homme qu'elle regardait comme un élu du Seigneur était inébranlable. Après avoir écouté avec impatience ce que la grande-duchesse avait à dire, la souveraine coupa court à la conversation. Les deux sœurs se quittèrent pour ne plus jamais se revoir.

Un peu plus tard la grande-duchesse Victoria, la femme du grand-duc Cyril, fit une autre tentative. Elle ne désigna pas Raspoutine, mais, après avoir parlé très franchement de la situation générale elle supplia l'Impératrice de changer d'attitude pour sauver l'Empereur et la dynastie. Sa Majesté se montra fort aimable à l'égard de la grande-duchesse, mais lui répondit que la situation exigeait de la fermeté et qu'Elle ne comptait pas laisser l'Empereur faire de nouvelle concession. Dans l'intérêt même de la dynastie elle devait être ferme et rien ne pourrait la déterminer à sacrifier Protopopoff. L'armée, soutenait-elle, ne s'était pas éloignée de l'Empereur, mais avait conservé, au contraire, son loyalisme. Elle fit alors une violente attaque contre Sazonoff, dont elle critiqua sévèrement la politique polonaise et elle finit par dire qu'il n'aimait pas l'Empereur. Parmi les raisons qui déterminèrent l'Impératrice à croire jusqu'au dernier instant que l'armée et les paysans étaient de son côté et qu'elle pouvait compter sur leur aide, il faut citer celle-ci : Protopopoff avait l'habitude de lui montrer de fausses dépêches envoyées de tous les coins de l'Empire et signées de noms fictifs : dans toutes on assurait l'Impératrice qu'on l'aimait et qu'on la soutenait.

Après toutes ces infructueuses tentatives pour débarrasser la Russie de l'homme qui était généralement considéré

comme son mauvais génie, la situation de Raspoutine semblait inattaquable. La délivrance vint finalement, d'une manière bien inattendue, et le matin du 30 décembre, Pétrograd fut réveillé par la nouvelle de son assassinat. Les trois principaux acteurs de ce drame historique furent le prince Félix Yusupoff, Puriskevitch (l'ancien réactionnaire qui avait dirigé l'attaque contre Raspoutine à la séance d'ouverture de la Douma) et le grand-duc Dmitri. Le rôle de ce dernier fut strictement passif; sa présence exprima seulement qu'il approuvait ce que tous trois considéraient comme une exécution judiciaire. Raspoutine, qui avait été placé sous la protection spéciale de la police, semble avoir eu un pressentiment du danger. Ce fut avec quelque difficulté que le prince Félix, qui était venu le chercher dans son automobile, le décida à venir souper dans son palais. Là, un repas digne des Borgia (gâteaux empoisonnés, vin empoisonné) l'attendait. Raspoutine prit des gâteaux et du vin, mais ne s'en trouva pas plus mal. Après avoir vainement attendu l'effet du poison, le prince se leva, dit un mot d'excuse et gagna par un petit escalier tournant l'étage supérieur. Le grand-duc, Puriskevitch et un docteur l'y attendaient. Yusupoff emprunta le revolver du grand-duc et rejoignit Raspoutine. Celui-ci regardait un vieux crucifix de cristal fixé à l'un des murs, quand le prince lui tira un coup de revolver au-dessous de l'épaule gauche. En entendant le coup, les trois autres descendirent et le docteur déclara que l'agonie était commencée. Ils sortirent alors pour prendre les dispositions nécessaires pour enlever le corps. Mais Raspoutine n'était pas mort. Quand le prince Yusupoff, revenant dans la salle à manger, se pencha vers lui, Raspoutine le bouscula et parvint à gagner, par un passage contigu, une cour extérieure. Là un coup de feu tiré par Puriskevitch le tua. Le corps fut alors emmené en automobile à l'île Kristovski et jeté dans la Neva par un trou fait au travers de la glace. Mais des traces sanglantes étaient restées sur la neige et le cadavre fut retrouvé le lendemain matin. Quelques jours plus tard, Raspoutine fut enseveli, de nuit, en présence de l'Empereur, de l'Impératrice, du métropolitain Pitirim et de Protopopoff.

La mort de Raspoutine fut un coup terrible pour l'Impératrice. Toutes les espérances qu'elle avait mises en lui furent anéanties. Il lui avait prédit que, s'il était éloigné, de grands malheurs fondraient sur la dynastie et elle craignait de les voir arriver d'un moment à l'autre. Sur ses ordres le grand-duc Dmitri et le prince Félix furent mis aux arrêts. Pourtant les membres de la famille impériale, par suite d'une prérogative reconnue, ne pouvaient être arrêtés. L'Empereur avait quitté la Stavka sur-le-champ. Le grand-duc Paul lui demanda l'autorisation de faire revenir son fils dans son palais à Tsarskoë. L'Empereur répondit que, «pour le moment, l'Impératrice ne pouvait pas le permettre ». Quelques jours plus tard le grand-duc Dmitri fut déporté en Perse. Le prince Yusupoff reçut l'ordre de se retirer dans ses États, auprès de Moscou. Le 11 janvier, les membres de la famille impériale se réunirent dans le palais de la grande-duchesse Marie Pawlowna et signèrent une lettre collective, dans laquelle ils demandaient à l'Empereur le pardon du grand-duc Dmitri : En même temps ils indiquèrent sous une forme très respectueuse, les dangers que la politique intérieure de Sa Majesté faisait courir à la fois à la Russie et à la dynastie. Ils reçurent cette réponse écrasante « Il n'est permis à personne d'accomplir un meurtre. Je sais que beaucoup n'ont pas la conscience en repos et que Dmitri Pavlovitch n'est pas le seul compromis. Je suis étonné que vous m'ayez envoyé cette adresse. »

L'assassinat de Raspoutine, bien qu'inspiré par des mobiles patriotiques, fut une erreur fatale. Il détermina l'Impératrice à se montrer encore plus obstinée et fut d'un dangereux exemple, car il incita le peuple à passer des idées aux actes. De plus il devenait fort difficile à l'Empereur de faire des concessions, quand bien même il y eût été disposé. On eût pu le soupçonner en effet d'avoir cédé, par crainte d'être assassiné. D'après Rodzianko et d'autres, Sa Majesté ressentit un grand soulagement, en se voyant débarrassée de Raspoutine. Je ne puis dire si cela est exact. A la fin de l'année, la situation intérieure était aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être. L'interdiction faite à l'Union des Zemstvos de tenir sa réunion à Moscou, l'ajournement de la Douma décidé pré-

cisément pour éviter toute discussion relative à cette mesure, avaient augmenté le mécontentement régnant.

Le changement de gouvernement qui avait eu lieu vers cette époque en Angleterre n'avait pas fait une favorable impression à Pétrograd et l'Impératrice, d'après ce que me dit une des grandes-duchesses, avait parlé avec beaucoup de mépris de quelques-uns des nouveaux ministres. J'essayai d'effacer cette impression par un discours que je fis, la nuit du premier de l'an, au Club anglais. Je déclarai que, quand un pays est engagé dans une lutte à mort, il doit confier ses destinées aux hommes qui ont les capacités et l'énergie nécessaires pour le diriger avec succès. A vrai dire j'avais bien peu d'espoir que les dirigeants de la Russie fissent leur profit de cette leçon.

Parmi les changements ministériels effectués en Angleterre, celui qui toucha le plus le monde politique et officiel fut le départ du vicomte Grey (c'est le titre que porte actuellement Sir Edward). Durant son long ministère il avait tant fait pour provoquer et sauvegarder l'entente étroite avec la Russie, il avait rendu tellement de services pendant les années critiques qui avaient précédé la guerre, et, pendant la guerre même, il s'était montré si disposé à donner satisfaction aux demandes de la Russie que son départ du Foreign Office représentait pour ce pays la perte d'un ami. De plus, il s'était acquis une position exceptionnelle parmi les hommes d'État de l'Europe, sa parole avait un grand poids, son caractère énergique et droit, l'habileté avec laquelle il dirigeait les affaires inspiraient une grande confiance. Aussi eut-on généralement l'impression que l'Entente avait perdu avec lui un de ses meilleurs soutiens. Personne n'eut plus cette impression que moi-même, qui avais servi sous ses ordres pendant plus de dix ans. C'était un chef idéal : il vous accordait complètement sa confiance, écoutait vos avis, tenait compte des difficultés auxquelles vous vous heurtiez et vous encourageait à persévérer par sa bienveillante appréciation de votre travail. Dans sa dernière lettre, datée du 24 décembre 1916, il m'écrivit :

Je n'avais pas le temps d'écrire de lettres personnelles, tant que j'étais ministre, mais je ne veux pas quitter ma fonction sans vous dire combien j'appréciais et j'admirais la manière dont vous avez

dirigé les relations avec la Russie. Vous avez rendu un immense service à la cause commune. Je crois que le public même s'en rend compte, si l'on en juge par les démonstrations dont vous avez été l'objet en Russie. Mais seuls ceux qui ont été dans la coulisse, ici et à Pétrograd, savent la grandeur de votre tâche et les difficultés que vous avez rencontrées. Quand la victoire aura mis fin à la guerre, je souhaite qu'il soit possible d'en dire plus au pays et de vous en manifester une plus complète reconnaissance.

— 1917 —

Au commencement de janvier, Trépoff se rendant compte qu'il était impossible de continuer à gouverner, tant que Protopopoff demeurerait ministre de l'Intérieur, offrit sa démission. Elle fut acceptée par l'Empereur. La Douma fut ajournée jusqu'à la fin de février et le prince Golitzine, un membre de l'extrême droite, fut nommé président du conseil. Il était honnête et plein de bonnes intentions, mais sans aucune expérience administrative, sans contact avec la Douma; il n'avait ni l'énergie ni la force de caractère nécessaires pour pouvoir se montrer à la hauteur d'une situation qui devenait chaque jour plus menaçante. La Révolution était dans l'air. On pouvait seulement se demander si elle viendrait d'en haut ou d'en bas. On parlait franchement d'une révolution de palais, et, à un dîner à l'Ambassade, un Russe de mes amis, qui avait occupé une haute position dans le gouvernement, déclara que la seule question à se poser était celle-ci : « Tuerait-on l'Empereur et l'Impératrice ou bien l'Impératrice seulement? » D'un autre côté une révolte populaire, due à la pénurie de vivres, pouvait éclater d'un moment à l'autre.

Je n'avais pas de prétexte pour demander une audience, mais je ne voulais pas attendre la venue des événements, sans faire un dernier effort pour sauver l'Empereur, malgré lui-même. Pour donner plus de poids au discours que je me proposais de tenir, je demandai la permission de parler au nom du Roi et du gouvernement de Sa Majesté, au lieu de faire, comme antérieurement, des représentations purement personnelles. On me répondit que, comme Sa Majesté était absente de Londres, on ne pouvait prendre ses ordres et que,

d'autre part, l'Empereur étant tout aussi au courant que moi-même de ce qui se passait dans son pays, il ne pouvait rien résulter de bon d'une telle démarche de ma part. Je ne partageais pas cette manière de voir, étant donné que, malheureusement, l'Empereur et l'Impératrice étaient tenus dans l'ignorance des véritables sentiments de leur peuple. Aussi, répondis-je, à mon tour, que la crise traversée par la Russie comportait des dangers dont on ne parlait pas. Je me croyais donc tenu de demander au gouvernement de Sa Majesté de bien peser sa décision. C'était notre devoir, disais-je, vis-à-vis de l'Empereur qui avait toujours été un ami et un allié si loyal, vis-à-vis de la Russie, qui avait fait tant de sacrifices pour la cause commune, vis-à-vis de nous-mêmes qui étions si directement intéressés à essayer d'écarter ces dangers. Si le gouvernement de Sa Majesté ne voulait pas m'autoriser à parler en son nom, je me disposais, avec sa permission, à parler à titre personnel et à assumer toute la responsabilité de cet acte. Cette permission me fut finalement accordée.

En attendant la réponse à la demande d'audience que j'avais faite, j'allai voir le président de la Douma, pour savoir quelles étaient les concessions qui donneraient réellement satisfaction à cette assemblée. Rodzianko m'affirma que tout ce que demandait la Douma c'était la nomination, comme président du conseil, d'un homme qui eût à la fois la confiance de l'Empereur et celle de la nation et la liberté de choisir ses collègues.

Le 12 janvier, jour qui m'avait été finalement fixé, je me rendis à Tsarskoë en train spécial; un chambellan de l'Empereur m'accompagnait. A mon arrivée, je fus introduit dans un grand salon de réception, où je m'entretins un court instant avec quelques grands officiers de la cour. En regardant par une des fenêtres, je vis l'Empereur qui sortait du palais; il faisait une rapide promenade dans la neige, ainsi qu'il en avait coutume entre les audiences. Il rentra et, dix minutes après environ, je fus introduit en sa présence. Jusqu'à ce jour, Sa Majesté m'avait reçu dans son cabinet de travail, ce qui n'était pas la règle. Elle m'avait demandé de m'asseoir, m'avait présenté sa boîte de cigarettes et m'avait prié de fumer. Aussi fus-je désagréablement surpris, quand je vis qu'on me

faisait entrer, cette fois, dans la chambre d'audience. Sa Majesté m'attendait, debout au milieu de la pièce. Je me rendis compte aussitôt qu'Elle avait deviné l'objet de ma démarche et qu'Elle avait, à dessein, donné à cette audience un caractère strictement officiel. Elle me marquait ainsi que je ne devais aborder que les sujets regardant un ambassadeur. Le cœur me manqua, je l'avoue, et un instant j'envisageai sérieusement de renoncer à mon projet initial. En ces jours démocratiques, où empereurs et rois ont perdu de leur prestige, une telle nervosité de ma part peut sembler déplacée. Mais l'Empereur de toutes les Russies était un autocrate, dont le moindre désir faisait loi et j'étais sur le point non seulement de ne pas tenir compte de l'avertissement qu'il m'avait si clairement donné, mais encore de me mettre dans mon tort en outrepassant les limites du champ d'action d'un ambassadeur.

L'Empereur commença la conversation en m'exprimant le profond regret qu'il avait ressenti, le matin même, en apprenant la mort du comte Benckendorff, qui avait tant fait pour préparer l'amitié anglo-russe. Il serait, me dit-il, difficile à remplacer; puis Sa Majesté me cita Sazonoff (dont la nomination fut annoncée quelques semaines plus tard) comme un ambassadeur devant être vraisemblablement agréable au gouvernement anglais. Enfin Elle me parla de la conférence des Alliés qui devait se tenir prochainement à Pétrograd et m'exprima le souhait que cette réunion fût la dernière avant la conférence de paix finale. Je répondis qu'à mon avis il y avait peu de chances pour que cette conférence fût le prologue de la paix. La situation politique de la Russie ne m'encourageait pas en effet à attendre de grands résultats de ses délibérations. Dans les circonstances présentes, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander s'il était vraiment utile d'exposer la vie de tant d'hommes éminents au sort qui avait été celui de lord Kitchener, lors de son malheureux voyage en Russie.

Sa Majesté me demanda pourquoi j'avais une idée si pessimiste de l'avenir de la conférence. « Quand bien même, répondis-je, elle réussirait à établir une coordination plus étroite entre les efforts des gouvernements alliés, nous n'aurions pas

l'assurance que le gouvernement russe actuel demeurera au pouvoir. Si un autre lui succède, respectera-t-il les décisions de la Conférence? » Sa Majesté protesta que de telles affirmations étaient sans fondement. J'exposai que cette coordination de nos efforts n'aurait d'effet que si, dans chacun des pays alliés, une complète solidarité entre toutes les classes de la population se trouvait réalisée. Nous nous en étions rendu compte en Angleterre et c'était pour assurer cette collaboration des classes de travailleurs que M. Lloyd George avait admis un représentant du Labour Party dans son comité de guerre... En Russie c'était tout différent et je craignais que Sa Majesté n'eût pas pleinement perçu jusqu'à quel point il était essentiel de présenter à l'ennemi un front uni, non seulement collectivement comme alliés, mais individuellement, comme nations. — Mais moi et mon peuple, interrompit l'Empereur, nous sommes unis par notre commune résolution de gagner la guerre. — Mais cette communauté de vues n'existe plus, répondis-je, lorsqu'il s'agit de juger les hommes à qui est confiée la conduite de la guerre. Votre Majesté veut-elle me permettre, demandai-je, de parler avec ma franchise ordinaire? Sur un signe affirmatif, j'en vins à dire qu'un fossé s'était creusé entre l'Empereur et son peuple. Si la Russie, en tant que nation, témoignait encore d'une certaine union, c'était dans l'opposition faite à la politique de l'Empereur qu'elle la manifestait. Le peuple, qui, au début de la guerre, s'était si splendidement rallié autour du souverain, avait vu le manque d'armes et de munitions provoquer des centaines et des milliers de morts. L'incompétence de l'administration avait provoqué une sérieuse crise du ravitaillement et — ajouta l'Empereur lui-même à ma grande surprise — une complète désorganisation des chemins de fer. Tout ce que la nation désirait, continuai-je, c'était un gouvernement capable de terminer victorieusement la guerre. La Douma, j'avais des raisons de le croire, serait satisfaite, si Sa Majesté nommait à la présidence du conseil un homme qui eût à la fois la confiance du souverain et de la nation, et auquel toute latitude fût accordée pour choisir ses collègues. L'Empereur ne s'arrêta pas à cette suggestion et, comme pour se justifier, fit allusion à certains changements

qu'il avait faits récemment dans le ministère. Je me permis de remarquer que Sa Majesté avait, depuis quelque temps, changé si souvent ses ministres que les ambassadeurs ne savaient jamais si les ministres avec lesquels ils négociaient aujourd'hui seraient les ministres de demain.

« Votre Majesté, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, n'a plus qu'un seul parti possible : combler le fossé qui la sépare de son peuple et regagner la confiance de celui-ci. » L'Empereur se dressa, et avec un regard dur, me demanda : « Pensez-vous que *moi* je doive regagner la confiance de mon peuple ou que *lui* doive regagner ma confiance? — C'est un double but à atteindre, répondis-je, car, sans une telle confiance mutuelle, la Russie ne gagnera jamais la guerre. Votre Majesté a été admirablement inspirée, quand Elle s'est rendue à la Douma, en février dernier. N'irez-vous plus de nouveau? Ne parlerez-vous plus à vos sujets? Ne leur direz-vous pas que vous, leur père, vous voulez travailler avec eux à gagner la guerre? Vous n'avez, Sire, qu'à lever le petit doigt et ils se jetteront à vos pieds, comme ils l'ont déjà fait, à Moscou, au début de la guerre. »

Au cours de notre conversation, j'avais fait allusion à la nécessité de mettre un homme énergique à la tête du gouvernement. L'Empereur s'arrêta alors à cette remarque et déclara qu'indubitablement la situation exigeait un homme ferme et énergique. Je répondis que j'étais tout à fait de l'avis de Sa Majesté, pourvu que cette fermeté ne fût pas employée à mettre en vigueur des mesures de répression ou à entraver l'œuvre admirable accomplie par les Zemstvos. L'Empereur déclara apprécier grandement les services rendus par les Zemstvos pendant la guerre, mais ne cacha point qu'il désapprouvait l'attitude et les discours politiques de quelques-uns de leurs dirigeants. J'essayai de les défendre en faisant remarquer que, s'ils s'étaient trompés, c'était par excès de patriotisme, mais je ne peux pas me vanter d'avoir réussi.

J'appelai alors l'attention de l'Empereur sur les tentatives faites par les Allemands pour provoquer des dissensions entre les Alliés et pour l'éloigner lui-même de son peuple. « Les Allemands, dis-je, sont partout à l'œuvre. Leurs agents tirent les ficelles; ils ont pour serviteurs inconscients les hommes qui

conseillent Votre Majesté, quand il s'agit de choisir les ministres. Ils ont une influence directe sur l'Impératrice par l'intermédiaire de ceux qui forment son entourage. Aussi l'Impératrice, au lieu d'être aimée, comme elle devrait l'être, a-t-elle perdu la confiance de la nation qui l'accuse de défendre les intérêts de l'Allemagne. L'Empereur, de nouveau, se leva et me dit : « Je choisis moi-même mes ministres et je ne permettrai à personne d'influencer mon choix. — Comment, me permis-je alors de demander, Votre Majesté les choisit-Elle? — En me renseignant sur les capacités de ceux que je considère comme les plus propres à diriger les affaires des différents ministères. — Les renseignements que recueille Votre Majesté, répondis-je, ne sont pas toujours exacts. Voici, par exemple, M. Protopopoff, qui, Votre Majesté me pardonnera de le dire, mène la Russie au bord du précipice. Aussi longtemps qu'il demeurera ministre de l'Intérieur, l'accord entre le gouvernement et la Douma, qui est une condition essentielle de la victoire, sera impossible. »

« J'ai choisi M. Protopopoff, objecta l'Empereur, parmi les députés de la Douma pour leur être agréable, et voilà ma récompense. — Mais, Sire, dis-je, la Douma peut difficilement donner sa confiance à un homme qui a trahi son parti pour obtenir sa place, qui a eu une entrevue avec un agent allemand à Stockholm et qu'on soupçonne de travailler à préparer une réconciliation avec l'Allemagne. — M. Protopopoff, répondit l'Empereur, n'est pas un germanophile et les bruits qu'on fait courir à propos de son entrevue de Stockholm sont grandement exagérés. — Je ne suis pas, fis-je, au courant de ce qui s'est passé durant cette entrevue. Mais en admettant même que les accusations formulées contre lui, pour ce motif, soient exagérées, il n'en reste pas moins qu'il a délibérément commis un mensonge. N'a-t-il pas déclaré en effet, par la voie de la presse, que c'était à la demande du ministre russe à Stockholm qu'il avait vu l'Allemand en question? » L'Empereur n'essaya pas de le nier.

« Votre Majesté s'est-elle bien rendu compte, demandai-je, des dangers que présente la situation? Sait-elle que ce n'est pas seulement à Pétrograd mais dans toute la Russie que l'on tient des propos révolutionnaires? » L'Empereur me répondit

qu'il savait parfaitement que le peuple se laissait aller à parler de la sorte, mais que je commettais une erreur en prenant cela trop au sérieux. Je lui dis que, une semaine avant l'assassinat de Raspoutine, on m'avait prédit l'événement. Je n'avais pas attaché d'importance à ce propos. Aussi ne m'était-il plus possible de ne prêter aucune attention aux bruits qui m'étaient récemment parvenus : certains exaltés projetaient des assassinats. Si l'ère des meurtres venait à commencer, on ne pouvait dire quand elle prendrait fin. On prendrait, sans nul doute, des mesures répressives. La Douma serait dissoute. Si cela devait arriver, j'abandonnerais tout espoir pour la Russie.

— Votre Majesté, terminai-je, doit se souvenir que le peuple et l'armée ne font qu'un. Si une révolution éclate, on ne peut compter que sur une petite partie de l'armée pour défendre la dynastie. Un ambassadeur, je le sais bien, n'a pas le droit de tenir le langage que j'ai tenu à Votre Majesté et j'ai dû prendre mon courage à deux mains pour pouvoir parler comme je l'ai fait. La seule excuse que je puisse invoquer c'est que les sentiments de dévouement que je nourris à l'égard de Votre Majesté et de l'Impératrice m'ont seuls inspiré. Si je savais, que, par une nuit noire, un de mes amis marche dans un bois, sur une route terminée, à ma connaissance, par un précipice, ne serait-ce pas de mon devoir de le prévenir, Sire? Et n'est-ce pas également mon devoir de prévenir Votre Majesté qu'un abîme s'ouvre devant Elle? Vous êtes arrivé au dernier carrefour et vous n'avez maintenant la possibilité de choisir qu'entre deux routes. L'une vous conduit à la victoire et à une paix glorieuse, l'autre à la révolution et au désastre. Permettez-moi de supplier Votre Majesté de choisir la première. En la suivant, vous assurerez à votre pays, Sire, la réalisation de ses ambitions séculaires. Vous deviendrez vous-même le souverain le plus puissant d'Europe. Et, indépendamment de tout cela, Votre Majesté assurera ainsi la sauvegarde des êtres qui lui sont si chers et sera délivrée de toute inquiétude à leur endroit. »

L'Empereur était visiblement ému par l'émotion que j'avais manifestée dans mon appel, et, me serrant la main comme pour me dire au revoir, fit : « Je vous remercie, Sir George. »

M. Bark, le ministre des Finances, qui avait audience ensuite, me demanda le lendemain ce que j'avais dit à l'Empereur. Il ne l'avait jamais vu, m'affirma-t-il, aussi nerveux et aussi agité. Ce ministre avait remis à Sa Majesté une lettre où il offrait sa démission. L'Empereur l'avait déchirée en disant : « Ce n'est pas le moment, pour les ministres, d'abandonner leur poste. » Mais quelle que pût être l'impression que j'avais provoquée momentanément, elle ne fut pas assez forte pour contre-balancer l'influence contraire de l'Impératrice. Je m'étais déjà attiré son animosité par le langage que j'avais tenu au cours des précédentes audiences. Le courroux qu'elle ressentit cette fois fut tel que, d'après un bruit courant, on envisagea sérieusement la question de demander mon rappel. Ce qui montra bien que l'Impératrice ne pardonnait pas à ceux qui essayaient de détourner l'Empereur de pratiquer la politique qu'elle préconisait, ce fut le sort de mon ami le grand-duc Nicolas Michailowitch. Nous avions souvent échangé nos vues sur la situation intérieure, dans l'espoir que notre action commune serait susceptible de déterminer l'Empereur à changer de politique. Son Altesse Impériale avait au début de janvier, par lettre et verbalement, attiré l'attention de l'Empereur sur les dangers que comportait sa politique. Deux jours après mon audience je reçus de lui la lettre suivante :

Le 1/14, 1, 1917.

Pour vous seul.

Bien cher ambassadeur, j'ai recu l'ordre de Sa Majesté l'Empereur de m'en aller pour deux mois dans ma propriété de Grouchevka (près de Khersov),

Au revoir et bonne chance.

Vive l'Angleterre et vive la Russie,

Cordialement à vous.

Nicolas M.

Son frère, le grand-duc Serge, que je rencontrai à un dîner peu de temps après, me dit que, si j'avais été sujet russe, j'aurais été envoyé en Sibérie. Bien que je n'eusse pas été sérieusement inquiet, je n'en fus pas moins soulagé de constater, à la récep-

tion du nouvel an russe, qui eut lieu peu de jours après mon audience, que l'Empereur était aussi bien disposé à mon égard que d'habitude. Dans la courte conversation que j'eus avec lui, nous ne fîmes allusion ni l'un ni l'autre à ma dernière audience. Je ne parlai pas davantage de la situation intérieure, Mais comme j'avais entendu dire que Sa Majesté soupçonnait un jeune Anglais, qui avait été camarade de collège du prince Yusupoff, d'avoir participé au meurtre de Raspoutine, je saisis l'occasion d'assurer à l'Empereur que ce soupçon était absolument dénué de fondement. Sa Majesté me remercia et me dit qu'Elle était très heureuse d'en être informée.

Une semaine plus tard environ, un de mes amis russes, qui fut par la suite membre du gouvernement provisoire, me fit savoir, par l'intermédiaire du colonel Thornhill, notre attaché militaire, qu'une révolution éclaterait avant Pâques. Je n'avais pas lieu de m'alarmer, cela ne durerait pas plus d'une quinzaine de jours. J'avais des raisons de croire que cette communication était bien fondée et qu'on était en train de préparer un coup d'État militaire, non pour déposer l'Empereur, mais pour le forcer à accorder une Constitution. Les organisateurs de ce coup d'État furent malheureusement devancés par le soulèvement populaire qui réussit la révolution de mars. Je dis « malheureusement », parce qu'il eût mieux valu, à la fois pour la Russie et pour la dynastie, que la révolution, attendue depuis longtemps, vînt d'en haut que d'en bas.

Le 20 janvier un rescrit impérial fut publié, prescrivant au président du conseil de consacrer une attention toute spéciale à la question des vivres et à celle des transports. Il lui était également recommandé de travailler en bon accord avec la Douma et les jeunes Zemstvos. Ce rescrit éveilla des espoirs qui ne devaient pas se réaliser. Protopopoff, sur les épaules de qui le manteau de Raspoutine avait été jeté, était plus puissant que jamais. Son état mental laissait d'ailleurs à désirer et, pendant les audiences que lui accordait l'Impératrice, il lui récitait les avis et les messages qu'il déclarait avoir reçus, au cours de ses entretiens imaginaires avec l'esprit de Raspoutine. Il avait complètement gagné la confiance de l'Impératrice. Il sut la convaincre que, grâce aux mesures qu'il avait prises pour réorganiser la police, il était capable de

dominer toutes les crises susceptibles d'éclater. Aussi obtint-il toute liberté pour continuer sa politique insensée.

Le 29 janvier les délégués alliés arrivèrent et une réunion préliminaire de la conférence fut tenue l'après-midi sous la présidence du ministre des Affaires Étrangères Pokrowski. La Grande-Bretagne était représentée par lord Milner, lord Revelstoke, le général Sir Henry Wilson et moi-même, la France par M. Doumergue, le général Castelnau et Paléologue et l'Italie par M. Scialoja, le général Ruggieri et Carlotti, l'ambassadeur d'Italie.

Le 31, les délégués furent reçus par l'Empereur et le 3 février nous fûmes tous invités à un dîner de gala au palais de Tsarskoë. Comme doyen du corps diplomatique, j'eus l'honneur d'être placé à la droite de l'Empereur; Sa Majesté m'entretint pendant la plus grande partie du dîner.

Les seules questions sur lesquelles j'attirai son attention furent la crise des vivres et le problème de la main-d'œuvre russe. D'après les renseignements que j'avais reçus, lui dis-je, il y avait une telle pénurie de vivres dans certaines provinces, que l'on n'espérait pas que les approvisionnements pussent suffire aux besoins plus de quinze jours. Cette disette semblait due tant au manque de cohésion qui existait entre les efforts du ministère de l'Agriculture et de celui des Transports qu'à l'absence de tout système de répartition méthodique. Ce dernier soin, suggérai-je, eût pu être confié sans inconvénient aux Zemstvos. L'Empereur reconnut que le ministère de l'Agriculture aurait dû utiliser leurs services. Il ajouta que, si les ouvriers venaient à manquer de vivres, des émeutes s'ensuivraient certainement.

En ce qui concernait la deuxième question, je fis observer que la Russie ne tirait pas tout le parti possible de son énorme puissance en hommes. Bien qu'elle manquât de certains métaux, ses richesses minérales n'étaient pas convenablement exploitées. « Sa Majesté avait-elle songé, demandai-je, à suivre l'exemple de l'Allemagne et à instituer une sorte de service auxiliaire obligatoire pour tous? » L'empereur me dit qu'il avait déjà examiné cette question et qu'il espérait qu'il lui serait possible de prendre quelque mesure dans le sens que je lui avais indiqué. Il n'était que juste, ajouta-t-il, qu'en temps

de crise nationale chacun servît l'État selon ses moyens. Le reste de notre conversation n'eut pas un caractère politique. Pour moi je ne puis songer à ce dîner sans mélancolie, car ce fut la dernière fois que je vis l'Empereur. En cet instant, je ne songe pas sans quelque satisfaction à l'amitié qu'il me témoigna au cours de cette entrevue qui, ce que nous ne soupçonnions ni l'un ni l'autre, devait être la dernière. On eût dit que Sa Majesté voulait me montrer que non seulement Elle ne m'en voulait pas de la franchise des propos que j'avais tenus lors de ma dernière audience, mais qu'Elle appréciait les motifs qui m'avaient déterminé à lui parler de la sorte.

Pour expédier les affaires, la conférence s'était divisée en trois commissions : politique, militaire et technique. Ce fut la dernière, chargée de toutes les importantes questions de transport et de munitions, qui accomplit l'œuvre la plus utile. Dans le discours qu'il prononça à l'ouverture de la conférence, le général Gourko fit connaître que la Russie avait mobilisé quatorze millions d'hommes, qu'elle avait eu deux millions de tués et blessés, deux millions de prisonniers, qu'actuellement elle avait sept millions et demi d'hommes sous les armes et deux millions et demi dans ses dépôts de réserve. Il ne laissa aucunement espérer que l'armée russe pût commencer une offensive de grande envergure tant que les divisions nouvelles, en cours de formation, ne seraient pas définitivement constituées, entraînées et dotées de canons, fusils et munitions. En attendant, tout ce que pouvait faire l'armée russe, c'était d'arrêter l'ennemi par des actions d'importance secondaire. Le résultat de la Conférence fut une série de recommandations relatives au matériel de guerre et aux crédits que l'on demandait aux gouvernements alliés de mettre à la disposition de la Russie.

La conférence se sépara le 21 février 1917.

GEORGE BUCHANAN

(A suivre.)

ADIEU, LOTI !

Il me semble que je dois vous dire à mon tour adieu, ô vous toujours si cher et si lointain poète... Adieu? Pourquoi? Je ne vous ai presque pas connu, je n'ai fait que vous entrevoir au cours rapide de la vie changeante où tant de fois, où si souvent les êtres qui se rencontrent se disent adieu. Adieu! c'est le mot sans doute que vous avez le plus prononcé et le plus entendu et sans doute aussi le hasard ne réunit-il les pauvres passants d'un jour, d'une heure, que pour leur infliger le mot de la séparation. Tous ceux qui se joignent ou se rejoignent ne pensent pas que leur plaisir, leur joie n'est que le prélude du chagrin à venir, de la douleur momentanée ou définitive et que le salut à la rencontre heureuse, à l'esprit admiré, à la grâce espérée, n'est déjà que l'ébauche du geste triste et futur : adieu! adieu! Adieu! Dans tous les langages du monde ces syllabes solennelles ont retenti à votre oreille, ont prolongé leur écho dans votre âme émue et mélancolique; l'amour les a sanglotées, l'amitié les a répétées, la camaraderie, l'admiration, le respect, le regret, l'affection, la tendresse, les ont prononcées pour vous dans toutes les modulations et vous en avez connu tous les sons, toutes les gravités, toutes les résignations, tous les espoirs et surtout tous les désespoirs. Vous partiez. Vous partiez sans fin, et ceux-là qui vous avaient vu, ne fût-ce qu'une heure, ne vous oubliaient jamais plus. Votre bizarre et attrayant personnage, à la fois puissant et menu, gravait pour toujours dans la mémoire ainsi que sur un bas-relief impérissable votre profil pharaonique, votre œil

trop grand et comme élargi et allongé d'avoir vu trop de pays, trop de visages, trop d'horizons et trop de néant; votre œil changeant comme une vague, et votre nez égyptien, votre bouche serrée sur tant de secrets, votre front pur malgré tant de songes sous la crête des cheveux bruns... Qu'importait l'enfantillage de la poudre de riz et du rouge! Dès que l'on avait connu votre regard, on ne pouvait plus plaisanter de ces frivolités, car on comprenait qu'elles n'étaient pas une coquetterie, mais la quotidienne horreur en face de tout ce qui se détruit; certes on n'osait pas en rire, pas plus que de l'embaumement de la momie, de ses baumes et de ses bandelettes rituelles... Et c'est avec respect que l'on pensait à vous; vous, petit et mince, taille étroite, mains douces et pieds un peu courts, dont les souliers hauts, sonnant sur les parquets ainsi que des sabots de faune, parachevaient ce que votre aspect avait d'étrange, ou plutôt d'inhabituel, de séduisant en même temps que d'immémorial : car malgré ce que votre être gardait, en dépit de tout, de charme et de jeunesse, il passait dans votre regard une tristesse séculaire et sur votre figure étroitement immobile, l'ombre même du temps qui fuit...

***

C'est ainsi que Pierre Loti m'apparut, par une après-midi turque, sur le pont du yacht *Velléda*... Que d'années déjà depuis lors : 1904! Nous faisions une croisière sur le yacht du duc Elie Decazes avec des compagnons gais et charmants... Hélas! eux aussi sont morts, et aussi l'hôte et maître du yacht, ami si joyeux, si parfait et si bon. Je pense avec émotion au joli bateau blanc serré dans sa coque verte comme un œillet fraîchement épanoui, qui, au lieu de sentir le poivre, sentait le sel, à ce bateau sur lequel nous avons vécu tant d'heures heureusement paresseuses, et que berçait toujours l'espoir de beautés nouvelles.

Par une aube toute voilée de gazes et de mousselines superposées, ainsi vraiment déguisée à la turque, sous des vapeurs à peine roses, des brouillards blancs, des brumes d'opale, peu à peu soulevées et déchirées par les voix discordantes et entrecroisées des sirènes, nous vîmes lentement apparaître

Stamboul, qui semblait s'éveiller à ces voix et répondre à ces appels magiques : dômes, minarets, cyprès, tours, verts rivages, mirage pâle et féerique, presque irréel et d'abord décevant comme un songe. Quoi ! n'est-ce encore que cela, cette Constantinople, cette Byzance fameuse entre toutes les cités, la tant convoitée, la tant célébrée, la ville des sultans, et des mosquées, des turbans et des crimes, des glaives et des pierreries, des mille et une nuits, et des mille et une confitures, des eunuques et des sérails, des femmes secrètes et des amours jalouses, des reflets et des tombes, des rêves et des poisons? Et puis, peu à peu, sous le jour naissant, quand les formes et les contours se dessinent dans la clarté, quand apparaissent, avec l'éclatante magie des eaux du Bosphore, la grande ondulation des navires, le tressaillement innombrable et noir des mâts des barques dans un air de plus en plus bleu, quand glissent les caïques, que les minarets chantent, que la blancheur des dômes se fait vivante, que le vent froid du printemps, venant des autres mers, souffle avec des caprices sauvages, une curiosité passionnée commence à tourmenter le cœur du voyageur, pour la ville et le paysage, pour les eaux et pour les êtres, pour les vivants d'aujourd'hui, pour les vivants d'hier, de jadis qui dorment sous toutes ces stèles et sous tous ces cyprès, enfin pour tout le mystère que nous ont si magnifiquement dévoilé certains livres de Loti...

Or Loti commandait le stationnaire le *Vautour* et j'avais à lui remettre une lettre de mon père, c'est-à-dire d'admirateur à admirateur, du confrère à l'ami. *Velléda*, par hasard, fut ancrée tout à côté du *Vautour*, à Top-hané, et, à cause de je ne sais quelle manœuvre et de la véhémence du courant, l'ancrage de cette *Velléda* fut la cause d'une trombe d'eau qui s'abattit sur un côté du *Vautour* et pénétra par un sabord ouvert dans la cabine même du commandant. Celui-ci fut, je le crains, un peu douché... Et nous aurions tous été inconsolables de cet incident involontaire et irrespectueux si le charmant Loti, dès que la lettre de mon père lui eut été remise, ne fût venu nous voir immédiatement, nous apprenant lui-même, de la plus gaie, amicale et pittoresque façon, la mésaventure du matin.

Je le revois dans mon fidèle souvenir, vêtu d'une redingote

grise et d'un gilet de velours noir, très ajusté et très romantique, assis sur le pont, dans un fauteuil d'osier dont le dossier bas laissait le buste se dessiner sur le ciel et la mer et tout l'horizon musulman... Certes, aucun portrait ne peut être plus « ressemblant », aucun « fond » ne peut convenir davantage à ce visage et à cet esprit, à cette tête et à cette âme. Car il me semble que la Turquie, résumée dans la physionomie de Stamboul, contient tous les éléments du génie de Pierre Loti et c'est pourquoi sans doute ce pays, cette ville, eurent sur ce grand poète une influence et un prestige si complets, et si considérables.

N'a-t-il pas rencontré là, d'abord, mystère et rêverie, visages cachés, aventures bizarres, imprévus romanesques ou banals, toujours furtifs, belles ombres voilées que les caïques peints entraînent sur les « eaux douces » d'Europe ou sur les « eaux douces » d'Asie, telles que les apparences de nos bonheurs, passés si vite, images mélancoliques, inconnues et glissantes, de la sournoise destinée. N'a-t-il pas entendu là toutes ces prières sans réponse dans les mosquées saintes, et vu tout ce chatoiement de costumes, et tout ce grouillement de gens, et ces remparts barbares et superbes faits pour qu'y oscillent des têtes coupées, et ces ponts retentissants, et tous ces navires sur ces détroits et ces mers, Corne d'or, Marmara, Bosphore, et ces charmantes maisons turques, couleur de vigne vierge à l'automne, et ces petits cafés à l'ombre des platanes, et ces roses regardant avidement par-dessus les vieux murs, et ces tombes surtout, toutes ces tombes?... N'a-t-il pas là d'abord supputé la somme de tous les efforts des hommes vers l'amour impossible et le bonheur insaisissable des hommes perdus dans l'hostilité et la beauté des choses?... N'a-t-il pas pleuré là sur le pauvre couple humain, si petit au pied de la fresque immense, qui se réjoint pour un jour dans le désir bref et la douleur plus durable : la femme, malgré le danger, sa faiblesse et sa captivité; l'homme, malgré ses devoirs et l'appel perpétuel vers ailleurs. N'a-t-il pas accepté là cette douceur des agréments familiers qui tout de suite est vaincue par la grande menace terrible rôdant autour des bonheurs, par la séparation et le départ et les larmes... et tout cela, tout cela, si vain, déjà cendre, avant d'avoir été statue, déjà

poussière, avant d'avoir formulé son chant ou poussé son cri, tout cela finissant dans la mort prompte et qui toujours guette, tout cela s'engouffrant sous ces stèles peintes, et sous ces cyprès gigantesques, ces cyprès si hauts, comme un deuil toujours plus grand, à Scutari d'Asie, à Eyoub, ou bien autour des murs, près de la porte de Top-Kapou, lieu où repose Aziyadé!

***

Aziyadé! nom qui contient ainsi que Stamboul toute la poésie et toute l'âme de Loti, Aziyadé qui, lorsqu'elle s'éloigne dans sa barque, toute blanche dans ses voiles fantomatiques, est l'apparence déjà presque invisible du désir et de l'amour et de la mort, et qui, tendant en vain ses bras vers la rive et la vie, semble s'en aller au gré de rames nocturnes et funèbres, dès son premier rendez-vous, vers les eaux noires et les pauvres ombres.

Aziyadé! Fantôme d'Orient! deux étapes d'un amour : la femme réelle déjà fantôme, le fantôme plus vivant qu'une vivante. Oh! qui dira la beauté terrible de ce second petit livre où il n'y a rien? rien que de la brume et de la cendre des contours évanouis, des souvenirs incertains, des fumées dénouées? Livre plus triste et plus désespéré que l'Ecclésiaste, que le livre de Job, livre où, parmi tout l'impalpable, l'esprit ne touche que cela dans les ténèbres : la biblique horreur du néant de toutes les tendresses humaines, et cet humble effroi de sentir que, lorsqu'on croit refermer ses bras sur l'incompréhensible amour, on n'étreint déjà que la mort.

***

Partout, dans tous les pays, sur tous les rivages, de Tahiti à la Bretagne de *Pêcheur d'Islande*, de la maison natale à l'île de Pâques, à l'Afrique et au *Roman d'un Spahi*, depuis le *Roman d'un enfant* jusqu'à l'Inde, au Maroc, au Japon, en Chine, de *Madame Chrysanthème* à *Madame Prune*, de *Mon frère Yves* au Désert et à ses mirages, dans les bras sauvages de Rarahu, ou aux pieds furtifs des *Désenchantées*, que les noms de ces pages illustres soient *Ramuntcho*, *Fleurs d'ennui*,

ou *Propos d'Exil*, tous ces livres sont les chapitres d'un livre immense qui pourrait porter les deux titres sous lesquels sont réunis quelques-uns des plus simplement déchirants récits de Loti : *Reflets sur la sombre route*, et *Le Livre de la pitié et de la mort*. Pitié pour tout ce qui gémit, hommes et bêtes! Pitié pour cette angoisse de ne pas savoir et de ne pas comprendre, pour ces élans brisés, ces passions trop tôt finies, toutes ces clameurs sans écho, tous ceux qui se cherchent en vain et qui s'ignorent encore après s'être trouvés! Pitié pour toute la douleur du monde et la tristesse informulée de ces âmes sans paroles, de ces humains que tourmente au fond de leur cœur joyeux ou sombre le grand étonnement d'être vivants! Vous avez demandé grâce pour tous, ô Loti! pèlerin infatigable qui cherchiez sans fin un dieu clément, de contrée en contrée, et qui partout n'avez trouvé que l'ennui, le regret, la peine, le désespoir et aussi, comme un refrain perpétuel, cette amoureuse chanson que trop vite le vent emporte et que jamais, en aucun pays, nul et nulle n'ont su ni entendu tout entière...

***

Ce qui l'a parfois consolé, ce pèlerin mélancolique, c'est la splendeur du monde et ses aspects si divers, âpres, charmants ou beaux; ce qui l'a consolé, c'est la lumière éternelle sur les hommes passagers et les paysages plus durables; ce qui l'a consolé, ce sont les fleurs, les parfums, les objets de chaque pays, les costumes, les robes, les couleurs, les arbres, les maisons, les jardins, les belles eaux et la jeunesse des êtres jolis, la grâce des femmes et des animaux, et leur tendresse. Et puis cette magie qu'il se connaissait de pouvoir s'approprier tout cela, ainsi qu'un chasseur de papillons capte des papillons. Bien des voyageurs nous font d'intéressants récits et nous racontent fidèlement ce qu'ils ont vu et ce qui leur est arrivé, mais aucun d'eux n'a trouvé le sortilège grâce auquel Loti saisissait l'impalpable et nous faisait sentir l'invisible. L'âme d'un pays, ces ailes que nul ne voit ni ne touche, lui il les prenait un instant, il les tenait, palpitantes, et restait tout poudroyant de ce contact merveilleux. Et puis, triste d'avoir

un moment fixé ce qui ne peut l'être, il le faisait chatoyer et frémir dans ces phrases pourtant si simples, mais qui semblent se défaire à mesure qu'il les écrit, se défaire comme tout ce qui fut, et se désagréger et redevenir poussière, et tomber dans l'infini, parfois avec le poids subit de la poudre amoncelée dans le sablier, et participer de la durée en même temps que de sa fuite éternelle...

***

... Pierre Loti nous invita tous à venir le voir sur le *Vautour*, et nous y passâmes une soirée ensorcelante dans son petit salon de commandant, tout parfumé de brûlantes pastilles et de narghilés et d'ambre et de rose. Un admirable kawas anatolien en pantalons bouffants de mousseline et en veste cramoisie et dorée, introduisait les invités. Parmi eux, une jeune dame turque énigmatique bien que dévoilée, nous intrigua par sa présence et son surnom de Balkis ; — d'aimables officiers, l'un d'eux notre ami Claude Farrère, qui n'avait pas encore écrit, je crois, *l'Homme qui assassina*, — entouraient leur chef et leur maître de respects, d'affection, d'admiration fraternelle. On but le café épais dans les petites tasses emprisonnées de treillis dorés comme des dames turques derrière un grillage ; on mangea toutes sortes de friandises, on bavarda et la demi-lumière des lampes rouges faisait briller une vitrine toute pleine de décorations extrêmement variées, et, au mur, suspendu comme un signe ou un nombre hermétique représentant, résumant toute une série de combinaisons, hasards, chiffres, dates, événements et circonstances : le moulage de la stèle d'Aziyadé...

Cette soirée fut suivie d'invitations variées et toujours charmantes. Nous déjeunâmes chez l'ambassadeur de Perse où le portrait de Loti se parait d'un cadre de diamants... Puis Loti nous mena voir une mosquée qu'il aimait : Mehmet-Fatih en haut de Stamboul... Sur la place où s'élevait la mosquée il y avait un petit café. Là, Loti s'assit et fuma un narghilé, en caressant un chat jaune qu'il affectionnait et venait visiter souvent. Tout en flattant ce chat dont la queue était aussi étroite et serpentine que le tuyau du narghilé,

il nous avoua qu'il avait été bien fâcheusement surpris par notre arrivée à Stamboul et la lettre où mon père nous recommandait à lui. Ah! comme il avait eu peur de s'ennuyer à mourir dans la compagnie de ces navigateurs amateurs, de ces gens de Paris qu'il ne connaissait pas! Et cette crainte maintenant le faisait bien rire; nous lui plaisions et il serait triste de notre départ....

Avant ce départ il voulut nous donner un spectacle d'adieu et faire danser pour nous une belle Arménienne. Il fallait lui promettre le secret, car cette danseuse risquait de grands dangers si sa famille et ses protecteurs apprenaient qu'elle avait dansé pour des chrétiens. Nous prîmes rendez-vous. *Velléda* n'était plus ancrée près du *Vautour*, mais plus loin, à Tchéragan, et, les uns en vedette, les autres en caïques, nous nous rejoignîmes à terre. Des voitures découvertes nous attendaient et nous partîmes au grand trot dans des rues absolument désertes qu'inondait la clarté d'un puissant clair de lune et que peuplaient les aboiements lointains des chiens nocturnes. C'était une course mystérieuse, fantastique, dans ces quartiers muets que nous ne connaissions pas, avec le vent froid du printemps sur la bouche. Peut-être galoperait-on ainsi toujours, toujours, dans le vide de ces rues lunaires et retentissantes. Mais un arrêt... (à Taxim, je crois, faubourg de Péra) un petit café... une arrière-boutique.. une salle nue, quelques chaises; un espace vide pour la danse... et enfin la danseuse, l'Arménienne au beau visage, à la voix gutturale et aux merveilleux et sombres cheveux flottants, au corps souple, vigoureux, violent, et voluptueusement sauvage qui dansa, dansa longuement, éperdument, pour nous, en chantant et gémissant des paroles rauques que nous ne comprenions pas[1]... Et c'était si triste, si triste, la réunion, si loin de leurs pays, de ces êtres qui ne se comprenaient pas et qui se sépareraient bientôt pour toujours, après le bref hasard de cette rencontre en ce lieu secret et perdu dans le désert d'une nuit de lune, que la grande nostalgie dont toute l'œuvre de Loti est étreinte, nous étreignit à notre tour et mouilla nos yeux, nos yeux étrangers qu'avait ravis la grâce barbare et passionnée de la danseuse arménienne.

1. Claude Farrère a conté cet épisode dans une de ses plus belles nouvelles intitulée : *La Grande muraille*.

***

Et puis le temps sonna où nous nous dîmes vraiment adieu... Adieu! Loti vint une dernière fois à bord de *Velléda*, acceptant nos remerciements et notre reconnaissante admiration avec cette réserve pleine de hauteur charmante qui lui allait si bien, enfin avec son air royal : souverain d'un pays qu'il n'avait pas encore atteint, mais où il savait devoir régner un jour... Nous nous saluâmes une suprême fois à la coupée; il descendit la petite échelle, sauta dans son caïque, et longtemps nous le regardâmes s'éloigner sur les ondoyantes eaux turques : ses rameurs pesaient sur les larges rames et, à la poupe de l'embarcation où petit et grave il était assis, un long tapis pourpré traînait, épaississant le sillage et le reflet du soir rose...

Adieu, Loti!

C'est ainsi, toujours, que je vous vois disparaître, même maintenant où je sais que, pèlerin perpétuel, vous êtes parti pour un plus noir voyage... Mais pour vous il n'y aura pas de repos... Vous nous êtes arrivé du fond du temps et de l'espace, du fond des âges, ô grand poète de tout ce qui passe, passant immortel, et de la vie à la mort, de la tombe à la naissance, errant, toujours errant... A mes yeux, vous vous êtes en allé sur le Bosphore crépusculaire cherchant les eaux douces qui d'Asie vous entraînent aux eaux sombres, vers le Styx ou vers le Léthé.

Vous voguez, vous disparaissez peu à peu sur les flots sinistres; votre rameur devient le passeur funèbre; mais ce n'est que pour un soir, un long soir dont vous reviendrez une fois de plus avec une nouvelle aurore. Vous reverrez la mer matinale et le soleil levant. Mais vous ne saurez plus que vous avez franchi les fleuves redoutables, et triste, errant toujours, incertain et traqué par cette incertitude, vous irez pleurant la vie qui s'écoule et qui se perd dans la mort; et d'océan en océan, de rivages en rivages, de nouveau retentiront les échos des syllabes de l'exil, ces deux mots que tout bas pour vous je murmure : Adieu, Loti!

GÉRARD D'HOUVILLE

VEROTCHKA L'ÉTRANGÈRE[1]

XII

C'est au cours de ces conversations que Véra Petrovna m'apparaissait sous son jour véritable et que j'apprenais à la mieux connaître. Elle parlait, alors, avec un accent si sincère, si convaincu, qu'elle me communiquait son désir de voir clair autour d'elle et de chercher un sens aux moindres faits. Ceux que nous approchions n'avaient pour moi qu'un intérêt quelconque. Ils m'étaient familiers. Ils se répétaient, depuis tant d'années, sous mes yeux qu'ils ne me frappaient plus. Or Véra Petrovna observait chaque chose et, lorsqu'elle s'en était fait une idée, la comparait à d'autres et me donnait à réfléchir... Comment aurais-je pu m'y soustraire? Je voyais, j'entendais Véra Petrovna. Elle m'obligeait à contrôler ses impressions et le plus surprenant n'était pas que la petite princesse tirât des circonstances une leçon saugrenue, mais que, piqué au jeu, j'assistasse au retentissement qu'avait sur ma compagne le spectacle de Paris.

Pour la première fois, peut-être, je saisissais la différence que présente, de mêmes événements, leur interprétation par deux individus et cela me touchait de si curieuse manière que Véra Petrovna me semblait vivre hors d'un monde dont j'avais l'habitude et y participer comme à rebours. Rien de ce que je surprenais chez elle, en effet, ne m'était aussitôt

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin.

naturel. Je devais faire effort sur moi, me surveiller... tâcher à ne me point laisser aller à l'ironie et bien souvent me reprendre afin de rester au diapason d'un mécanisme enregistreur si peu semblable au mien. J'arrivai, de la sorte, à considérer la petite princesse sous l'aspect qu'elle avait choisi et à me demander jusqu'où nous conduirait une amitié basée sur des raisons qui n'auraient point, précisément, dû la mener longtemps.

Le peu que je savais de Véra Petrovna, de son existence actuelle, n'était rien si l'on pense que, la rencontrant trois ou quatre jours la semaine, c'est à peine si elle m'avait dit où elle habitait. Elle faisait allusion à sa mère qui, rue du Docteur-Blanche, vivait très retirée depuis la mort du prince Iataev et n'avait conservé de son train de maison qu'une femme de chambre et deux vieux serviteurs échappés par miracle à la Tche Ka de Moscou. Qu'avais-je besoin d'en savoir davantage? La princesse douairière logeait dans un petit hôtel où Véra Petrovna la retrouvait chaque soir, dînait tête à tête avec elle et lui lisait ensuite les nouvelles de Russie.

Ces nouvelles n'étaient point de nature à procurer aux deux femmes un utile réconfort. Véra Petrovna l'avouait. Mais fallait-il perdre confiance et abandonner jusqu'à l'espoir d'un rétablissement du régime abattu? La jeune femme n'y renonçait pas, bien qu'elle gardât peu d'illusions; et son trouble, quand elle abordait ce sujet, me montrait combien faible et sans cesse contrarié était le rêve qui l'habitait et quels obstacles s'opposaient à sa réalisation.

— Pourquoi donc? — lui demandais-je. — Ayez courage!...

— Ah! ce n'est pas possible...

— Maintenant, sans doute... mais plus tard.

— Quand? — répondait Véra Petrovna. — Un exemple... voulez-vous dire où sont les Russes capables de lutter? Tous ont quitté leur malheureuse patrie. Comment pourront-ils y rentrer?

— Ce temps viendra...

— Et puis, — poursuivait-elle, — le peuple a perdu toute notion du mal et du bien. Sous les tsars, il n'était pas heureux; chaque buveur, entrant dans un traktir, retirait sa

casquette devant le portrait du Petit Père. Cela l'humiliait sans cause et lui mettait en tête le désir d'être libre.

— Voyez où cela l'a conduit.

— Justement, — ripostait la petite princesse. — A Pétrograd, où règne l'ordre, des patrouilles de mille sortes parcouraient les rues. Il n'y avait souvent pas un seul uniforme semblable à l'autre, mais des marins, des tirailleurs lettons, des Chinois à la petite casquette plate, des soldats de dix régiments, des cosaques. A les voir, ils étaient comme l'image du désordre...

— Eh bien?

— Ce n'était qu'une image... Car, sous un tel désordre, on découvrait la force, une force inexprimable, sournoise, inquiète, qui vous terrorisait au nom d'une étrange liberté. Comment ne comprenez-vous pas? C'est cette force qu'a toujours respectée le peuple, en Russie... Il a besoin d'elle comme de pain... Elle doit le châtier et, que ce soit par ordre du Tsar ou de ses successeurs, elle lui est indispensable. Simplement, le knout a changé de mains.

— Véra Petrovna, — m'étonnais-je — est-ce bien vous qui parlez ainsi?

— L'âme russe a le goût du malheur... et tout ce qui lui manque ou la délaisse est ce qu'elle chérit le plus...

— Mais c'est la loi commune.

— C'est plus qu'une loi pour nous... Le fond même de notre nature, ou sa première fonction. Tenez, avant la guerre, lorsqu'on représentait devant la cour, en soirée de gala, les *Bas-Fonds* de Gorki, chacun des spectateurs éprouvait une absolue jouissance... Donc, il était témoin des plus viles déchéances... A cela, ne pouvait-on pas constater quels abîmes étaient ouverts de toutes parts dans l'âme d'une société brillante et avide de souffrance?...

— Gardez-vous de conclure...

— J'ai dû conclure, plus tard, au cours des représentations organisées par les Soviets, — dit Véra Petrovna. — Comme les grands, le peuple prenait un identique plaisir aux mêmes et douloureux spectacles.

Nous étions loin de Serge en ces moments, ou il me le semblait, car je discernais mal le lien qui le pouvait, même

indirectement, rattacher à de pareils propos, mais Véra Petrovna n'était pas gênée pour si peu. Quand je m'y attendais le moins, elle revenait au jeune homme, en parlait, me révélait, peu à peu, le sentiment qui l'unissait jadis à elle et ne tarissait plus. J'appris ainsi que, servant aux Cadets, Serge avait passé la frontière dès la première Révolution et n'avait depuis donné signe de vie à personne. Où s'était-il réfugié? Véra Petrovna ne doutait pas qu'il ne fût en France, à Paris, mais à qui dévouait-il son temps? A quelle cause? Que de fois, dans les rues de Pétrograd, ou dans sa chambre glacée, Véra Petrovna s'était imaginé Serge s'apprêtant à rentrer en Russie... Durant les offensives des « verts », elle tremblait pour lui. Elle le voyait luttant, repoussé par la cavalerie rouge, massacré comme tant d'autres et s'étant inutilement sacrifié... La malheureuse en vain se débattait contre ces affolantes pensées. Elle s'y usait moralement... Mais pourquoi n'avait-elle pas, à l'exemple de Serge, gagné la France?

— Mon devoir, — disait-elle, — était de demeurer à Pétrograd?

— Pure imagination!

— Non... Non..., — ripostait-elle avec une soudaine fermeté. — Malgré tous les dangers, c'était le seul devoir... puisque les autres n'en avaient pas voulu.

— Et comment viviez-vous?

— Je travaillais... D'abord dans un hôpital, quelques mois... puis comme actrice, dans un théâtre. La vie était possible ainsi... et je prenais, avec les femmes qui appartenaient au Théâtre, de la cocaïne... Certains nous en donnaient. Quels souvenirs!

— Jusqu'au jour, — demandai-je, — où l'on vous a mise au courant de l'existence de Serge?

Vera Petrovna me fixa dans les yeux.

— Qui vous écrivait? — insistai-je.

— Ma mère...

— Elle avait donc rencontré Serge?

— Oui... et je suis venue ici... J'ai voulu voir, moi-même, si Serge était déchu au point qu'on me l'avait écrit. Peut-être, croyais-je, a-t-il besoin de moi. Peut-être n'est-il pas perdu tout à fait... Je suis venue. Ai-je eu raison?

— Il n'en faut pas douter...

Or Véra Petrovna ne m'entendait point.

— Ai-je eu raison? — répétait-elle avec tristesse. — Regardez... Je ne suis bonne à rien... Pas même à garder Serge... Et que ferais-je? Ici, tout m'est un perpétuel rebus... Je dois toujours m'interroger, me chercher... Des Russes m'ont déclaré qu'ils n'avaient point encore assez mangé « de pain blanc » pour retourner dans leur patrie... Qui croire? Je ne sais pas... Je ne sais plus...

Certains jours, ramenant la question à ses données premières, la petite princesse murmurait :

— Serge m'aime cependant... mais il a peur... Il ne veut pas quitter la vie qu'il mène chez vous... Est-ce une vie?

— Bah! Ce n'est pas sa faute.

— Et pourquoi?... Oui, — reprenait Véra Petrovna, après un geste évasif et poli de ma part, — la cocaïne est cause des folies qu'il commet. J'ai compris qu'il n'a pas le courage d'y renoncer... Et puis, il a honte en même temps de constater que j'ai les mêmes goûts... C'est eux qui nous séparent...

— Ne dites pas cela...

— Oh! je comprends très bien... car, moi non plus, je ne me reconnais pas ensuite... Il me semble être devenue une personne différente, lucide et froide, presque insensible... à demi morte, vivant ailleurs... Comment pourrions-nous être l'un avec l'autre tels qu'autrefois?...

— En n'usant pas vos forces à cet effort... Il ne vous sert de rien... Voyons!... Pourquoi toujours vouloir retourner au passé? Oubliez-le... ou n'y pensez pas constamment... Serge vous en saura gré...

— Non.

— Quoi?

— C'est lui, toujours, qui parle du passé... et cela le tourmente abominablement. Alors, il prétend que nous sommes comme deux êtres faits pour nous pervertir, nous dégrader... nous pourrir réciproquement... par l'amour qui subsiste... et il m'accuse de lui rappeler, tout le temps, quelle vie était possible avant... quelles franches félicités!...

— Véra Petrovna, — l'arrêtai-je, — Serge n'a plus son bon sens... Et vous l'avez pu croire?

— Autre chose, — m'apprit-elle, — ... et maintenant j'explique qu'il m'ait quittée... Voyez-vous... Serge, en parlant ainsi et en me reprochant de nous aimer, pense qu'il doit souffrir davantage et empêcher de toutes façons, autant qu'il le pourra, ce bonheur de nous retrouver et bâtir notre vie... Sans cela il n'aurait point repris Maroussia... Il veut tuer les dernières tentations, tomber encore plus bas... Alors il m'appellera...

— Et, — fit-elle d'un air las, comme absent, comme tout à fait irresponsable, — j'irai vers lui... je le relèverai... Rien, absolument rien ne m'en empêchera.

XIII

Je n'oubliais pas pour cela Maroussia; mais c'était principalement le soir qu'elle me manquait lorsque, ayant reconduit à l'autobus Véra Petrovna, j'errais dans les cafés de la rive gauche et dans ces médiocres restaurants où je songeais à mes amours. Tristes amours, en vérité, et peu faites pour atténuer la sensation pénible que j'éprouvais à la pensée de Maroussia!... Je me comparais à l'un de ces vieux garçons qui, dans les lieux où j'attendais la fermeture, s'absorbent devant une insipide consommation et vivent avec des souvenirs... Les miens n'étaient que monotone et cruelle déception. Ils m'écrasaient sous une laborieuse détresse et quelque étrange satisfaction qu'ils pussent parfois me procurer, leur insistance à me montrer Maroussia telle que j'avais appris à la connaître, me plongeait dans un froid dégoût qu'aucune image n'aurait pu déguiser.

J'ignorais tout de mon ancienne maîtresse ou presque, ce qu'elle était devenue depuis le coup de revolver, et même si Goundourov, à son retour, l'avait reprise avec Serge ou sans Serge. Véra Petrovna ne savait rien non plus de très précis; Serge, m'avait-elle simplement raconté, n'habitait plus boulevard Saint-Michel. Il en était parti, brusquement... Pour quel nouveau garni ou quel gîte luxueux? Il n'avait pas laissé d'adresse... et ce n'était point à l'hôtel, d'où il

s'était enfui, qu'on me l'aurait donnée... Mais que m'importait Serge, sans Maroussia! Il ne m'intéressait qu'à cause d'elle et, j'osais me l'avouer, je n'en étais pas autrement jaloux... En effet, l'existence qu'il menait avec Maroussia me semblait devoir être si misérable que je n'admettais pas qu'elle pût m'affliger exagérément... C'était presque une revanche, pour moi, d'imaginer le jeune homme et Maroussia plongés dans la stupeur du vice qu'ils partageaient. Je les voyais ensemble... Je les laissais à leurs plaisirs, à leurs joies sans amour et Goundourov soudain m'apparaissait, près d'eux...

— Là-bas, — pensais-je, — dans une maison meublée du quartier de l'Étoile...

Cette vision m'obsédait, certains soirs, et lorsque j'en avais joui, elle m'irritait secrètement. Quelle maison? Je n'aurais pas su la trouver. Une maison comme une autre, me disais-je pour tromper une inutile curiosité... et seulement connue d'une clientèle discrète. J'entrais alors dans une agitation étrange et quelquefois il me fallait bien convenir de ma sottise car, si j'avais mis Serge en devoir de m'indiquer l'adresse d'une telle maison, je n'aurais point longtemps résisté au désir d'y aller.

***

— Quoi! — fis-je, n'en croyant pas mes yeux. — Vous, Maroussia?

— Quelle surprise? — me répondit-elle. — Ne soyez donc pas si ému... Je puis entrer?

Elle ouvrit délibérément la porte du vestibule et s'avançant jusqu'à la chambre :

— Vous êtes seul? — s'informa-t-elle.

Je répondis :

— Seul... Vous voyez...

— Oh! ce n'est point pour vous vexer que j'ai posé cette question.

Elle dit, très bas :

— Souvenirs, mes petits pigeons!..

— Ah! non, — lui répliquai-je, outré par son ton langoureux, — trouvez autre chose. Ce serait trop facile.

Maroussia se mit à rire.

— Vraiment? — prononça-t-elle ensuite. — Êtes-vous si furieux contre moi?

— On le serait à moins.

— Eh! bien... je ne suis pas comme vous, — affirma Maroussia sans s'étonner le moins du monde, — et c'est sincèrement que je pensais vous faire plaisir en venant, à présent, vous voir... Me chasserez-vous?

J'évitai de répondre.

— Cela vous déplaît-il que je sois revenue? — murmura l'étrange créature. — Vous savez... Ce n'était pas commode... avant... Je ne le pouvais pas... Serge me faisait des scènes.

— Et, maintenant, c'est lui qui vous envoie?

— Non.

— C'est heureux, — raillai-je avec un pauvre ricanement. — Je vous en remercie.

— Voilà, — constata Maroussia. — Là, est toujours la chambre... Et vous avez laissé les objets comme ils étaient placés par Kicia... la couverture... la si mauvaise photographie dans son cadre... Oh! je n'aurais pas cru...

— J'allais les enlever, — dis-je, pris de court. — Ces objets ne m'appartiennent pas... Ils sont à vous...

— Je ne viens pas les enlever...

Je demandai :

— Pourquoi, alors, êtes-vous venue?

Maroussia s'approcha du feu, et, retirant ses gants et son manteau, releva sa voilette d'un air si naturel qu'il me choqua profondément.

— Est-ce là votre façon de recevoir une femme? — me reprocha-t-elle en se tournant de mon côté. — Allons... Soyez plus prévenant... Ne me faites pas trop regretter d'avoir tenu à vous revoir... Sinon...

— Quoi?

— Rien... rien... — fit Maroussia. — Je suis seulement peinée par votre froideur... elle me contrarie...

Nos regards se croisèrent.

— En vérité, — murmura-t-elle, — ce n'est pas une façon polie d'agir comme vous le faites...

— Maroussia, — repris-je une seconde fois, — pourquoi êtes-vous venue?

Elle éclata de rire.

— Vous ne voulez pas me répondre?

— Je suis venue, — prononça-t-elle enfin d'une voix à peine distincte, — parce que je n'ai pas oublié les quelques jours passés ici... Ils sont toujours présents à mon esprit... et j'avais, malgré moi, besoin de vivre encore de pareils jours, d'espérer qu'ils seraient possibles...

— Je vous en prie...

— Vous ne me croyez pas? Regardez! — souffla-t-elle. en me montrant ses bras, — Goundourov m'a frappée... J'en porte les traces...

Et, découvrant ses magnifiques épaules, les approchant de mon visage :

— Je suis restée couchée une semaine tellement j'étais meurtrie, — m'avoua-t-elle avec une sorte d'exaltation. — Il m'a rouée de coups...

En même temps, me saisissant les mains :

— Je veux, — poursuivit-elle en m'attirant, — que vous sachiez tout ce que j'ai souffert pour vous avoir appartenu... Tenez, ... ici, la place est encore douloureuse... Embrassez-la, chéri... il le faut... car c'est à cause de vous que j'ai subi tant de coups sans me plaindre... Ils m'étaient presque délicieux...

Maroussia se blottit contre moi.

— Embrassez! — disait-elle, tandis que la tête me tournait — ... là... là... encore... Ici... Dieu!... comme il m'a frappée... Comme il s'est acharné...

Sa robe, qu'elle écartait, céda. Maroussia la défit, brusquement, puis, la foulant aux pieds :

— Viens, maintenant, — soupira-t-elle, — venez... Menez-moi dans la chambre.

Et je voyais le jour, aux reflets bleus et blancs, éclairer sa chair nue sur laquelle apparaissaient de larges meurtrissures...

... Jusqu'au soir, Maroussia me combla de ses dons et ils me suffisaient à peine tant leur saveur avait, pour moi, de

goût de sel, de nouveauté. A quoi pensais-je? Par moments, je me rappelais, mais émergeant du fond d'un rêve, un rendez-vous avec la petite princesse et j'en tirais une sensation de plus. Maroussia se doutait-elle de pareils rendez-vous? Elle n'en soufflait mot, et ce n'était point là le moins vif de mon plaisir. L'idée que Maroussia, lorsqu'on la mettrait au courant de mes rencontres avec Véra Petrovna, pourrait s'en trouver offensée, augmentait mon plaisir. Elle me vengeait de toutes mes déceptions et réveillait en moi un sentiment bizarre fait d'amour-propre et de calcul. Une seule, une profonde impression dépassait toutes les autres : c'était que Maroussia perdait à mes yeux un prestige que je n'expliquais pas et que je m'étais efforcé, tant de fois, sans y parvenir, d'abattre, de briser... Désormais, c'était moi qui l'emportais et j'en ressentais une joie si aiguë que je devais me surveiller pour ne point révéler à ma maîtresse l'état où je me sentais par rapport à elle et qui me la rendait plus chère et précieuse qu'elle ne l'avait jamais été.

— Et Serge? — questionnai-je presque avec indifférence. — Quelles scènes vous faisait-il?... C'est un malade.

— Ne parlez pas de lui, — soupira Maroussia.

— Il vous menace aussi du revolver?

— Non... Il n'ose pas...

— Par exemple!

— Si vous pouviez le voir, — dit-elle. — Il est tout autre que vous l'avez connu... Tantôt sans intérêt pour rien... et tantôt inquiet de vivre, de tourmenter qui vit et qui l'approche...

— Il doit prendre trop de cocaïne.

Maroussia se recula.

— Oui, — me répondit-elle avec ennui. — Il en prend trop... Parfois il jure que c'est fini... qu'il ira retrouver sa fiancée... Savez-vous? Il n'en pense pas le premier mot...

— Mais vous?

— Est-ce de la cocaïne dont vous me faites question? — prononça faiblement Maroussia.

Elle se hissa, d'un air las, sur les coudes, s'assit dans le lit contre un oreiller et soupira :

— Pourquoi encore vous occuper de moi? L'habitude est plus forte... Et puis...

— Est-ce toujours un plaisir?

— Quel plaisir?...

Maroussia secoua la tête.

— Dites! — la pressai-je avide de surprendre sa pensée. — Vous hésitez!... Peut-être n'est-ce pas un plaisir pour vous... Vous parliez d'habitude?...

— Il est temps que je parte, — répondit Maroussia.

Chaque fois qu'elle venait, c'était sans succès que j'interrogeais Maroussia. Elle déjouait mon plan, se levait, s'habillait, et je devais, alors, lui promettre de la laisser en paix si je tenais à la revoir. L'incompréhensible créature m'échappait comme avant et quand je croyais découvrir, à des détails qui ne trompent pas, qu'elle n'était pas heureuse, il me fallait ne point lui en parler, car elle se reprenait tout aussitôt et s'écartait de moi. Je n'avais donc à tirer des observations dont elle me fournissait l'objet, que des conclusions bien hasardeuses et, dans ce cas, à prendre Maroussia telle qu'elle désirait de l'être, quitte à me demander ensuite si ce n'était pas la meilleure façon.

Véra Petrovna, que je n'avais pas entre temps cessé de rencontrer les jours où j'étais libre, m'affirmait que Maroussia menait Serge durement et lui rendait la vie abominable. Comment le savait-elle? Avait-elle, de son côté, l'occasion de revoir le jeune homme? Elle me jurait aussi que Maroussia le tenait par la cocaïne et la terreur, s'il essayait de rompre, d'une dénonciation. Cela mettait la petite princesse hors d'elle et je pensais alors sans plaisir à Maroussia, tant il me répugnait d'admettre qu'elle se conduisît avec Serge de si abjecte façon... L'aimait-elle donc au point de ne pas lui permettre de la quitter? Cette idée m'était odieuse. Elle m'empêchait de trouver, près de Maroussia, un bonheur même affreux, parce qu'au moment où nous nous retrouvions, l'image de Serge se glissait entre nous.

— Serge lui-même me l'a dit, — finit par m'avouer un jour Véra Petrovna. — Et il n'a plus pour Maroussia que de la haine. Que faut-il faire?

Elle ajouta :

— Il pense que si vous exigiez de Maroussia qu'elle accepte de se séparer de lui, elle vous obéirait.

— Moi?

— Oui, — affirma sérieusement la jeune femme. — Refuserez-vous?... Serge n'ignore pas que Maroussia est redevenue votre maîtresse. C'est elle qui le lui a appris.

— Véra Petrovna, — répondis-je avec froideur, — cela ne regarde pas Serge.

— Pardon, — fit-elle, — il était avant vous l'amant de cette fille...

— Mais elle a rompu avec lui... Elle l'a déjà laissé pour moi...

— Oh! non... c'était afin de le reprendre, — dit calmement Véra Petrovna, — qu'elle avait fait semblant de le quitter... pour qu'il en soit jaloux. En effet, durant que Maroussia vivait chez vous, Serge a reçu une lettre qu'il a gardée.

— Une lettre de Maroussia?

— Probablement.

— Maroussia, — m'écriai-je, — n'a jamais écrit, que je sache, une seule fois, à Serge, à l'époque à laquelle vous faites allusion... C'est lui, plutôt, qui m'a envoyé, signées de vous, quatre longues pages sous prétexte de m'apprendre qu'on le soignait dans une maison de santé et qu'il allait guérir...

— Je sais... je sais, — dit Véra Petrovna. — Serge n'a pas pu me le cacher.

— Et il prétend que Maroussia ne m'a appartenu que pour le ramener à elle?

Véra Petrovna ouvrit de grands yeux, et me considérant avec pitié :

— Désirez-vous, — proposa-t-elle, — d'en posséder la preuve? Il est facile de vous la procurer. Nous prendrons un taxi qui nous mettra devant l'hôtel où habite Serge... et, là, Serge vous fera lire la lettre... Le voulez-vous?

— C'est entendu, — fis-je sourdement.

Dans le taxi, Véra Petrovna ne prononça pas une parole et regardait par la portière l'animation des rues se dérouler

et s'évanouir machinalement des deux côtés de la voiture comme les images d'un film. Je regardais aussi les gens, les autos, les devantures des magasins, sans en rien retenir qu'une déconcertante et trop rapide vision dont je ne liais pas entre eux les éléments qui s'agitaient et fuyaient de toutes parts. L'image de Serge, celle de Maroussia m'apparaissaient grossies, telles ces projections de premier plan qui règnent au cinéma et nous tiennent attentifs au développement d'une intrigue. J'avais l'impression, par saccades, de n'être point mêlé à cette intrigue... mais, brusquement, elle opérait sur moi et m'obligeait à y participer, car je me rappelais alors la proposition de Véra Petrovna et j'avais hâte d'en arriver au fait.

Quelques minutes plus tard, à Montmartre, devant un hôtel meublé, le chauffeur s'arrêta et je suivis Véra Petrovna, vers un escalier mal tenu qu'elle gravit très vite.

— C'est au troisième, — me jeta-t-elle. — Nous trouverons sûrement Serge...

— Allez, allez! — grognai-je.

— Ah! — fit-elle, se ravisant, — je frapperai d'abord, toute seule à la porte... Et il viendra m'ouvrir... Il ne faut pas aussitôt vous montrer...

— Vous craignez qu'il ne me reçoive pas?...

— Cela dépend des circonstances, — m'expliqua Véra Petrovna, — Maroussia peut-être sera dans la chambre avec Serge... Cela vous ennuie-t-il?

— Au contraire, — déclarai-je simplement, — les choses iront plus vite.

— Très bien! — accepta la jeune femme. — Et du doigt elle heurta la porte de cinq coups bien détachés qu'il me sembla entendre retentir non sur le bois, mais dans ma poitrine, avec une violence inouïe.

XIV

Serge demanda :

— Est-ce vous, Verotchka?

— Ouvrez, — répondit-elle.

Il y eut un silence.

Véra Petrovna reprit à voix basse :

— Il faut absolument que je vous parle... Ouvrez, Serge!... Pourquoi avez-vous peur?...

La porte s'entre-bâilla et Maroussia parut.

— Eh bien, — fit-elle, — entrez, Véra Petrovna Iataev... Que croyez-vous que Serge ait peur?...

Je m'avançai. Maroussia poussa plus largement la porte et, s'effaçant avec froideur :

— Entrez également, — prononça-t-elle, — puisque vous accompagnez cette personne... Serge n'a pas peur... ni moi...

— Il n'est pas question de cela, — m'empressai-je d'affirmer, — mais d'une certaine lettre.

Serge cria :

— Ce n'est pas vrai... Il ment... quelle lettre? Est-ce Véra Petrovna qui vous a amené?

— Oui, — dit celle-ci.

— En vérité, — s'étonna Maroussia, — pourquoi criez-vous, Serge? Attendez de savoir...

— Je sais, — continua-t-il d'une voix perçante, — ce qu'il veut. Véra Petrovna et lui sont ligués contre moi... Ils ont comploté de venir ici pour déranger ma vie... Renvoyez-les... Oh! quel supplice!...

— Serge, — l'avertis-je, — ne vous défendez pas si ridiculement et n'accusez pas Véra Petrovna de chercher à vous nuire. Il s'agit de tout autre chose... Comprenez-le.

— Partez! partez! — s'emporta-t-il. — Cette lettre, je ne la montrerai pas...

— Vous voyez bien que vous l'avez...

— Comment?

Il me considéra d'un air béant, puis, s'adressant à Véra Petrovna :

— Vous avez donc tout raconté?

Maroussia lui dit :

— Et vous, Serge?...

Il baissa piteusement la tête et s'adossant à la glace d'une méchante armoire qui occupait un angle de la chambre.

— Qu'ai-je raconté? — lamenta-t-il. — Rien... Rien... Je ne me rappelle pas... Je n'ai rien raconté. C'est faux!

Et il donnait des coups contre la glace.

— C'est pour me faire parler que vous êtes réunis ici... Allez-

vous-en... tous... Laissez-moi... j'ai besoin de repos... Je ne veux plus qu'on me tourmente.

Maroussia me surveillait :

— Ignoriez-vous, — lui reprochai-je, — qu'on m'a mis au courant et qu'en me présentant ici, je savais vous trouver?

Elle soutint mon regard.

— Je vois, — poursuivis-je violemment, — quelle femme vous êtes, Maroussia!...

— Atch! — fit-elle agacée, — qui vous oblige à vous conduire ainsi?

— Vous.

— Est-ce possible?

— Oui, vous, — repris-je, ayant peine à me contenir, — votre amour du mensonge... de l'intrigue...

— Eh bien! — me railla-t-elle, — il fallait refuser.

J'allais céder à la colère quand Véra Petrovna, s'approchant vivement de nous, intervint :

— Ayez pitié de Serge... Voyez!... il ne peut supporter que vous vous querelliez ainsi...

— Il est pourtant le seul coupable, — riposta Maroussia.

Véra Petrovna tressaillit.

— Je ne crois pas, — articula-t-elle sourdement, — qu'il soit le seul...

— En vérité, — reprit Maroussia, — je ne vous comprends pas...

— Moi aussi, — s'accusa la petite princesse en fixant Maroussia dans les yeux, — j'ai eu tort... je n'aurais pas dû provoquer cette scène...

— Mais naturellement.

— Eh bien, — fit Véra Petrovna, — pardonnez-moi.

Maroussia parut gênée.

— Pourquoi, — demanda-t-elle après une courte minute de réflexion, — faut-il vous pardonner? Il n'y a pas, là, de raison... Ou bien est-ce pour me toucher et obtenir que je m'en aille?

— Non, non, c'est moi, plutôt, qui vais partir, — prononça Véra Petrovna lentement.

Les deux femmes se dévisagèrent en silence et Serge inquiet ne les lâchait pas du regard. Maroussia se retourna :

— Laquelle? — proposa-t-elle soudain à Serge qui se mit à trembler. — Choisissez!... Celle que vous désignerez s'en ira... Je vous le promets...

A ces mots, Véra Petrovna secoua la tête, et se dirigeant vers la porte :

— Adieu! — dit-elle.

Maroussia la rattrapa.

— Pourquoi? — s'exclama-t-elle. — Attendez... Serge n'a pas eu le temps de réfléchir... Laissez-le décider... Il sait très bien celle de nous deux à qui son cœur est attaché...

— Vous me faites mal, — gémit Véra Petrovna, — je vais, je dois partir...

— Mais pourquoi?... pourquoi donc?

— Parce que je l'aime, — répondit à voix basse la petite princesse.

Et elle se cacha le visage dans ses mains en éclatant brusquement en sanglots.

— Ah! ah! voilà! — fit Maroussia.

Un moment, elle parut étonnée que Véra Petrovna pleurât ainsi, puis soupira légèrement et, pensive, regarda devant elle, sans bouger. Je l'observais. Ses yeux avaient un éclat dur et son visage était curieusement tendu. A quoi pouvait penser Maroussia? Serge s'affolait. Les larmes de Véra lui semblaient être atrocement pénibles et, gesticulant dans son coin, grimaçant, il prononçait des mots sans suite et tremblait comme saisi d'une obscure terreur. Maroussia le vit. Un sourire amer se dessina peu à peu sur ses lèvres, les crispa. Serge devint blême.

— Ne soyez pas si effrayé, — lui jeta Maroussia. — Et vous, prononça-t-elle en s'adressant à Véra Petrovna, — ne pleurez plus. Cela n'a pas de sens...

Elle accentua son sourire.

— Les larmes ne signifient rien, — affirma-t-elle encore en obligeant Véra Petrovna à montrer son visage. — Allons! Qu'est-ce qu'une femme qui pleure? Elle n'a pas de courage.

— Non, — gémit la petite princesse.

Maroussia dit :

— Tout à l'heure, vous avez demandé pardon... et moi aussi

j'ai à me faire pardonner d'avoir jadis entraîné Serge... Qui pourrait m'accorder ce pardon? Mais je peux réparer mes fautes... Sinon elles deviendraient insupportables.

» Écoutez! — reprit-elle en luttant contre une émotion qu'elle ne voulait pas étaler. — Cette fois j'ai compris et je veux absolument... je veux... (Elle fit un geste, qui désigna la porte)... cela.. oui, partir à votre place, Véra Petrovna Iataev... Peut-être, alors, me pardonnerez-vous?

Véra Petrovna lui saisit anxieusement les mains.

— Non... non... — se défendit Maroussia.

Mais Véra Petrovna, les portant à sa bouche, baisait les mains de Maroussia et celle-ci ne se défendait plus. Elle regardait Serge fixement... et Serge, honteusement, baissait les yeux et, par son attitude, m'inspirait un inexprimable mépris.

XV

J'aurais tout supposé plutôt que ce départ de Maroussia, car elle en décida si singulièrement que nous en demeurâmes stupéfaits et gênés. Serge et la petite princesse m'observaient sans rien dire. Je les sentais pressés de me voir suivre Maroussia pour aller l'un à l'autre et commenter un événement si curieux. Mais Serge me répugnait. Sa conduite m'était odieuse et je cherchais par ma présence, à lui bien faire comprendre mon sentiment dont — peut-être inconsciemment — il ne se doutait pas.

En effet, rompant le silence, il dit avec un trop servile sourire :

— Maintenant je peux vous montrer la lettre.

Véra Petrovna me demanda :

— Voulez-vous donc encore en prendre connaissance?

— A quoi bon! — répondis-je.

Serge se récria.

— Laissez cette lettre, — le prévint la jeune femme, — elle n'est plus nécessaire...

— Mais la voici, — proclama-t-il, en la tirant d'un portefeuille bourré de papiers, parmi lesquels je reconnus des cartes postales,

des photos, un passeport, et des petits sachets de cocaïne. — Emportez-la si vous voulez, je n'y tiens pas.

— Moi non plus, — déclarai-je.

Serge la sortit de l'enveloppe et me la mettant dans les mains :

— Lisez, — fit-il, surpris devant le peu d'empressement que je manifestais. — N'est-ce pas l'écriture de Maroussia?

Je pris la lettre.

— Eh bien, que faites-vous? — s'étonna-t-il. — Vous la déchirez sans la lire?

— Il vaut mieux, — prononça Véra Petrovna.

Et elle repoussa Serge qui voulait s'entremettre.

Alors je ressentis un morne abattement et faisant disparaître dans une poche les morceaux de la lettre que j'avais déchirée, il me parut que tout au monde m'abandonnait. Dans la rue, je traînai cet accablement. Je marchais sans savoir où j'allais, m'écartant, par instants, de gens qui me venaient dessus, par instants, les heurtant tout en ne les voyant pas... Où étais-je? dans quelle rue? Bien que parfois j'en connusse le nom, il ne m'apprenait rien de précis ni même d'incertain... c'était un nom quelconque... une rue quelconque... Soudain, je me trouvai dans le bas de Montmartre, traversai le carrefour de Châteaudun, débouchai sur les boulevards... Et cette stupide impression me menait au hasard, vivant hors de moi-même et rapportant obstinément à l'obsédante pensée de Maroussia des sensations qu'aucun lien ne pouvait unir, sans même d'analogie... Une voiture qui passait, un arbre entre ses grilles de fonte, une devanture, un inconnu me faisaient malgré moi évoquer Maroussia comme si, au moment où je découvrais ces choses, ma maîtresse les eût vues elle aussi, d'un œil distrait, sans s'y arrêter autrement.

« Où est-elle? » me demandai-je, à force de la rencontrer partout et de ne pas la pouvoir écarter... « Que fait-elle? Pourquoi est-elle partie? » Ces questions n'avaient point de réponse et je me les posais involontairement, pareil à un homme ivre qui, déambulant, cherche à savoir l'heure qu'il peut être et n'y apporte aucune espèce de conviction. Que m'importait que Maroussia fût là plutôt qu'ailleurs? Et quel intérêt — même lointain — pouvais-je prêter à ses intentions? Elles ne m'attei-

gnaient que superficiellement. Elles ne m'étaient d'aucun secours, et plus j'allais, plus j'inclinais à croire que Maroussia ne m'était rien ou que, m'abandonnant ainsi que l'univers entier, elle se réjouissait de mettre entre elle et moi mille obstacles et des barrières que je ne franchirais pas...

Pourtant je ne pensais qu'à elle et me rappelant, par instants, qu'elle s'était jouée de moi, j'enfonçais la main dans ma poche et faisais glisser entre mes doigts les fragments de la lettre que j'y avais enfouis. C'était une preuve formelle qui, dans toute autre circonstance, m'eût été exécrable... Fait étrange! Je ne ressentais nulle colère... Non... j'éprouvais une aiguë, une détestable satisfaction de ne pouvoir douter que Maroussia eût écrit cette lettre à Serge pour l'obliger à la venir chercher et c'était, plus qu'une satisfaction, une délivrance à quoi s'associaient mon état actuel et toutes les ridicules idées qui m'emplissaient la tête. Celles-ci me montraient mon malheur, l'exagéraient, me le peignaient sous des couleurs trop sombres qui ne me touchaient pas... Quel malheur? me disais-je, sans m'y attarder plus longtemps. Le seul qui m'obsédât était de tout autre nature. C'était celui qui m'isolait du monde, me menait ainsi, de rue en rue, nulle part, et m'ôtait jusqu'au plaisir habituel que j'avais de vagabonder dans Paris et d'observer les gens...

Hélas! sans Maroussia, rien ne m'attachait plus et je compris enfin que c'était à cause d'elle que j'errais de la sorte. Quelle découverte! Elle me plongea dans un découragement contre lequel je m'efforçais en vain de réagir. Il avait barre sur moi. Il me gouvernait comme son objet et, tout à coup, me tarauda si durement que je fus envahi par une anxieuse tristesse qui ajouta à mon désordre et me mit face à face avec la misérable réalité.

— Maroussia! Maroussia! — m'exclamai-je, en m'interrogeant cette fois sur ce qu'elle était devenue.

La souffrance m'égarait, le dépit, une abominable certitude... et je me rendais compte qu'il suffirait, bientôt, de peu de chose pour découvrir à mon tourment des raisons si précises qu'il allait m'apparaître dans toute son étendue. Un aiguillon terrible me harcela, me fit tourner court à l'angle de la première maison et rentrer brusquement chez moi avec

l'espoir d'y trouver un refuge. Mais quel refuge et contre quoi? N'étais-je pas l'ennemi le plus féroce de mon propre repos? Dans ma chambre, tout me rappela Maroussia et me la rendit si cruelle que mon horreur de vivre sans elle dépassa ce que j'en pouvais attendre et commença de me déchirer librement. Etendu sur mon lit, j'évoquais ma maîtresse. Je la voyais ... j'en avais un désir tenace, des regrets... une amère convoitise et, par intervalles décousus, un détachement plus pénible encore qu'un goût même éhonté.

Dans ces moments, l'idée que, jamais plus, cette femme ne m'appartiendrait ainsi que j'en avais eu naguère la houleuse sensation, s'acharnait à m'exaspérer. Que m'importait d'être détaché d'elle? Cela m'était odieux et se retournait contre moi. Pouvais-je m'y opposer? Je songeais aux délices que Maroussia m'avait données, à ses caresses, à nos caresses, à l'émerveillement d'un long, d'un savoureux plaisir et je n'en étais pas ému. C'était là ce qui m'éprouvait cependant, car de ne plus trouver d'appétit aux jouissances qui m'avaient si profondément tendu vers Maroussia, je ressentais une affreuse désolation qui me desséchait l'âme et l'offrait, sans défense, aux coups qu'une rage obscure me faisait lui porter...

***

Triant, alors, amèrement, les morceaux de la lettre que j'avais déchirée, je les assemblai de mon mieux et y découvris un bizarre apaisement. Hé, quoi! n'allais-je goûter de calme qu'à la constatation de mon infortune? Je relus, lentement, la lettre, mot par mot, pesant le sens de chaque phrase, y découvrant des raisons d'être humilié et m'éclairant ainsi par degrés sur l'attitude de Maroussia durant qu'elle habitait chez moi. C'était à n'y pas croire... Pourtant, comment nier que Maroussia, en prenant soin d'informer Serge de son changement d'existence, n'eût point cherché à l'attirer?... La déconcertante créature n'avait pas eu d'autre intention et si j'expliquais mal encore qu'elle eût été si impérieuse, elle me donnait du moins la clé de toute cette aventure.

Ma lâcheté, devant un pareil fait, augmentait à mesure que je m'en pénétrais. Elle ne s'essayait point jusqu'à excuser

Maroussia, mais à la plaindre et à la rendre, parfois, irresponsable, car sa haute écriture embrouillée et difficile à suivre me montrait à quel point la malheureuse manquait de contrôle sur elle-même, d'équilibre, de force. Déjà je n'en étais que trop persuadé... et cette idée qu'en écrivant à Serge, Maroussia avait cédé au caprice d'un moment, s'imposait puissamment à mon esprit et l'en laissait seul juge...

De la nuit tout entière jusqu'à l'aube qui s'éveilla peureusement entre deux plis obliques des rideaux, je ne pus découvrir à Maroussia d'autres griefs que ceux d'une flottante et tâtonnante faiblesse. Je lui prêtais mes propres sentiments et, loin de m'en affecter, je leur trouvais un goût amer et délicieux qui, petit à petit, me reportait vers Maroussia et m'obligeait presque à la regretter... Le jour grandit. Il était bleu et rose, d'une douceur insupportable... « Encore un jour sans elle, » me dis-je avec aigreur... Il me sembla sans fin, et, bien qu'à sa naissance, d'une splendeur et d'un éclat si vifs, qu'ils me blessaient. Je me levai, passai un pyjama et, ouvrant la fenêtre, m'accoudai sans plaisir...

Sur la Seine, la lumière inscrivait cent petites boucles d'or liquide et tressaillant. Elles dansaient, vol miroitant et comme apprivoisé de reflets et d'éclairs, sans toucher l'eau, mais la couvrant, la frôlant d'une aile qui restait suspendue dans l'air et saisie de vertige. Dans les arbres, des ramiers s'appelaient. Les arbres avaient leurs premières pousses si tendres, si jeunes, pas encore dépliées, qu'on eût aimé les prendre du bout des doigts, les aider à s'ouvrir... Puis un bateau glissa, rapide, et sa cloche, à l'approche du ponton, tinta. Le bateau déposa des voyageurs, en prit d'autres. J'entendais son moteur battre au ralenti, son hélice hacher l'eau... Il s'éloigna... Le porte-voix du contrôleur m'annonça la prochaine station et des vagues mesurées s'épanouirent à la surface du fleuve jusqu'à ce que, les divisant, sans hâte, un petit remorqueur s'amenât, et lançât sa fumée et son cri.

De toutes parts, montant et descendant les quais, des autos, des voitures, des trams, des autobus, se succédaient, se dépassaient. Je les suivais des yeux, une seconde, comme cette file de péniches dont la dernière n'est jamais celle qu'on a cru. Où allaient-ils? J'étais sans la moindre curiosité de leurs

destinations, ni des raisons qui les conduisaient dans Paris.

Les éternels itinéraires avaient beau promener, en grosses lettres... HALLE AUX VINS... PORTE BRANCION... LES HALLES... SQUARE MONTHOLON... Cela m'était égal... Aucun itinéraire ne me tentait... Que dis-je?... Il n'éveillait pas une image en moi, ni la moindre attention... car où m'attendait-on? Personne ne m'attendait nulle part... Je n'avais pas d'adresse à jeter par exemple à ce taxi qui s'en allait à vide en longeant les trottoirs... Non... je n'en avais plus et subitement, je ressentis une peine atroce à cette pensée, je quittai la fenêtre, m'approchai machinalement du téléphone, le décrochai...

— Allo... allo... — fis-je. — Mademoiselle... Saxe 35-05...

XVI

Maroussia, elle-même, me répondit et m'apprit qu'elle était au lit avec la fièvre, depuis la veille, mais qu'elle pourrait, pourtant, me recevoir, si j'y tenais.

— Et vous? déjà levé? — questionna-t-elle.

— Oui.

— Alors venez tout de suite. Votre visite me fera du bien. Comment? Oh! pas d'enfantillages. Non... non... je vous en prie... Nous ne reparlerons pas de ça... Pourquoi? C'est inutile... Est-ce que vous y pensez encore?

— J'y ai pensé...

— Hé bien, oubliez tout maintenant et venez... Soit... lorsque vous voudrez... Je vous attends...

Quand j'arrivai chez Maroussia, dans sa chambre, un trouble inexprimable me saisit. C'était la première fois que j'entrais dans sa chambre et la vue de cette fille, couchée, n'était pas pour me rendre maître de mes sentiments.

— J'ai du plaisir, — murmura Maroussia, sans insister, — à vous sentir, ainsi, tout près. Vraiment... un grand plaisir...

Sa main qu'elle m'offrit à baiser était brûlante et, dans les miennes, elle tremblait si étrangement qu'après y avoir appuyé mes lèvres, je la retins, la pressai davantage...

— Hé bien! — fit Maroussia. — Lâchez. Vous voyez... j'ai la fièvre... je suis bouillante... C'est assez ridicule...

— Je ne trouve pas.

— Enfin... comme vous voudrez! — déclara-t-elle.

Elle retira sa main et, se hissant légèrement à hauteur d'un miroir qui lui faisait vis-à-vis, arrangea ses cheveux.

— Quelle figure! — observa-t-elle, tout en se regardant. — Vous n'aurez pas une flatteuse opinion de moi. Dites... vous penserez : Est-elle laide!... affreuse!...

— Maroussia, — l'interrompis-je, — vous n'êtes pas sincère.

— Ni laide, n'est-ce pas?

— Vous le savez bien.

— Ah! — railla-t-elle, — tant mieux. Mais que cette fièvre est donc désagréable. Elle donne tant de chaleur! J'étouffe... et je voudrais aller, venir...

— Il ne faut pas...

— Eh! bien... je vous écoute... j'obéis... Tenez, je vais ne plus bouger... C'est certain... commme cela.

Et, glissant dans le lit, elle remonta les dentelles du drap jusque sous le menton et, m'examinant attentivement, sourit, cligna les yeux.

— Maroussia, — dis-je après un silence, — attendiez-vous mon coup de téléphone?

Elle cessa de sourire.

— Il ne vous a pas étonnée? — repris-je, sans m'expliquer pourquoi je lui parlais ainsi. — Et ma présence chez vous, dans cette chambre?

— Quoi donc? — questionna Maroussia...

— Elle est au moins bizarre...

— Non.

— C'est curieux... depuis un instant, je m'interroge... et je ne comprends pas... je n'arrive pas à comprendre...

— Moi, j'ai compris, — fit Maroussia avec lenteur.

— Que je sois là, vous écoutant, vous répondant?...

— Achevez, — brusqua-t-elle. — Osez donc, puisque vous avez fait, le premier, allusion à... ces choses. En vérité... Vous hésitez?

— Je n'oserai jamais! — murmurai-je à voix basse.

Maroussia leva la tête.

— Vous me détestez donc encore, tellement! — reprocha-t-elle d'un air presque accablé. — Tellement!...

Elle se déplaça dans le lit, s'assit et écartant du doigt une mèche de ses cheveux :

— Cependant vous êtes venu et vous n'aviez pas, dans les yeux, cette expression méchante?...

— Moi?

— J'ai regardé tout de suite dans vos yeux et ils m'ont rassurée, — avoua-t-elle... — Oui... je croyais que vous étiez capable de générosité, de grandeur... Mais non... Cela est impossible, n'est-ce pas?... Vous ne le pouvez pas... Dès que vous vous êtes aperçu de ma gêne et des efforts que j'apportais pour sembler gaie, insouciante... tout a été rompu... Oh! je sais... Vous n'aviez pas l'idée d'un pareil changement... et au contraire, en vous rendant ici, vous pensiez, à nouveau, que tout recommencerait.

— Je le pensais, oui... et voyez... il a suffi d'un rien... de cette gêne dont vous parlez...

— Eh bien! est-ce ma faute? — riposta Maroussia...

La stupeur m'empêcha de répondre.

— Est-ce moi, — poursuivit Maroussia, — qui ai la première téléphoné?

— Assez! — criai-je, — je ne vous accuse pas. Vous devriez le reconnaître...

Elle concentra sur ma personne un regard méfiant, et soudain, inquiète des mots que j'allais dire :

— Ne soyez pas inutilement dur, cruel, — balbutia-t-elle avec effort. — Ménagez-moi... Depuis hier, j'ai honte devant vous, et je ne sais pourquoi... peur...

— Vous avez peur?

— Oui, de vous perdre... de sentir que vous pouvez ne plus m'aimer... C'est une peur terrible... et je sens que rien ne vous arrêtera... que vous allez partir... me quitter... m'oublier... J'ai deviné... Cette visite a été trop voisine de notre rencontre de la veille... Je n'aurais pas dû vous y inviter... Plus tard, elle eût été moins pénible pour vous... car vous auriez pu prendre le temps de réfléchir, de me désirer... d'avoir encore envie de moi...

Maroussia soupira, et la fièvre lui mettant le sang à la figure, elle frissonna et porta tristement les deux mains à son front :

— Comment, — fit-elle, — vous retiendrais-je?... Comment vous donnerais-je le plus petit désir?... Non... c'est plutôt de la répulsion, n'est-ce pas, que je vous inspire... dans l'état où je suis?... Mais il ne faut point conserver ce souvenir... Effacez-le... Ayez l'idée de l'effacer... Dans quelques jours, je vous prierai de revenir... Acceptez-vous?... oui... oui... je serai calme, beaucoup plus calme... Partez maintenant... Ne me jugez pas mal... Est-ce que vous le pourrez?

— J'essaierai, — dis-je pour ne point la contrarier.

— Chéri! chéri! — me remercia Maroussia.

Et elle se retourna, plongea la tête dans l'oreiller, tandis que je m'éloignais, trop ému pour me rendre compte si les larmes, qu'elle voulait me cacher, coulaient réellement.

***

Il était plus d'une heure quand je pris congé de Maroussia, et Paris, avec ses rues vides, ses taxis arrêtés à la porte des marchands de vins, ses autobus roulant en liberté, acheva de m'ôter toute espèce de courage. Il m'en restait si peu, que j'en fis bon marché... Un soleil, déjà chaud, luisait gaiement sur la façade du Louvre, ses ardoises violettes, les parapets des ponts, l'eau, les trottoirs. Il accrochait dans les glaces d'un tramway un aveuglant éclair et sa vive réverbération, entre les quais, illuminait la Seine aux mille paillettes de feu et de métal...

— Non... jamais plus, — pensai-je en quittant la maison de Maroussia, — je ne me laisserai reprendre... Cette femme se joue encore de moi...

Chaque objet, chaque détail, que rencontraient mes yeux, m'apparaissaient comme si c'eût été pour la dernière fois et je m'y attachais, involontairement, par scrupule de ne leur point, au moins, adresser des adieux... Sans doute, ces étages aux fenêtres rapprochées, cette ligne de toits si purement tracée sur un ciel gris et bleu, n'allaient point disparaître ni me rien rappeler, mais ils me deviendraient quelconques et je voulais connaître, avant qu'ils ne me touchassent plus, une forte et suprême sensation... Or, Maroussia était mêlée à ces étranges regrets et, la première, les nourrissait du charme qu'elle avait exercé sur moi.

De l'autre côté de l'eau, je m'arrêtai, me tournai vers la maison qu'habitait cette femme et mon émotion devint si véhémente qu'elle me brouilla les yeux et me tint fasciné. Je reconnaissais, au troisième, les fenêtres de l'appartement le rideaux de soie verte et cerise, la baie vitrée de la salle, à manger, les lustres, le pâle foyer d'une glace, et, en moi-même, je m'avouais combien il était déchirant de les considérer ainsi et de leur réserver, déjà, parmi tant d'autres, une petite place au rang des souvenirs. Ils étaient presque des souvenirs.. Entre eux et moi, la Seine coulait comme si son flot eût dû s'étendre davantage, nous séparer, m'emporter à cent lieues et tisser, jour par jour, avec indifférence, la trame épaisse, monotone et sans bords, de l'oubli... Que cela me parut pénible alors et, par ce soleil de printemps, incohérent et plein d'hostilité!... je voyais Maroussia... Elle me semblait vivre là-bas en songe, très loin, sur la terre ferme, tandis que, lui ayant menti, je m'éloignais à bord d'un de ces bateaux qui passait et qui, élevant sa fumée, me la dérobait sans raison.

XVII

Tout le jour, ne sachant que faire, j'allai de café en café, buvant, fumant, rêvant et trouvant comme un arrière-goût de jeunesse à mon oisiveté. Je regardais les promeneurs... Ils m'amusaient, pareils à des fantoches dont j'eusse tiré moi-même les fils et provoqué l'activité. Les femmes, toutes les femmes ou presque, me semblaient agréables. Certaines étaient jolies; je les accompagnais des yeux, leur demandant de trahir par un geste des formes moins visibles ou de me révéler, par je ne sais quel subtil et furtif échange, le charme qui devait émaner de leur intimité. Sous les fourrures, la jaquette d'un tailleur, les jupes aux plis seyants, le corps m'apparaissait. J'associais le mouvement des hanches à la tendre élasticité des cuisses, leur rondeur émouvante, leur tiédeur animale. J'en avais un fourmillement au bout des doigts et une image pleine de molles délices s'insinuait dans mon esprit... Certes le hasard ne me laissait pas définir toujours quelle passante faisait sur moi si vive impression, mais

celle-ci empruntait à chaque femme l'occasion d'en être amoureux et de reporter sur une autre l'idée que j'avais de la précédente et de tous ses secrets. Bientôt, je ne discernai plus autour de moi qu'une seule, qu'une unanime présence sous des formes innombrables et compris qu'insensiblement, sans même l'avoir voulu, je retournais à Maroussia... Plus qu'aucune de ces filles, en effet, de ces bourgeoises, de ces belles inconnues, auxquelles je m'attachais spontanément, Maroussia présentait des raisons de me toucher encore, de me donner pour elle de l'appétit... Où était celle qui m'eût permis de la préférer à mon ancienne maîtresse? Dans ses bras, c'est à Maroussia, malgré moi, que j'eusse pensé... Elle me tenait jalousement, m'empêchant de retrouver ailleurs les joies dont elle m'avait comblé et les énumérant dans ma mémoire, avec une brûlante précision... Pouvais-je la reconnaître à de moins âpres souvenirs? L'incompréhensible créature ne l'avait point tenté. Je la revoyais donc, s'offrant à mon désir et l'assouvissant en même temps que le sien. Je me rappelais ses enlacements, ses cris, ses longs tressaillements, ses appels, ses fureurs précédant le vertige et, sur ma chair, ses mains nues et crispées. Ah! que, pour me défendre d'elle et la plaindre, j'eusse aimé tempérer ces ardentes sensations d'une émotion plus pure, plus éthérée! Mais non. Je ne plaignais pas Maroussia, ni ne m'attendrissais sur elle... Au contraire, je la détestais... Je la haïssais sourdement et ne pouvais m'en arracher, car, où que j'eusse trouvé les mêmes plaisirs, ils n'auraient point eu cette saveur qui, sur la bouche de Maroussia, mêlait à ses baisers un goût salé, amer et fade de cocaïne.

A cette évocation, je me levai et me mis à marcher dans les rues, sans autre but que chasser ces idées, les disperser, me sentir libre. Était-ce encore possible? Je n'osais pas m'interroger. Je me fuyais moi-même et, à chaque pas, une voix intérieure me disait que c'était en vain... que c'était trop tard... qu'il valait mieux cesser ce jeu stupide et ne plus m'abuser... J'avais beau m'efforcer d'être sourd à cette voix... Elle parlait de la cocaïne et m'en vantait sournoisement les effets pleins d'extase et de lumière, les jaillissements, les bonheurs interdits. Pourquoi n'avais-je pas suivi Maroussia dans ces régions

silencieuses où elle s'enfonçait seule, d'où elle m'appelait? Là, je l'aurais comprise... Nous nous serions aimés plus ardemment, de façon plus complète, plus absolue... Pourquoi n'imitais-je pas Maroussia? Je me privais de la rejoindre et de la posséder jamais! j'avais risqué de perdre cette femme, puisqu'elle était allée à Serge, et avec lui, s'était jouée de moi... Qu'attendais-je pour réagir, pour revenir à Maroussia, la prendre et sombrer dans les félicités où elle m'appartiendrait? Une prise de cocaïne, ou deux, ou trois... C'était si simple... On en vendait, à Montmartre, dans certains cafés des Boulevards, dans des bars du quartier Latin... Des filles me renseigneraient, me fourniraient de drogue... Il n'y avait aucun danger. D'ailleurs, même avec des risques, la cocaïne était préférable au mal qui m'habitait et ne désarmait pas.

Dans ce moment, j'aurais peut-être cédé à la tentation, si Maroussia ne m'était brusquement apparue, couchée, avec la fièvre et peu disposée à me recevoir une seconde fois. A qui pouvais-je m'adresser? Restait Serge, là-bas, dans cette chambre meublée. L'idée tout à fait folle d'aller chez lui et d'obtenir qu'il me remît de la coco, se présenta à mon esprit. Après tout, Serge ne ferait aucune difficulté. Il éprouverait même une sorte de jouissance à se laisser convaincre. Je n'avais point à hésiter... Cette idée s'empara de moi et ne me lâcha plus. Pourtant j'avais vu Serge, la veille, dans un état si lamentable qu'il se mêlait à mon désir une triste appréhension et comme une crainte de lui trop ressembler... En arriverais-je, à mon tour, à ce degré d'exaltation, de déchéance, d'effondrement?... Cette image m'écœurait, mais, aussitôt, je l'écartais et, prenant ailleurs des exemples, lui substituais celles de Maroussia, de Véra Petrovna et me sentais plus décidé.

— Serge, — pensais-je, — a commis cent excès et Maroussia l'y poussait par dépravation... Je ne vais pas me comparer à Serge!

Un taxi m'emporta vers Montmartre.

— Et puis, — finissais-je par me dire à défaut d'arguments, — tant pis! Tout vaudra mieux que l'incohérence dans laquelle je vis. Tout, même l'oubli... l'abrutissement... autre chose...

XVIII

— Comment... plus là?

— Non, monsieur, — déclara le logeur montmartrois doué d'un de ces forts accents qu'on prétend alsaciens. — Le monsieur du quarante-trois et sa bedide amie ont guitté l'hôtel ced après-miti... Le monsieur était malate... On l'a dransbordé rue de Chateaubriand tans une maison te sandé... Si fus fulez le numéro, addendez... je fais fus l'indiguer...

L'excellent homme copia de sa main, sur une carte, la nouvelle adresse de Serge et je m'y fis rapidement porter, inquiet et curieux d'apprendre les raisons de ce soudain départ.

— Entrez, — répondit aussitôt que j'eus donné mon nom, une infirmière, et elle me désigna un net et presque hostile petit salon. — La princesse Iataev est avec le docteur. Je vais la prévenir.

Ce salon n'était que dorures, stuc, meubles, parquet reluisant et peintures, dans des cadres, étendus sous un froid vernis. Sur une table, parmi d'horribles bronzes, des coupe-papier d'argent, des cendriers fourbis tels des instruments chirurgicaux, quelques livres ornés de dédicaces attestaient les bons soins qu'avaient reçus céans des auteurs à la mode. D'autres volumes, dans une bibliothèque, étaient rangés avec un tel souci de l'ordre et de l'alignement, qu'ils s'y tenaient comme, attentifs, de grands blessés, à la visite des « huiles ». Une vitre les séparait du monde. Enfin, cercueil d'ébène, où reposaient sans aucun doute les restes d'illustres suppliciés, un piano répandait de funèbres reflets dans un coin et des fleurs, qu'on eût dit embaumées, en ornaient la planche supérieure avec un soin macabre et plein d'austérité...

— Serge, — ne pus-je m'empêcher de craindre à cette vue, — aura forcé la dose... Il est perdu!

Une tenture épaisse matelassant la porte, j'imaginais qu'elle y était posée afin d'étouffer tout appel des patients logés dans la maison... En effet, pas un bruit ne se faisait entendre et le tic tac de la pendule sous son globe de cristal arrivait lui-même de très loin et n'était perceptible en sorte, qu'à l'auscultation.

La portière s'écarta.

— Véra Petrovna, — m'écriai-je — quoi?... que s'est-il passé?

— Mais rien de grave, — répondit-elle. — Venez... le docteur vous permet de dire bonjour à Serge... Il est très raisonnable, vous savez... et Maroussia a eu un geste tout à fait grand...

— Maroussia?

— Oui, elle a envoyé ce matin à l'hôtel son chauffeur avec une lettre pour le docteur de la clinique... elle-même a téléphoné dès la première heure ici... Serge sera très bien soigné.

— Aux frais de Maroussia?

— N'est-ce pas, — m'expliqua la petite princesse, — après les événements d'hier, Serge pouvait accepter...

— Mais vous?

— C'est moi qui ai décidé Serge... Il ne le voulait pas... à aucun prix... Il a fallu que je lui fasse comprendre qu'il devait remercier Maroussia et, avant tout, guérir... se désintoxiquer...

— A la bonne heure! — dis-je, réprimant mal une envie de rire. — Maroussia veut racheter ses fautes... On n'a pas idée...

— Serge! — appela Véra Petrovna, — voyez... qui vous vient rendre visite.

J'aperçus le jeune homme assis, près de la cheminée où des bûches flambaient et pétillaient, et il leva la tête, m'examina.

— On m'a fait une piqûre, — répondit-il à la petite princesse. — J'ai soif...

Puis me tendant la main :

— Est-ce Maroussia qui vous envoie?

— Ma foi, non!

Serge m'observait et dans son pyjama, ses pantoufles de cuir rouge, il avait l'air intéressant d'un vrai petit malade de luxe auquel il ne faut pas toucher.

— Vous êtes gentil de vous être dérangé, — débita-t-il après avoir cherché ses mots, — très gentil...

— La piqûre, — me souffla Vera Petrovna, — l'engourdit...

— Une autre à vingt-deux heures, — dit Serge, — et des douches froides soir et matin...

J'étais horriblement gêné.

— Que voulez-vous? — fit Véra Petrovna. — Le traitement.

Elle en cita complaisamment tous les détails, depuis les douches et les bains de lumière jusqu'aux piqûres de strychnine et aux mélanges de cocaïne et de borate de soude. Serge l'écoutait. Il soutenait d'une main son bras comme si le poids en eût été trop lourd et, me fixant droit dans les yeux, prenait plaisir à l'énumération des soins dont il était l'objet. Son regard augmentait ma gêne. Il m'agaçait, me devenait insupportable...

Véra Petrovna ajouta :

— Admirez donc également la bonne tenue de la maison... le confort... On voit, par la fenêtre, un jardin où Serge pourra se promener... N'est-ce point tout ce qu'il faut?

— Ah! oui... — balbutia Serge. — tout à l'heure dans le jardin une femme était assise... Soulevez le rideau, Verotchka... la femme est toujours là?

— Toujours, — dit la petite princesse.

J'aperçus sur un banc celle dont Serge nous parlait. Elle était enveloppée dans un long manteau d'hermine, sans chapeau, et ses cheveux, qui n'avaient pas sans doute été teints ni taillés depuis quelques semaines, montraient par places de longues mèches blanches.

— La reconnaissez-vous? — demanda Serge. — Elle est très vieille, n'est-ce pas?

Sur le banc, l'inconnue demeurait immobile ou, parfois, secouant la tête d'un air automatique, elle agitait les mains et paraissait en proie à une intense frayeur.

— Qui est-ce? — fit Vera Petrovna.

Serge prononça un nom.

— Elle? — s'exclama la petite princesse. — Mais ce n'est pas possible?... Vous vous trompez.

— Attendez! — répondit le jeune homme.

Il s'approcha de la fenêtre et frappant du doigt contre la vitre :

— Vous allez voir, — affirma-t-il.

La femme, au bruit que faisait Serge, sursauta, puis tourna brusquement les yeux dans notre direction.

— Quelle pitié! — soupira Véra Petrovna en laissant retomber le rideau. — Une si magnifique créature... si incroyablement parfaite. A Pétrograd, elle était une des plus belles femmes de la Cour... et maintenant...

— Ses enfants ont été tués, — dit Serge. — Vous le saviez?

— Je le savais.

Il y eut un silence.

— Et tués tous les deux, — reprit lentement Véra Petrovna, — dans le sous-sol de Bontyrki... Deux enfants, de neuf et quatorze ans, exécutés devant leur mère... Ah! je comprends qu'elle soit devenue folle...

— La cocaïne, — expliqua Serge, — et l'héroïne l'ont achevée.

Il murmura tout bas :

— Ce n'était pas sa faute, n'est-ce pas?

— Quoi? quoi?

Serge se mit à crier :

— Non... pas sa faute... Ce n'était pas sa faute...

— Eh bien! — l'implora la petite princesse, — pour Dieu, contenez-vous!... Ayez la force de le vouloir...

Elle poussa Serge, doucement, vers la cheminée, l'obligea comme elle put à s'asseoir et, tandis que je me retirais sur un geste qu'elle me fit, je l'entendis sonner la garde que je croisai dans l'escalier...

XIX

Il me resta de cette visite une impression profonde à laquelle plus je m'arrêtais, plus je découvrais de motifs de m'interroger et de songer à Maroussia.

— La malheureuse! — pensais-je.

Je la voyais, déjà pareille à cette grande dame qui, dans le jardin de la maison de santé, traînait sa déchéance et n'était, pour qui l'avait connue, qu'une ombre, qu'un débris... Devrais-je, un jour, poursuivre la comparaison entre elle et Maroussia? Cette idée me hantait, mais, quelque effort que je fisse pour la chasser, elle revenait et me montrait l'avenir sous un aspect funèbre. Bientôt je ne sus plus séparer

Maroussia de la pauvre créature qui m'était apparue et en ressentis une peine extraordinaire.

N'étais-je pas resté, durant qu'elle avait demeuré chez moi, le spectateur trop indulgent de la passion de Maroussia. Avais-je osé jamais affronter son vice? Ma lâcheté avait-elle une excuse?...

Quelle excuse? Il s'agissait bien de cela!... C'était en vain que je me dérobais, que j'accumulais les raisons de ne pas me sentir coupable... Je l'étais et, à la fin, il me fallut en convenir, malgré ma répugnance, et prendre, vis-à-vis de moi, l'engagement de sauver Maroussia.

Mais comment la sauver? Comment lui faire entendre que je lui vouais tant d'intérêt? Elle s'y refuserait, ou bien, par lassitude, promettrait d'obéir et ne le ferait point. Avec sa nature excessive, j'avais tout à craindre de Maroussia. Accepterait-elle jamais d'entrer dans une clinique, d'y être soignée, surveillée, entourée? Rien n'était moins certain.

« Pourquoi entrer dans une clinique? » allait-elle me répondre. Elle y avait envoyé Serge parce que Serge en avait besoin. Ce n'était pas le cas pour elle... pas encore... grâce à Dieu! « Et à quoi bon se désintoxiquer?.... Dans quel but? » demanderait Maroussia.

Je crus l'entendre, de sa voix qui chantait à la manière slave, répéter :

— Dans quel but?

En avais-je un quelconque à proposer? Hélas! nourrissais-je un projet... une intention? Non... Il était trop tard. Je n'aimais plus Maroussia, ni n'espérais l'aimer comme au temps où, si je l'avais tenté peut-être, elle se serait passée de cocaïne pour vivre une nouvelle vie. Ce temps était si loin, si définitivement révolu, qu'aucun espoir ne me restait, en l'invoquant, d'atteindre, de toucher Maroussia. Moi-même je n'étais pas ému au souvenir de ces jours écoulés. Ils n'avaient plus de force sur moi et, loin de leur trouver cette tendre persuasion qu'un amant quelque peu sensible éprouve à ranimer ses plus chères illusions, c'était à peine s'ils me communiquaient une froide mélancolie.

Pourtant je ne pouvais, sans essayer au moins d'intervenir, abandonner Maroussia, ni la laisser se dégrader

comme à plaisir par l'abus de la drogue... Je ne le voulais pas. Il me semblait, tant la visite à Serge m'avait troublé, qu'il fallait agir au plus vite, brusquer même au besoin les choses et, si j'en voyais la nécessité, parler à Goundourov et lui tout révéler...

Lui seul, en ce moment, me paraissait avoir sur Maroussia l'autorité qui me manquait. Avais-je le choix de ne pas en user? Déjà, par un scrupule que je supportais mal, je me reprochais de n'avoir pas prévenu Goundourov. Quelle sotte pudeur s'y était opposée? Quelle absurde et coupable hésitation? Je ne devais plus hésiter... D'ailleurs, qui me disait que Goundourov ne serait pas de mon avis ni ne s'emploierait pas à me donner raison? J'avais chance de le toucher, d'abonder dans son sens et, qui sait? de le décider — par une démarche dont je n'avais plus à rougir — à prendre enfin une décision.

***

— Une toute petite minute, — m'informa Kicia après m'avoir fait pénétrer dans le boudoir de sa maîtresse. — Madame n'est pas encore guérie... mais madame tient à voir monsieur. Si monsieur veut prendre patience un court instant.

— Mais certainement.

— Monsieur voudra bien excuser madame.

— Kicia, — demandai-je, — le docteur est venu?

— Oh! madame n'est pas à ce point souffrante. Et puis...

— Dites!

— Madame ne veut jamais qu'on lui parle de docteur.

— Elle a tort...

— C'est bien ce que je me permets parfois de penser, — répondit Kicia. — Seulement je n'oserais pas contrarier madame... Il faudrait que ce soit monsieur qui le lui dise...

— Vous croyez?

Kicia l'affirma d'un mouvement de tête, puis, sans un mot, se retira et referma discrètement la porte.

— Un docteur! — fis-je presque à voix haute. — Quel docteur?

Je n'en connaissais pas dont la réputation pût obliger

Maroussia à s'incliner, mais je comptais sur Goundourov et pour cela m'en remettais à lui. Mon rôle, en ce moment, n'était pas de heurter Maroussia. Il consistait plutôt à la pressentir adroitement, à l'étudier, à deviner ses intentions. Peut-être n'attendait-elle qu'une amicale intervention pour céder aussitôt, un tout petit effort... Il fallait le tenter et ne mêler Goundourov à l'entreprise que si je n'aboutissais pas. Par une heureuse disposition, il me sembla soudain, dans ce boudoir où Maroussia m'allait rejoindre, que j'aurais aisément raison d'elle, que je la convaincrais... Pourquoi pas? C'était mon unique ambition, et, plus je m'efforçais d'en calculer d'avance les résultats, plus ceux-ci ranimaient mon zèle et le pressaient à s'employer.

— Vous êtes exact à votre parole, — observa dès qu'elle vint à moi, Maroussia, — mais je ne suis pas tout à fait remise et je vous prie de ne pas m'en vouloir...

— Il n'en est pas question, — répliquai-je. — Vous en vouloir?

— Oui.

— Par exemple!

— C'est que, — dit Maroussia, — je me promettais pour cette visite, de vous plaire et... voyez... constatez... j'ai maigri... Ne le trouvez-vous pas?

— Vous vous serez fait une idée...

— Oh! pourquoi donc mentir?

— Je jure que non!

— Alors, ouvrez les yeux, — insista Maroussia. — Cela me navre de traîner de la sorte, sans goût à rien, sans le moindre désir... et enfermée toute la journée... Depuis que je vous ai reçu, dans ma chambre, j'ai passé le temps à me désoler... à ne savoir que faire et, ainsi, je ne reprends pas le dessus... Je me sens lasse...

— Il faut chercher à vous distraire.

— Comment?

— Maroussia, — proposai-je avec un empressement trop marqué, — si vous le permettez, je puis venir plus fréquemment... vous apprendre les nouvelles... vous tenir compagnie... Ma présence fera diversion... Acceptez donc!

Elle attacha sur moi un regard étonné.

— Acceptez, — repris-je en riant. — Je n'abuserai pas d'une pareille permission... ni ne vous fatiguerai. Est-ce impossible?

— Au contraire, — fit Maroussia.

— Eh bien?

— Eh bien? — demanda-t-elle, — pourquoi vous dévouer si magnifiquement? Vous cachez quelque chose... Vous n'êtes pas comme à l'ordinaire. Auriez-vous réfléchi?

— A quoi?

— Mais à notre dernière conversation, — précisa Maroussia. — J'étais presque fâchée, je vous croyais incapable de grandeur, de générosité, et voilà que vous arrivez avec des paroles de bonté...

— Elles sont sincères...

— Je le vois bien... des paroles surprenantes, qui me touchent et m'effraient... Dites-moi quel sentiment vous les inspire? Que craignez-vous?

— D'être importun.

— Non. Répondez...

— Il faudrait pour cela, — commençai-je en m'installant dans un petit fauteuil que Maroussia approcha du divan où elle s'était assise, — me poser une question moins vague... Je ne sais pas... J'ai du plaisir à vous revoir... peut-être, même, un trop vif plaisir... Cela me fait vous parler ainsi... Vous n'allez pas me le défendre?

— Je vous écoute, — prononça-t-elle tout bas. — Comme c'est étrange!

— Je ne trouve pas...

— Si... on croirait que vous avez appris un rôle et le récitez mot à mot...

Elle ajouta :

— Allez! Continuez! Parlez encore!... même si votre intention est de me changer les idées, elle ne me déplaît pas, elle pourrait aussi bien m'être utile.

— C'est vous, — me récriai-je, — Maroussia! qui êtes étrange et qui, sur une vague impression, échafaudez des doutes et me prêtez je ne sais quelles intentions... Je me demande en quoi j'ai pu vous paraître si perfide?

— Cela ne s'explique pas!

— Et pour cause! — dis-je gaiement. — Voyons! Réfléchissez... Ai-je la mine d'un conspirateur?

Maroussia éclata de rire.

— A la bonne heure! — lui déclarai-je. — Riez! moquez-vous même de moi. C'est ça... Riez plus fort...

— Le mot conspirateur est vraiment si comique, — s'excusa Maroussia, — qu'il ne s'accorde pas... mais pas du tout... avec vous... Je ris toujours de l'idée que représente, dans mon esprit, ce mot... Vous n'en êtes pas choqué?

Elle me tendit la main, puis soudain, sur un ton de léger reproche :

— Vous ne l'avez pas encore baisée, — chuchota-t-elle, — depuis que je suis arrivée... Est-ce aussi dans le rôle?

Je ne sourcillai point. Maroussia reprit :

— En ce cas, j'ai grand tort d'insister... mais durant que vous débitiez vos phrases, je pensais : « Il ne m'a pas baisé la main! » et cela me semblait s'allier si mal avec le sens de vos paroles, que, malgré moi, j'ai été prise de défiance... d'un soupçon imbécile.

— Et maintenant?

— Maintenant?... non... fini, — répondit Maroussia. — Vous voyez bien.

Et elle retira doucement sa main, pour s'étendre sur le divan après en avoir tapoté les énormes coussins de soie, bouffis et décorés de ramages monstrueux.

— M'autorisez-vous, — prononçai-je alors en me mettant debout et en la regardant, — à vous interroger?

— Oh! naturellement.

— Voilà... quand tout à l'heure je vous ai offert de vous rendre plus souvent visite, votre réponse n'a pas été très nette... et cela m'a peiné... Pourquoi ne point répondre oui ou non?... Je comprendrais...

— Vous...

— Par exemple, — repris-je aussitôt, — si vous décidiez non d'une certaine façon, cela signifierait que ma présence, outre qu'elle vous serait peu agréable, vous gênerait vis-à-vis d'une autre personne...

— Quelle personne?

— Mais... je ne sais pas bien... Peut-être Goundourov...

— Lui! — s'exclama Maroussia. — Non... Non... Il n'a rien à vouloir ici!... Pourquoi m'en parlez-vous! On ne vous a rien raconté?

— Sur qui?

— Mais sur Goundourov, — fit-elle en tripotant la frange d'un coussin...

Ses yeux me fixèrent malicieusement et une espèce de moquerie parut dans tous ses traits.

— Eh bien... quoi? Goundourov?

— C'est vrai, — me confia lentement Maroussia. — Vous ne pouviez pas deviner... ni... enfin... Qu'est-ce que vous voulez? C'est une histoire ancienne... Nous sommes séparés...

— Depuis quand?

— Depuis... depuis... — dit Maroussia sans indiquer la date. — Oh!... c'était un être trop tyrannique... un fou... et, à la fin, insupportable... Je l'ai donc renvoyé et il était furieux au point qu'il s'est conduit comme un goujat... Pas ça!... Vous saisissez? — m'expliqua-t-elle. — Pas ça! Et je devais trois mois aux domestiques...

FRANCIS CARCO

(*A suivre.*)

L'AGONIE DES CAPITULATIONS

On réserve le nom de capitulations aux traités d'amitié intervenus entre la Porte et diverses puissances chrétiennes en dehors de tout conflit, qui ont pour but de régler la condition de l'étranger au point de vue de sa liberté individuelle, de son droit de commercer, des immunités fiscales dont il jouit, enfin du privilège de juridiction qui lui est reconnu.

Sans doute, les capitulations ne répondent plus, dans leur forme archaïque, aux exigences actuelles des relations internationales. Depuis longtemps, les Turcs envisageaient leur abrogation, qu'ils ont déjà tenté de réaliser par une sorte de coup d'État juridique le 9 septembre 1914, et les puissances chrétiennes acceptaient volontiers l'idée de leur transformation, mais, au lendemain de notre victoire, on eût fort surpris l'opinion publique si l'on avait annoncé que l'un des fruits de cette victoire allait être l'abandon de nos prérogatives et la diminution de notre influence en Turquie.

Il y a, dans notre attitude actuelle, une indifférence au moins apparente, une méconnaissance désinvolte du passé, une résignation quasi fataliste, dont on ne mesurera la gravité que si l'on connaît au moins dans ses grandes lignes l'histoire du régime capitulaire.

***

D'après le droit commun international, celui qui réside à l'étranger est soumis à la loi locale : c'est là une conséquence toute naturelle de la souveraineté territoriale. Il ne peut donc

se plaindre s'il est traité comme les indigènes, notamment aux points de vue fiscal, administratif, juridictionnel.

La situation de l'étranger est toute différente en Turquie, où il ne relève, en principe, que de son consul, et où il bénéficie de privilèges exceptionnels. Il est affranchi des taxes locales. L'autorité turque ne peut pénétrer dans son domicile sans l'assistance du consul. Il échappe, pour les litiges avec ses compatriotes ou avec d'autres étrangers, à la juridiction locale; quant à ses contestations avec les Ottomans, elles sont sans doute déférées aux tribunaux locaux, mais il doit être assisté du délégué de son consul ou drogman. C'est seulement en matière immobilière qu'il est soumis à la loi, aux taxes, et à la juridiction turques. En ce qui concerne le droit pénal, il peut être entièrement soustrait à l'action de la juridiction locale.

Tels sont les privilèges reconnus d'une façon à peu près uniforme à toutes les puissances qui bénéficient des capitulations. La France dispose, en outre, d'une prérogative exceptionnelle, fondée sur les traités, en ce qui concerne les religieux, et étendue par la coutume à tous les catholiques : c'est la protection des communautés catholiques dans l'Empire Ottoman, en vertu de laquelle nos consuls sont investis du droit d'intervention en ce qui concerne la liberté du culte et de l'enseignement, ainsi que l'inviolabilité des membres de ces communautés.

***

Cet ensemble imposant de privilèges va disparaître dans des conditions déconcertantes.

La Turquie vaincue parvient aujourd'hui à se dégager des capitulations qu'elle avait souscrites alors qu'elle était toute puissante [1].

Nous ne pouvons pas ne pas être surpris, inquiets, de cette abdication de l'Europe, qui, d'un coup, anéantit sans compensation sérieuse, une tradition séculaire.

1. « Aucune puissance n'est sortie de la guerre dans de pareilles conditions », déclarait notre délégué à Lausanne le 31 janvier. Et le délégué japonais ajoutait : « La Turquie sera presque le seul État parmi nos anciens ennemis qui soit sorti de la guerre sans diminution de prestige et avec la promesse complète de développement pacifique. » (*Livre jaune*, Conférence de Lausanne, I, p. 340 et 343.)

***

La capitulation de 1535, intervenue entre François Ier roi de France et Soliman II, est la première en date. Mais, ce serait une erreur de croire que cette capitulation accordait aux Français des faveurs exceptionnelles. Elle ne faisait que généraliser et étendre à tout l'Empire Ottoman les règles appliquées en fait d'une part aux chrétiens de la Palestine lors de sa conquête par le Khalife Omar, d'autre part aux commerçants occidentaux qui, dès avant les croisades, avaient établi des entrepôts au pays ottoman.

Cette première capitulation ne constituait donc pas une révolution dans les mœurs. Elle était seulement la confirmation de droit d'une situation de fait commune à tout l'Empire Ottoman. Mais la capitulation française de 1535 reste néanmoins la première concession de caractère général accordée par le sultan à une nation chrétienne.

Elle fut déterminée par des causes politiques.

Elle résulte essentiellement de l'identité d'intérêts qui rapprocha la France et la Sublime Porte dans leur lutte commune contre Charles Quint; tandis que la maison d'Autriche tenait la France en échec à l'ouest, Soliman envahissait la vallée du Danube jusque sous les murs de Vienne, à la suite de la mission d'une certain Frangipan, envoyé par la reine mère pendant la captivité de François Ier à Madrid.

Cette mission était restée secrète, le Roi très chrétien craignant que son alliance avec le Grand Turc ne scandalisât l'Europe.

Mais le succès inespéré de cette ambassade et la solidarité d'intérêts de jour en jour plus étroite qui unissait la Porte et la France, le décidèrent, en 1534, à envoyer à Constantinople une mission officielle conduite par le sire Jean de la Forêt, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, qui, au mois de février 1535, conclut un traité d'amitié entre le Roi de France et le Sultan.

C'est la première capitulation.

Elle comprend 17 articles et constitue d'abord un traité de commerce, garantissant la liberté du trafic et l'égalité fiscale; puis, un traité d'établissement, garantissant la liberté

individuelle, la liberté religieuse, le droit pour les Français de nommer des consuls dans toutes les villes de l'Empire Ottoman, et la consécration de la compétence de ces consuls en matière civile et criminelle; enfin, le droit, pour eux, de requérir les officiers du Sultan aux fins d'exécution de leurs sentences.

Le caractère dominant de cette première capitulation est nettement commercial, les dispositions relatives à l'établissement n'ayant d'autre but que de faciliter l'exécution des clauses commerciales.

Il est à remarquer que la capitulation est signée des deux parties : La Forêt, au nom du Roi; le Grand Vizir, au nom du Sultan; que les clauses du traité de commerce ont le caractère de réciprocité, et par suite qu'elle se présente avec l'aspect d'un acte contractuel et non unilatéral.

Il faut ajouter qu'à raison des circonstances politiques dans lesquelles elle était intervenue, elle ne constituait point un traité perpétuel : de la part de François Ier c'était une alliance provisoire avec l'Empire Ottoman, épisode de sa lutte contre Charles Quint. — De la part des Turcs, soit que le Koran leur interdît des traités perpétuels avec les chrétiens, soit plutôt que leur notion rudimentaire de l'État ne permît pas le concept de traités perpétuels, la capitulation était limitée à la vie du Sultan qui l'avait concédée.

L'article I spécifie : « Premièrement : ont traicté, faict et conclud, traittent, fond et concluent, bonne et seure paix et sincère concorde au nom des susdits grand seigneur et Roy de France, *durant la vie de chascun d'eulx...* »

Mais, ce traité provisoire devint le point de départ d'un système.

La capitulation ne fut pas renouvelée pendant le règne d'Henri II ni la minorité de Charles IX.

Soliman mourut et la capitulation se trouva abrogée sans que Charles IX ni le nouveau Sultan Selim II fissent quoi que ce fût pour la rétablir. Un incident survenu à Alexandrie et qui, par suite de l'absence des garanties de la capitulation, faillit porter atteinte au prestige comme aux intérêts du Roi de France, le décida à renouveler la capitulation en 1569.

Cette capitulation est identique à celle de 1535. Cependant,

pour la première fois, le privilège accordé à la France de faire arborer son pavillon sur tous les navires étrangers voyageant dans le Levant, y est expressément mentionné.

En 1587, le sieur de Germiny, ambassadeur de Henri III, renouvela cette capitulation; mais la politique de rapprochement de Henri III avec la maison d'Autriche distendit les rapports de la France et de la Turquie.

Henri IV, plus clairvoyant, revint à la politique traditionnelle, et, rompant avec la maison d'Autriche, renouvela la capitulation en 1597.

Mais l'atteinte portée au privilège de la France par la permission accordée à l'Angleterre et à Venise de naviguer dans les eaux turques sous leur propre pavillon, le poussa à profiter de la mort du Sultan Mehemet II pour négocier une nouvelle capitulation, conclue en 1604, et par laquelle il chercha à compenser cet amoindrissement de l'influence française en Orient. La nouvelle capitulation, en effet, si elle ne donnait pas satisfaction au Roi de France en ce qui concerne le privilège du pavillon, contenait au profit des populations catholiques et des pèlerins de Jérusalem, l'attribution d'avantages qui tendaient à faire du Roi de France le protecteur officiel des catholiques en Orient; elle contenait ainsi en germe l'idée dont Louis XIV devait faire la base de sa politique orientale et qui aboutit à ce droit d'influence qu'hier encore nous prétendions exercer.

Pendant la minorité de Louis XIII, un rapprochement se dessine avec la maison d'Autriche. Corrélativement les rapports se tendent entre la France et la Sublime Porte, qui va jusqu'à faire emprisonner l'ambassadeur français.

Mais l'influence de Concini cesse avec l'avènement de Louis XIII et en même temps Richelieu entreprend de mener à bien son programme politique : détruire l'activité calviniste; faire vraiment des grands les sujets du roi; abaisser la maison d'Autriche au plus grand bénéfice de la France. Pour arriver à ce dernier résultat, Richelieu continue la politique traditionnelle d'alliance avec la Turquie.

Les rapports de la France et de la Sublime Porte pendant le règne de Louis XIII demeurent extrêmement étroits.

Cependant, depuis 1604, la capitulation n'avait pas été

renouvelée. Il ne faut pas en rechercher la cause dans des difficultés politiques, puisque la France était si solidement alliée à l'Empire Ottoman, que Richelieu en avait fait l'un des instruments de sa politique, mais dans la lenteur des négociations engagées avec la Porte par le Roi de France. D'ailleurs, en fait, une sorte de droit coutumier capitulaire s'était introduit dans les mœurs et malgré la disparition des textes, le régime habituel subsistait.

Néanmoins, si les relations politiques avaient été excellentes sous Louis XIII, les relations commerciales étaient à ce point restreintes qu'à Constantinople on ne comptait que deux commerçants français.

Sous Louis XIV la politique orientale entra dans une nouvelle phase.

Colbert conçut le projet de faire de la France la première des nations commerçantes en Orient. Louis XIV s'attacha à maintenir intact le protectorat général des catholiques de toutes nations résidant en Orient et à monopoliser au profit du Roi très chrétien le droit de défendre la chrétienté dans l'Empire Ottoman. Rêve immense, impérial, qui, s'il n'atteignit pas le but visé personnellement par Louis XIV, aboutit à la suprématie de l'influence française dans l'Empire Ottoman et à ce droit de protection consacré par une longue coutume et que la France laïque a persisté à revendiquer.

Jusque-là, le traité commercial tenait la place prépondérante dans la capitulation et le traité d'établissement lui était subordonné; la politique n'y avait qu'une médiocre part.

Désormais, l'action du gouvernement français va tendre à l'adjonction au traité commercial, d'un traité politique.

Le développement donné par Colbert au commerce et à l'industrie françaises l'amena à leur chercher des débouchés. Mais la nécessité de ne pas créer de concurrence à ce commerce et à cette industrie l'obligeait également à limiter l'importation aux objets non fabriqués en France et aux matières premières inexistantes dans le pays.

L'Orient, consommant et produisant peu, parut à Colbert le débouché désigné, aucune concurrence n'étant à craindre. Une série d'ordonnances qui ne furent abrogées qu'en 1835 réglèrent étroitement l'exercice du commerce en Orient sous

l'autorité de la Chambre de commerce de Marseille; elles exigeaient une autorisation spéciale pour s'établir dans les Échelles du Levant, le versement d'un cautionnement et organisaient la responsabilité solidaire des membres de la « nation » française.

Mais pour seconder son effort, le renouvellement des capitulations devenait nécessaire.

En 1670, M. de Nointel remit à la Sublime Porte, un mémoire contenant les prétentions de Louis XIV, dont les exigences empêchèrent les négociations d'aboutir pendant trois ans.

Enfin, en 1673, la capitulation fut remise à l'ambassadeur de France.

Le projet politique de Louis XIV échoua; le Sultan s'abstint de reconnaître — en droit — le Roi de France comme protecteur du catholicisme dans l'Empire Ottoman. Par contre, la partie commerciale de la capitulation nous fut des plus avantageuses et, grâce en particulier à l'abaissement des droits de douane, le commerce français en Orient se développa considérablement.

Du double dessein visé par le gouvernement de Louis XIV : maintenir la suprématie commerciale de la France dans l'Empire Ottoman, et faire reconnaître le monopole du protectorat catholique à la France, l'un était atteint. Sur l'autre point le problème était pour la première fois nettement posé.

Cette politique, le gouvernement de Louis XV la continua. Elle aboutit à la capitulation du 28 mai 1740.

Grâce à l'heureuse entremise du marquis de Villeneuve, qui, par négociation du traité de Belgrade, sauva l'Empire Ottoman menacé par les victoires des Russes et des Autrichiens, la capitulation fut renouvelée non seulement sans difficulté, mais dans des conditions particulièrement avantageuses.

La capitulation de 1740 ouvre une ère nouvelle dans l'histoire des relations de la France et de l'Empire Ottoman : elle est perpétuelle et non plus restreinte à la durée de la vie du Sultan qui l'a concédée; la capitulation de 1740 est la première où la règle de la perpétuité est posée; elle

constitue un véritable traité en trois parties : traité politique, traité de commerce, traité d'établissement; enfin, et c'est là le point le plus important, elle a incontestablement un caractère contractuel et par suite elle ne peut être abrogée que du consentement exprès des deux parties.

Au point de vue politique, la capitulation de 1740 consacra en fait la politique religieuse de Louis XIV et établit solidement un droit qui résulte d'une longue coutume et que la France a toujours revendiqué : la protection des intérêts catholiques.

Au point de vue commercial, les privilèges antérieurement accordés sont encore étendus. En particulier l'article 83 assure à la France le bénéfice de la nation la plus favorisée. C'est la première fois qu'il apparaît dans les capitulations et il a une portée non seulement commerciale mais générale :

« Comme l'amitié de la Cour de France avec ma Sublime Porte est plus ancienne que celle des autres Cours, nous ordonnons, pour qu'il soit traité avec elle de la manière la plus digne, que les *privilèges et les honneurs* pratiqués envers les autres nations franques aient aussi lieu à l'égard des sujets de l'Empereur de France. »

Au point de vue du traité d'établissement, les dispositions des capitulations antérieures étaient maintenues.

De plus, le principe de l'inviolabilité du domicile était posé par l'article 70 et, pour la première fois, les ambassadeurs étrangers se voyaient attribuer compétence pour le règlement des litiges entre étrangers de nationalités différentes, à l'exclusion facultative des tribunaux locaux.

Ces avantages n'étaient d'ailleurs que l'aboutissement normal des concessions antérieures et le résultat de l'extension prise par le commerce à cette époque.

Telle est la capitulation de 1740 qui, à la veille du traité de Lausanne règle encore, quoi qu'ait prétendu le gouvernement turc, les relations juridiques entre la France et la Sublime Porte.

***

Les capitulations concédées aux autres nations chrétiennes ont toujours eu pour modèle les textes français. C'est le

cas pour les capitulations anglaises de 1560, 1606, 1625 et 1675; pour la capitulation hollandaise de 1613, pour la capitulation autrichienne du 27 juillet 1718. La Suède en obtint une le 21 janvier 1737, le royaume des Deux-Siciles, qu'a plus tard remplacé l'Italie, le 7 avril 1748, la Toscane le 25 mai 1747, le Danemark le 14 octobre 1756, la Prusse le 22 mars 1761, l'Espagne le 14 septembre 1782. La capitulation russe des 10-21 juin 1785 a surtout pour but de mettre la Russie dans une situation aussi avantageuse que la France et l'Angleterre par la clause de la nation la plus favorisée.

Dans le cours du XIXe siècle, l'Empire Ottoman a encore conclu des capitulations avec les États-Unis d'Amérique le 7 mai 1830; la Belgique le 3 août 1838, enfin la Grèce le 27 mai 1855.

Toutes les capitulations sont à peu près semblables entre elles.

Cependant, la capitulation française de 1740 était seule à contenir le traité politique qui lui assurait, en fait, le protectorat des intérêts catholiques en Orient.

D'autre part, malgré l'identité de fond, on peut remarquer dans les capitulations successives une évolution dans l'importance respective de leurs divers éléments.

Elles ont commencé par être essentiellement des traités de commerce, le traité d'établissement n'en étant que le complément nécessaire et ayant pour but unique de garantir certaines libertés aux commerçants bénéficiaires du traité de commerce. Puis, le nombre des chrétiens augmentant dans l'Empire Ottoman et la question du protectorat se posant en fait, le traité d'établissement prit une plus grande importance. Enfin Louis XIV ayant formé le dessein de transformer le protectorat catholique de fait en protectorat de droit, le traité politique apparut [1].

***

Les capitulations, qui sont perpétuelles depuis 1740, constituent-elles des actes contractuels ou des actes unilatéraux?

1. L'histoire détaillée des capitulations est étudiée d'une façon particulièement attachante et précise dans le livre de M. Pélissié du Rausas, *le Régime*

La question a un grand intérêt : si elles sont unilatérales, si elles ne sont que la concession gracieuse de privilèges faite par le Sultan, sans obligations ni garanties réciproques, le Sultan qui a été seul à les accorder peut, seul également, les révoquer.

Cet intérêt se manifeste actuellement d'une façon spéciale. Le gouvernement Turc a, en effet, le 9 septembre 1914 dénoncé les capitulations sans l'assentiment préalable des puissances, cette dénonciation devant prendre effet le 1er octobre 1914.

Les Puissances ont toujours tenu pour nulle cette dénonciation unilatérale. Mais les Turcs persistent à en affirmer la valeur : tandis que dans le projet présenté le 4 février 1923 à la Conférence de Lausanne par les puissances alliées, celles-ci « sont d'accord pour abroger les capitulations », les Turcs dans leur contre-projet du 8 mars 1923 écrivent : « Les Hautes Parties contractantes déclarent complètement abrogées les capitulations. » Il y a, entre ces deux phrases innocemment semblables à ce qu'il apparaît, une différence fondamentale. Par « sont d'accord pour abroger », il faut entendre que les capitulations sont encore en vigueur et qu'elles ne prendront fin qu'avec la signature du traité; par « déclarent complètement abrogées », il faut entendre que les capitulations ont été valablement supprimées par la décision unilatérale du Gouvernement Turc et que les parties n'ont plus qu'à constater cette abrogation.

C'est la négation du caractère contractuel des capitulations. Les conséquences pratiques de la thèse turque sont des plus graves :

les décisions consulaires rendues depuis le 1er octobre 1914 seraient nulles;

les Européens, qui ne seraient plus protégés par leurs privilèges fiscaux, devraient payer les impôts arriérés depuis cette date;

les capitulations disparaîtraient, alors même que la Conférence de Lausanne n'aboutirait pas;

la question de leur remplacement ne se poserait pas.

Avant la capitulation de 1740, le caractère contractuel

des capitulations, 2e édit., 1910, 2 vol., qui demeure l'ouvrage classique en la matière.

pouvait être discutée; la capitulation n'avait de durée que celle de la vie du Sultan qui l'avait accordée. Cependant nous avons signalé précédemment que la capitulation de 1535 avait été signée par les deux parties contractantes et que les clauses du traité de commerce qui y était contenu avaient un caractère de réciprocité. Or, c'est ce texte de 1535 qui a servi de base et de modèle non seulement aux capitulations françaises postérieures, mais à toutes les capitulations.

D'ailleurs, depuis 1740, leur caractère contractuel est indéniable. L'article 85 du traité de 1740 constitue à n'en point douter une obligation contractuelle : « Conséquemment tant que de la part de Sa Majesté le Très Magnifique Empereur de France et de ses successeurs, il sera constamment donné des témoignages de sincérité et de bonne amitié envers notre glorieux Empire, le siège du Khalifat, pareillement de la part de notre Majesté Impériale je m'engage, sous notre auguste serment le plus sacré et le plus inviolable... que jamais il ne sera rien permis de contraire au présent article. »

Cet article 85 consacre la perpétuité de la capitulation. Elle établit aussi son caractère contractuel. Les Turcs prétendront sans doute que la formule précitée ne constitue pas pour la France un engagement proprement dit, mais elle pose une condition à la pérennité des capitulations, et il n'est pas admissible que les Turcs s'en fassent juges.

S'il restait encore quelques doutes, ils seraient d'ailleurs levés par le texte du traité du 6 messidor an X qui est signé des représentants des deux pays : Charles Maurice Talleyrand au nom du Gouvernement de la République Française et Essad Mohamed Said Ghalib Effendi au nom de la Sublime Porte. Ce traité contient le renouvellement de la capitulation dans son article 2, paragraphe 1er : « Les traités ou capitulations qui, avant l'époque de la guerre, déterminaient respectivement les rapports de toute espèce qui existaient entre les deux puissances sont en entier renouvelés. » Il y a là une novation, qui, intégrant la capitulation à un acte contractuel, lui donne incontestablement ce caractère qui, depuis, a toujours été conservé aux actes intervenus entre la France et la Turquie.

C'est ainsi que le préambule de la convention formant appendice aux capitulations garanties à la France par la

Porte Ottomane et datées du 23 novembre 1838, mentionne que les divers plénipotentiaires, « après s'être donné réciproquement communication de leurs pleins pouvoirs trouvés dans la bonne et due forme, sont tombés d'accord sur les articles suivants », et se termine ainsi : « Les dix articles qui précèdent ayant été arrêtés et conclus, le présent acte a été signé par nous et il est remis à Leurs Excellences les Plénipotentiaires de la Sublime Porte, en échange de celui qu'ils remettent eux-mêmes. »

Enfin, le protocole relatif à l'admission des sujets français au droit de propriété immobilière en Turquie est signé de Bourée, ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur des Français, et de son Altesse Fuad Pacha, ministre des Affaires étrangères du Sultan.

S'il apparaît donc que les capitulations n'ont été primitivement que des concessions gracieuses des Sultans et par conséquent des actes unilatéraux, il est certain que, au moins depuis la capitulation de 1740, elles ne constituent plus une institution autonome de l'État Ottoman, mais le résultat de traités internationaux, d'accords diplomatiques, d'actes contractuels.

En conséquence ce régime ne peut être, en principe, modifié que sur la base d'une entente entre les parties contractantes.

***

L'abrogation des capitulations va être d'ici quelques jours un fait accompli. Et c'est un des phénomènes les plus singuliers de l'Histoire que de voir les Turcs, qui autrefois concédèrent ces capitulations dans leur propre intérêt, en solliciter la suppression depuis le début du XIXe siècle.

C'est que les capitulations s'étaient retournées contre eux : leur but, dans l'esprit des Turcs, était de sauvegarder l'intégrité religieuse de l'Empire Ottoman. Leur résultat fut que les chrétiens légalement isolés en Orient se groupèrent, sur des points déterminés du territoire, en « nations », collectivités autonomes placées sous l'autorité administrative et judiciaire des consuls.

Mais le développement du commerce détermina une affluence

plus considérable d'étrangers, qui, avantagés au point de vue fiscal et douanier, créèrent une réelle concurrence au commerce turc, et, privilégiés au point de vue personnel, apportèrent des complications certaines dans l'administration ottomane. Ces complications, ces exemptions fiscales n'avaient point les conséquences que les Turcs ont alléguées pour les besoins de la cause dans la note du 9 septembre 1914. Mais une autre raison d'ordre psychologique autant que politique militait contre le régime des capitulations : peu à peu la Turquie prenait conscience de la notion de souveraineté et sentait l'humiliation de cet état d'infériorité auquel avaient abouti les capitulations autrefois superbement accordées par les Grands Seigneurs de l'Empire.

Dès lors l'histoire des capitulations sera l'histoire même de la lutte de l'Empire Ottoman pour leur suppression. Le traité de Paris en 1856, en faisant entrer la Turquie dans le concert européen, l'a placée au rang des nations souveraines; l'idée de la souveraineté en se développant va produire ses conséquences naturelles : et ce sera la laïcisation du droit musulman, la mystique nationaliste des Jeunes-Turcs, l'enthousiasme délirant qui suivit l'abrogation de septembre 1914 et l'arrogance des délégués du Gouvernement d'Angora.

***

A la lumière des principes nouveaux que la Révolution française avait proclamés et enseignés, les Turcs avaient compris la raison pour laquelle le régime des capitulations était devenu un régime anormal.

La souveraineté de l'État, souveraineté territoriale qui permet d'appliquer à l'étranger sa loi intérieure, est fonction d'un principe plus général, qui est celui de la sécularisation du droit. Tant que le régime juridique d'un peuple se confond avec son régime religieux, sa législation demeure inapplicable aux étrangers par le fait même qu'ils ne pratiquent pas la religion officielle. Et si, comme c'était le cas pour la législation ottomane[1], la loi a une base essentielle-

1. L'état des personnes est, en Turquie, entièrement réglée par la loi religieuse; quant au droit des biens, malgré de nombreux emprunts aux Codes

ment religieuse, il est évident que l'établissement d'un régime juridique propre aux étrangers est non seulement désirable mais nécessaire.

Pour que ce régime spécial puisse disparaître, il faut que le droit se sécularise, c'est-à-dire que la loi ait une origine et une base purement civiles; que l'affiliation à une religion ne puisse conférer aucun avantage spécial, que la liberté de conscience soit respectée. Les Turcs comprirent que l'abolition des capitulations était à ce prix.

Le 3 novembre 1839 dans la vaste plaine de Gulhané en présence du Sultan Abd-ul-Medjid, du Prince de Joinville et de son État-Major, du corps diplomatique, des ulémas, des patriarches, du grand rabbin et des principaux de l'État, le Grand Vizir Reschid Pacha fit la lecture de la loi du Tanzimat, restée dans l'histoire sous le nom de Hatti-sherif de Gulhané et où le Sultan garantissait à tous ses sujets, sans distinction de culte et de nationalité, l'égalité devant la loi. Des réformes étaient annoncées, portant sur la réorganisation du régime fiscal et du régime militaire, sur les garanties de la liberté individuelle, sur l'organisation de la répression; surtout sur l'assainissement de l'administration et la suppression du trafic des charges.

Dix-sept ans plus tard, le hatti-humaïoun du 18 février 1856 vint confirmer le hatti-sherif de Gulhané, assurant la tolérance religieuse, le libre exercice du culte, l'admissibilité de tous aux fonctions publiques, l'égalité devant l'impôt et confirmant les projets de réformes administratives, judiciaires, pénitentiaires et de réorganisation de la police. De plus le Gouvernement turc exprimait son désir de se moderniser par la réforme de son système monétaire et financier et l'amélioration des voies de communication du territoire ottoman. Il n'est pas douteux que ce hatti-humaïoun publié dix jours avant l'ouverture du Congrès de Paris était, dans l'esprit du Gouvernement turc, un acte de circonstance. En alléguant la sécularisation et la « démocratisation » de leur droit, les Turcs vont chercher à obtenir l'abrogation des capitulations par le jeu de la clause *rebus sic stantibus*. Pour cela ils

français, son esprit procède tout entier des 100 premiers articles du code turc qui sont l'expression des principes fondamentaux de la loi religieuse.

apportent la preuve que l'état de fait qui avait expliqué les capitulations ayant disparu, les capitulations doivent, elles aussi, disparaître. C'est dans cet état d'esprit que la délégation turque vint siéger au Congrès de Paris en 1856.

Le 18 mars, la Sublime Porte était admise dans le concert européen.

Le 25 mars, Ali Pacha, délégué turc, « attribue, dit le procès-verbal, toutes les difficultés qui entravent les relations commerciales de la Turquie et l'action du Gouvernement ottoman à des stipulations qui ont fait leur temps. Il entre dans des détails tendant à établir que les privilèges acquis par les capitulations aux Européens nuisent à leur propre sécurité et au développement de leurs transactions en limitant l'intervention de l'administration locale; que la juridiction dont les agents étrangers couvrent leurs nationaux constitue une multiplicité de gouvernements dans le gouvernement et, par conséquent, un obstacle infranchissable à toutes les améliorations ». C'est une demande d'abrogation des capitulations.

M. le Baron de Bourqueney fit à cette demande, au nom des autres plénipotentiaires, la réponse qui convenait; il dit que les Turcs manifestaient des intentions excellentes; mais qu'on ne pouvait trouver une preuve de la nécessité de l'abrogation dans de simples intentions, qu'il convenait d'attendre les résultats; « qu'il y avait lieu d'aviser à des tempéraments propres à tout concilier, mais qu'il n'était pas moins important de les proportionner aux réformes que la Turquie introduirait dans son administration, de façon à combiner les garanties nécessaires aux étrangers avec celles qui naîtront des mesures dont la Porte prescrirait l'application ». La formule était bonne. La suite des événements a démontré que les Turcs étaient plus enclins à proclamer des principes qu'à les appliquer.

Cependant les Turcs n'abandonnaient pas leurs prétentions. En 1867 la question fut encore soulevée. Dès cette époque, le Quartier Latin abritait toute une jeunesse venue d'Orient pour s'initier aux principes du droit européen. Aux cours de la Faculté de Droit, dans les allées du Luxembourg, dans les discussions passionnées des soirées d'hiver, parmi

les cafés du boulevard Saint-Michel, une génération nouvelle se formait, férue de l'idée de la souveraineté et désireuse d'arracher la patrie turque à sa somnolence ancestrale.

C'est de là, du cœur de ce Quartier Latin, qu'est sortie la Révolution de 1908 qui amena au pouvoir les Jeunes-Turcs. La rapidité du succès prouva que la nation turque était bien près de se créer.

Et le 18 octobre 1912, lors du traité de Lausanne conclu avec l'Italie, la Porte « se propose d'ouvrir, en conférence ou autrement, avec les grandes puissances intéressées, des négociations en vue de faire cesser le régime capitulaire pour le remplacer par le régime du droit international ».

En 1913, Djavid Bey se rend à Paris afin d'amorcer les négociations pour la suppression des capitulations en ce qui concerne la France. Ces négociations n'aboutissent pas. Alors brusquement, le 9 septembre 1914, profitant de l'état de guerre, le Gouvernement Ottoman publie une note décidant que les capitulations, opposées au droit de souveraineté de la Turquie dans ses rapports avec certaines puissances, sont abolies à partir du 1er octobre suivant. Cette déclaration fut accueillie en Turquie avec enthousiasme et saluée comme un symbole de libération.

Les puissances, s'appuyant sur le caractère contractuel des capitulations protestèrent vigoureusement. Le 12 septembre 1914, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie, envoyèrent une note commune : « Il se rattache aux capitulations, disait cette note, des intérêts politiques et économiques tels qu'il est nécessaire de les remplacer par un régime nouveau offrant toutes les garanties qu'enlèverait l'abolition de ces traités séculaires. Les questions de droit civil et criminel, les obligations relatives aux Européens en pays musulman doivent être soustraites à l'arbitraire turc. »

C'était poser en principe, dès cette époque, la renonciation au régime capitulaire et son remplacement possible par un nouveau système de garantie compensatoire.

L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, et les États-Unis protestèrent à leur tour par des notes séparées.

***

Les accords entre États, comme les conventions du droit civil, ne peuvent, en principe, disparaître que par consentement mutuel des parties, à moins que, naturellement, la possibilité de dénonciation unilatérale n'y ait été formellement prévue.

Cependant, il est admis en droit international que les traités peuvent encore être dénoncés unilatéralement au cas où les causes qui ont occasionné l'accord ont disparu; car la clause *rebus sic stantibus* est toujours sous-entendue dans les traités conclus sans indication de terme. Mais, même en ce cas, il ne saurait appartenir à la nation, qui prétend invoquer les circonstances pour dénoncer le traité, d'apprécier arbitrairement que les causes qui occasionnèrent ce traité ont disparu. Il est logique qu'une entente commune soit nécessaire et que la preuve des faits nouveaux soit apportée. Ces principes ont été reconnus par la Conférence de Londres du 17 janvier 1871, dans une déclaration qu'a signée la Turquie.

Cette Conférence avait été réunie sur l'initiative de l'Angleterre, après la dénonciation unilatérale par la Russie, des articles 11, 13 et 14 du Traité de Paris du 30 mai 1856 et de la convention russo-turque du même jour relatifs à la circulation dans la mer Noire. Voici cette déclaration : « Les plénipotentiaires de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Italie, de la Russie et de la Turquie réunis, reconnaissent que c'est un principe essentiel du droit des gens qu'aucune puissance ne peut se libérer des engagements d'un traité, ni en modifier les stipulations qu'à la suite de l'assentiment des parties contractantes au moyen d'une entente amicale. » C'est pourquoi, lorsque, en 1914, les Turcs ont dénoncé unilatéralement les capitulations en se fondant sur la disparition des causes qui les avaient fait naître, les Puissances ont refusé de se satisfaire de cette assertion et ont affirmé dans la note commune du 12 septembre 1914 (France, Grande-Bretagne, Italie, Russie) que « des négociations difficiles et délicates s'imposent aux puissances, auxquelles elles ne sauraient renoncer ».

Jusque-là, les Turcs n'avaient jamais contesté sérieusement

le caractère contractuel des Capitulations, comme le prouvent leurs sollicitations constantes pendant le cours du XIXe siècle et la clause du traité de Lausanne du 18 octobre 1912 par laquelle ils s'engagent à conférer avec les puissances en vue de négocier leur abrogation.

A Lausanne, en janvier 1923, les Puissances n'ont pas admis, malgré les efforts de la délégation turque, que les capitulations aient été valablement abrogées par la note du 9 septembre 1914. Les Turcs prétendront-ils que l'état de guerre intervenu postérieurement entre l'Empire Ottoman et les Puissances a eu pour effet de les abroger? Ce serait un nouveau sophisme.

***

Il résulte de l'examen des documents diplomatiques que les Turcs ont toujours considéré la guerre comme abrogeant les capitulations.

Cette abrogation est expressément indiquée dans l'article 23 du Traité de San Stefano intervenu le 19 février-3 mars 1878 pour mettre fin à la guerre russo-turque : « Tous les traités, conventions et engagements antérieurement conclus entre les deux hautes parties contractantes, relativement au commerce, à la juridiction, à la position des sujets russes en Turquie et *qui avaient été supprimées par l'état de guerre* seront remis en vigueur. »

La Turquie prétendit encore abroger la capitulation turco-grecque lors de la guerre avec la Grèce. Mais les ambassadeurs des autres puissances protestèrent en faisant valoir une raison spéciale à cette capitulation, à savoir : que la jouissance des capitulations par les Hellènes, reconnue par la Porte en vertu du traité de Coulidja, ne résulte pas seulement de ce traité, mais aussi des accords internationaux qui ont précédé la fondation du Royaume de Grèce.

L'Empire Ottoman, ayant contracté ces engagements non seulement à l'égard de la Grèce mais aussi de la Grande-Bretagne et de la France, l'état de guerre avec la Grèce seule ne pouvait suffire à les faire tomber.

Lors de la guerre avec l'Italie, en 1911, cet état d'esprit

se révéla dans la conduite générale des Turcs et spécialement dans les instructions relatives aux saisies opérées sur des Italiens. « Vu l'état de guerre, tous les traités entre l'Italie et la Turquie étant annulés, les sujets italiens intéressés dans les saisies seront soumis aux dispositions du droit international. »

Ces prétentions constituent des erreurs certaines.

Les capitulations ne sont pas des traités conclus à la suite d'une guerre; ce sont des arrangements dont l'un des buts est la protection des étrangers résidant dans l'Empire Ottoman; dans ces conditions, il serait inadmissible qu'elles ne dussent plus s'appliquer précisément au moment où cette protection devient le plus nécessaire, c'est-à-dire en temps de guerre.

Ainsi ni la dénonciation unilatérale de septembre 1914, ni l'état de guerre postérieur n'ont eu pour résultat d'abroger les capitulations.

En principe, elles subsistent donc encore aujourd'hui. Si, en fait, leur application a été suspendue, c'est uniquement parce que, lors de la déclaration de guerre, les Puissances ont rappelé leurs consuls.

***

Les capitulations constituent sans doute un régime anachronique qui place la Turquie dans une situation inférieure à celle des États souverains.

Mais cet anachronisme est-il nécessaire?

La thèse turque formulée dans la note de septembre 1914 se retrouve sans modification essentielle dans les déclarations d'Ismet Pacha à la Conférence de Lausanne; elle tendra à démontrer que la Turquie s'est « européanisée », qu'elle a à présent un droit laïc, que la nation est souveraine; qu'en conséquence les bases mêmes du régime d'exception ont disparu et qu'il y a lieu de traiter la Turquie sur un pied d'égalité avec les autres puissances, en lui appliquant le régime ordinaire du droit international moderne.

La thèse des Puissances au contraire a évolué. En sep-

tembre 1914, elles prétendaient que, si la Turquie a promis de s'engager dans la voie des réformes et même s'y est effectivement engagée, les résultats ne permettent pas encore l'abrogation des capitulations; qu'il serait dangereux pour elles de renoncer à des avantages certains pour des garanties peut-être illusoires.

C'est la raison pour laquelle le traité de Sèvres dans son article 261 maintenait formellement les capitulations. Depuis, la défaite grecque a mis les Puissances en face du Gouvernement d'Angora, victorieux, et lié par l'article 6 du Pacte national (28 janvier 1920) ainsi conçu : « Les signataires du présent pacte considèrent la jouissance d'une indépendance entière et d'une liberté complète d'action comme condition *sine qua non* de l'existence nationale ». En conséquence, « nous nous opposons à toute restriction judirique et financière de nature à entraver le développement national ». Et dans le projet de traité présenté le 31 janvier 1923 à la Turquie par les Puissances, il est entendu que les capitulations seront abrogées [1].

Les discussions pénibles et minutieuses de Lausanne portent exclusivement sur les garanties qui pourront leur être substituées.

***

Il faut suivre au Livre Jaune le détail des discussions qui se sont poursuivies sur ce sujet au cours de trois séances [2] et lire de près les plaidoyers très serrés d'Ismet-Pacha en faveur de l'abolition des capitulations [3]. Ce dernier, dans son intervention du 2 décembre 1922, ramasse en un faisceau très serré les arguments que nous connaissons déjà; il rappelle l'historique de la question et évoque les souvenirs de 1856. Il se refère ensuite à la sécularisation du droit Ottoman, à la série des traités qui ont aboli les capitulations dans les territoires successivement détachés de l'Empire; il invoque

1. Voir article 26 du traité et projet de convention relatif au régime des étrangers en Turquie, article I, 18 et suiv. *Livre Jaune*. T. I, p. 353, 405 et 409.
2. Les 2, 28 décembre et 31 janvier. *Livre jaune*, p. 442, 469, 331, 346.
3. *Ib.*, p. 446, 450.

leur caractère unilatéral, et, si l'on veut à tout prix y voir des actes contractuels, se fait une arme de la clause *rebus sic stantibus*. Il souligne, non sans malignité, les difficultés d'application qu'elles rencontrent dans la pratique judiciaire courante et qui sont indéniables [1]. Il insiste enfin sur la notion même de souveraineté qui est incompatible avec leur maintien, ne manque pas de faire l'éloge des administrations turques, et demande aux puissances de reconnaître l'étendue des concessions auxquelles, dans un esprit de conciliation, la Turquie veut bien se prêter.

Puis c'est lord Curzon, qui réfute la thèse turque avec son ironie condescendante : il demande à Ismet de « reléguer dans un coin, d'où il ne sortira plus, ce fantôme de la souveraineté, auquel aucun des États représentés n'a l'intention de porter atteinte; et pour sa part il ne discutera plus cette question ». Un autre jour, faisant allusion à la thèse d'Ismet Pacha qui prétend que les concessions sont venues des Turcs : « Son Excellence plaisante, mais personne, soit ici, soit au dehors, ne s'y méprendra et, lorsqu'elle retournera à Angora avec le Traité dans sa poche, aucun reproche ne lui sera adressé pour ses concessions, mais il s'élèvera plutôt un péan de congratulations pour ses triomphes [2]. » Et encore, comme la discussion s'éternisait : « Nous ne sommes pas ici pour continuer à marchander jusqu'à ce que nous entrions au tombeau. Nous ne sommes pas en train d'acheter ni de vendre un tapis dans un bazar d'Orient, mais nous traitons de la destinée des Nations et d'existences humaines [3]. »

Les délégations française et italienne [4] soulignent les con-

1. Un partisan très autorisé du maintien, mais de la réforme des capitulations, M. Mandelstam, qui a été longtemps drogman de l'ambassade de Russie à Constantinople, dans son ouvrage précis et documenté sur la Justice Ottomane dans ses rapports avec les puissances étrangères reconnaît avec une parfaite loyauté une série d'incertitudes dans l'application des capitulations, notamment en ce qui concerne le rôle du drogman auprès des tribunaux ottomans dans les affaires intéressant un étranger et un Turc; et encore dans la question de l'arrestation de l'étranger par l'autorité turque en cas de flagrant délit. Il énumère (p. 257-267) les nombreux points sur lesquels portent des controverses qui ne peuvent être le plus souvent tranchées que par voie diplomatique.

2. *Livre jaune*, I, p. 337.

3. *Ibidem*.

4. *Ibid.*, p. 445 et 462.

cessions consenties à la Turquie par les Puissances et affirment la nécessité de remplacer les capitulations que l'on abandonne par un système efficace de garanties.

Le représentant du Japon [1] invoque l'exemple de son pays qui a dû faire un long stage de vingt années avant d'obtenir l'application du droit commun international aux étrangers résidant sur son territoire.

L'observateur américain dit enfin le mot de la situation : « La garantie (pour les étrangers) peut exister dans l'esprit du gouvernement turc, mais il est d'une importance vitale que les étrangers eux-mêmes sentent qu'elle existe réellement. »

Au cours de ces trois séances, ont été pris et repris, tournés et retournés tous les arguments de la controverse, la Turquie partant de l'idée que les capitulations n'existent plus depuis 1914 et par suite qu'il n'y a plus lieu de poser la question des garanties judiciaires; les autres puissances soutenant que les capitulations existent encore, acceptant de les abroger à cause de leurs inconvénients et de leur incompatibilité avec la Souveraineté Ottomane, mais exigeant en retour des garanties.

Ce sont ces garanties qui ont été s'effritant peu à peu sous la pression turque, jusqu'à cette journée du 4 février 1923 qui a vu, à la suite de cette opposition fondamentale, la dispersion momentanée de la Conférence [2].

La « Question cruciale » des capitulations — le mot est de Joseph-Barthélemy — s'est posée à nouveau devant la seconde Conférence. La pression Turque a continué et les garanties de remplacement sont devenues quasi illusoires.

Les capitulations ont vécu.

ACHILLE MESTRE,
Professeur à la Faculté de droit de Paris.

1. *Livre jaune*, p. 464.
2. Il faut lire au sujet de cette journée mémorable le compte rendu qu'en a donné M. Pierre de Lacretelle dans le *Journal des Débats* du 6 février. Il a le relief d'une eau-forte.

UN GRAND ÉRUDIT FRANÇAIS

LÉON HEUZEY

Quand il mourut, le 8 février 1922, Léon Heuzey avait passé quatre-vingt-dix ans. La rançon d'une si exceptionnelle longévité, c'est qu'à l'heure de la mort, les témoins ont disparu avant celui que leur témoignage devait honorer. Mais une longue existence glorieusement remplie a plus à gagner qu'à perdre à être vue d'ensemble, avec le recul d'une génération.

Suivant la juste remarque d'un de ceux qui étaient le plus dignes de lui rendre hommage [1], Heuzey ne fut pas de ces hommes de science qui sont « absents de leur science ». On le comparera plutôt à un peintre qui, tout en scrutant avec la plus pénétrante application le visage de son modèle, laisse passer dans son œuvre une ombre de sa propre image. L'œuvre de Léon Heuzey ressemble à sa personne. Rien ne doit nous attacher davantage à un artiste, à un écrivain,

1. Henri Lechat, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1922, t. II, p. 6. Voir sur Léon Heuzey, en outre de la notice de M. Henri Lechat : Edmond Pottier. *Le Jubilé de M. Léon Heuzey* (*Revue de Paris*, 15 nov. 1911); *La France en Chaldée* (*Journal des Savants*, mai 1916) ; *Léon Heuzey, conservateur au Musée du Louvre, Souvenirs d'un collaborateur* (*Revue archéologique*, t. XV, 1922, p. 324-331); — P. Monceaux, *Discours prononcé à l'Académie des Inscriptions*, 17 février 1922; — Th. Homolle, *Gazette des Beaux-Arts*, 1922, t. I, p. 197 et suiv.; — G. Radet, *Hist. de l'École d'Athènes*.

à un savant, que de reconnaître une telle ressemblance, quand nous étudions chez lui le mécanisme du travail intellectuel.

Léon-Alexandre Heuzey naquit à Rouen le 1er décembre 1831. Son ascendance paternelle et son ascendance maternelle étaient également normandes. Son père poursuivit presque toute sa carrière de magistrat à Rouen et l'y acheva comme conseiller à la Cour d'appel. C'est au lycée de Rouen que Léon Heuzey fit ses études. Il rappelait volontiers qu'il y avait eu pour professeur l'éditeur des *Mémoires* de Saint-Simon, Chéruel, excellent érudit, qui, par le conseil et par l'exemple, lui inculqua les premiers principes d'une bonne méthode historique. Ses parents, qui souhaitaient d'abord de le voir avocat, cédèrent à son goût pour les belles-lettres. Il vint à Paris et passa deux années dans la classe, de réthorique alors fameuse, du lycée Charlemagne. Il y connut Fustel de Coulanges, Georges Perrot, Léon Thenon, qu'il devait retrouver à presque toutes les étapes de sa carrière et qui demeurèrent ses amis. Après de brillants succès au concours général, il entra à l'École normale en 1851.

Son éducation classique et son penchant pour les recherches historiques lui faisaient envisager l'École d'Athènes comme le couronnement le plus désirable de ses études et le point de départ d'études nouvelles. Il fut nommé membre de cette École le 1er décembre 1854. Avec Fustel de Coulanges qui l'y avait précédé et Georges Perrot qui l'y suivit, il fut de ceux qui engagèrent l'École, encore tout près de ses débuts, dans la voie où elle devait s'illustrer : exploration méthodique, par les fouilles et par le voyage, du sol de la Grèce, commentaire scientifique des découvertes.

La durée de la pension était alors, comme aujourd'hui, de trois années. Pour mener à bien les travaux qu'il avait entrepris, Léon Heuzey obtint d'être maintenu à l'École pendant une quatrième année (1858).

Il avait, les années précédentes, choisi pour champ d'études deux régions qui étaient parmi les plus difficiles d'accès et les moins connues de la Grèce moderne, après avoir été, pour la Grèce antique, le vénérable berceau de ses croyances, de ses institutions et même du sang de ses peuples.

En 1860, parut chez Didot un ouvrage intitulé : *le Mont Olympe et l'Acarnanie; exploration de ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire.* Ce titre copieux, à la mode de jadis, disait suffisamment l'ampleur du programme. Pour ses débuts, Léon Heuzey donnait l'exemple et le modèle de ces vastes enquêtes qui, en même temps qu'une parfaite culture classique, supposent les aptitudes les plus diverses de l'esprit et une curiosité ouverte à tous les problèmes.

Cet ouvrage devait être bientôt suivi d'un autre qui appliquait les mêmes méthodes à une matière plus riche. Revenu en France, Léon Heuzey avait été chargé du cours d'histoire au lycée de Lyon (1860). Il n'y resta pas longtemps. Son mémoire sur le *Mont Olympe* avait été fort remarqué à l'Institut. L'empereur Napoléon III était alors occupé à composer son *Histoire de Jules César.* Il avait le désir de renouveler son sujet en s'appuyant sur les résultats de l'archéologie. A l'instigation de l'épigraphiste Léon Renier, qui avait su mettre dans son jeu la nourrice de l'Empereur, madame Cornu, Napoléon III constitua une mission archéologique de Macédoine dont Heuzey fut le chef, ayant pour collaborateurs l'architecte Daumet, qui devait rester jusqu'à la fin son ami, et le garde du génie Laloy (1861). Ainsi, après avoir, dans le *Mont Olympe et l'Acarnanie,* étudié sur le terrain les batailles de Pydna et d'Actium, le jeune savant allait suivre aux champs de Pharsale la lutte décisive de César et de Pompée. Des documents rassemblés au cours des deux années 1861 et 1862, il tira d'abord plusieurs mémoires particuliers. Il avait découvert à Palatitza une *Villa royale,* dont, avec le concours de Daumet, il restitua l'histoire et le plan. D'importants morceaux de sculpture et d'architecture vinrent enrichir le Louvre, entre autres la belle tête de femme trouvée à Apollonie d'Épire. Le plus célèbre est le bas-relief archaïque, provenant de Pharsale, qui fut publié, en 1861, dans le *Journal des Savants,* sous le titre : l'*Exaltation de la fleur.*

Enfin, ces travaux de détail aboutirent à la publication, en 1876, de la *Mission de Macédoine,* œuvre imposante dont

on a dit, depuis longtemps, avec raison, qu'elle tient dans la carrière de Léon Heuzey la même place que la *Mission de Phénicie* dans celle de Renan.

Lorsque parut le mémoire sur l'*Exaltation de la fleur*, l'interprétation proposée de cette scène singulière, où l'on voit deux femmes tournées l'une vers l'autre, les mains levées, tenant une fleur, avec un geste qui a un air rituel, fut loin de rallier tous les suffrages; elle souleva même de violentes contradictions. Pendant trente années et davantage, la thèse des réalistes dans ce qu'elle a de plus intransigeant et, à mon avis, de plus borné, sembla triompher. On ne voulut voir dans le bas-relief de Pharsale, comme dans d'autres monuments de marbre, de bronze ou de terre, que des sujets de la vie familière, dépourvus de toute signification, ou même de toute allusion, religieuse. Heuzey laissa dire. Il demeura fidèle aux Grandes Déesses et ne cessa pas de croire qu'il y a, au moins à l'origine de certains types qui, en se vulgarisant, ont fini par perdre cette empreinte première, un sens mystique plus ou moins caché. Je ne serais pas surpris si son opinion retrouvait bientôt quelque faveur. Ne s'aviserat-on pas de reconnaître combien peu l'opinion contraire s'accorde avec cet esprit grec qui voyait du divin partout? Elle ne tient pas meilleur compte des tendances universelles de l'esprit humain. Où un peuple religieux mettra-t-il une idée religieuse ou, si l'on veut, un sentiment, si ce n'est dans des objets de destination funéraire? On fermait cependant les yeux à ces raisons du bon sens, quand il s'agissait d'expliquer tout ce que les Grecs ont conçu, imaginé, réalisé pour honorer les morts. D'ailleurs, c'est avec les plus prudentes réserves que Léon Heuzey avait présenté son hypothèse, à égale distance d'un symbolisme puéril et d'un réalisme sommaire. « Peut-être, disait-il, la même indécision (qui nous trouble) a-t-elle existé souvent pour les anciens eux-mêmes et ne se sont-ils pas donné autant de peine que nous pour en sortir. »

En tout cas, l'ingénieux commentateur imposa la reconnaissance de son talent même à ses adversaires. Comme l'a dit le savant qui fut son collaborateur le plus précieux, celui qui continue parmi nous ses exemples, Edmond Pottier,

« aujourd'hui encore l'heureuse trouvaille de M. Heuzey bénéficie de l'attrait poétique et de la beauté mystérieuse dont il a su l'envelopper [1] ».

La figure de Léon Heuzey est déjà fixée dans ses traits principaux. Dès l'époque de son concours pour l'École d'Athènes, l'académicien Guigniaut saluait en ce jeune normalien « l'homme de science ». C'est un savant qui a la culture d'un humaniste, le goût d'un artiste et la plume d'un écrivain. Il ne recherche pas le renom littéraire par de vaines virtuosités de style. Il atteint à la véritable élégance, parce qu'il parle, en toute circonstance, un langage qui est l'expression la plus claire et la plus efficace de sa pensée. Il est précis comme un mathématicien pour suivre le fil délié d'un raisonnement et il a d'infinies délicatesses de touche pour noter les nuances d'un sentiment.

***

A son retour de Macédoine, en 1863, Heuzey fut nommé professeur d'archéologie à l'École des Beaux-Arts. Il avait peu de goût pour la parole publique. Il s'en méfiait, et on peut supposer qu'une certaine timidité, chez cet homme si réfléchi, de manières si réservées, si élégantes et si courtoises, n'était pas étrangère à une telle attitude. Peut-être dira-t-on aussi que ni la voix, ni le geste, ni même l'élocution ne le prédisposaient à l'action de l'orateur. On rencontrera plutôt la vérité, si l'on cherche des raisons plus complexes. Ceux dont la pensée s'exerce en profondeur, ceux qui sont habitués, comme on dit d'un mot très juste, à creuser les questions et qui sont nés pour trouver du nouveau ou, au moins, pour renouveler les vieilles choses en les regardant d'un œil que n'obscurcissent ni préjugés ni solutions reçues sans examen, ceux-là, souvent, ont peur de la parole improvisée, si brillante soit-elle, à cause de ce qu'elle comporte forcément de hasard, d'à peu près, d'imprécision, d'inexactitude, volontaire ou involontaire, et de la banalité où elle entraîne les meilleurs, quitte à lui donner la figure

1. *Revue de Paris*, 15 novembre 1911.

de son contraire par un accent d'autorité, par un large mouvement, par de savantes modulations de la voix.

On va saisir ici les ressorts puissants et secrets d'une nature que domine, guide, éclaire l'intelligence. Comme en d'autres occasions de sa vie, l'obstacle sert à Heuzey de tremplin. Ce qui lui manque pour jouer à sa propre satisfaction le rôle ordinaire du professeur lui inspire de créer un type d'enseignement tout à fait original et inédit.

L'observation sagace des monuments lui avait révélé l'incompréhension totale du costume antique dont les artistes faisaient preuve dans leurs œuvres peintes ou sculptées et les acteurs au théâtre. Il entreprit d'expliquer par l'exemple, sur le modèle vivant, cette draperie qui ajoute tant de beauté aux grandes créations des sculpteurs grecs et même aux modestes figurines façonnées par les coroplastes ou dessinées par les peintres de vases, — admirable vêtement qui épouse les formes du corps humain, suit, souligne les gestes et se modèle jusque sur les passions de l'âme. Il fit ainsi acte de science, et de la science la plus inventée, car l'erreur des artistes et des gens de théâtre était partagée par les archéologues. Qui sait si, après tant d'années et tant de démonstrations ingénieuses et lumineuses, cette erreur n'a pas gardé des refuges plus ou moins avoués?

Bientôt Heuzey étendit son enseignement, avec le même succès, au costume romain, à l'égyptien, à l'assyrien, au chaldéen, tant des hommes que des femmes et des civils que des militaires. Il sut rendre la vérité scientifique aimable, que dis-je? délicieuse, dans des leçons où ses doigts devenaient aussi légers que ceux d'une modiste ou d'une couturière pour produire une jolie chute de plis, pour faire bouillonner un bouffant au-dessus d'une ceinture, bref pour nous émerveiller de tout ce qu'on peut faire avec un carré de fine étoffe de laine non cousue.

Une découverte si heureuse, si importante pour la connaissance de la civilisation antique, si originalement et si élégamment mise en œuvre, aurait pu suffire à en rendre l'auteur célèbre, hors du cercle d'initiés qui remplissait de ses acclamations l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts. Mais Léon Heuzey, une fois qu'il avait trouvé une vérité,

ne se souciait guère d'en tirer profit. Il pensait qu'elle ferait son chemin par sa propre force, par sa propre lumière, et il n'aspirait qu'à en trouver d'autres, ailleurs, très loin peut-être. On put même craindre que, distrait par de nouvelles recherches, il ne laissât perdre en partie le fruit de son enseignement sur le costume antique, faute de fixer suffisamment pour l'avenir les principes et les applications de sa doctrine. Il avait publié sur ce sujet des fragments fort intéressants dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts* (1893). Mais ce ne fut que longtemps après, lorsque l'âge l'eut empêché de quitter sa chambre, qu'il donna une suite à cette première esquisse d'une *Histoire du costume antique.* Quelques chapitres isolés parurent dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* en 1921 et 1922 et dans les *Monuments et Mémoires de la fondation Piot* en 1921. Le livre attendu, cependant, ne nous sera pas soustrait. A la veille de sa mort, ce nonagénaire dont l'esprit demeurait présent dans un corps réduit, presque desséché, en examinait la maquette avec ce soin minutieux et ce goût de la perfection qu'il mettait en toutes choses.

***

En 1869, Léon Heuzey devint conservateur adjoint au département des antiques du Musée du Louvre. C'est la date capitale de sa vie que l'entrée de ce savant dans la vieille maison qu'il allait servir et illustrer pendant quarante ans. Il devait y modifier beaucoup de choses, y créer davantage, avec autant de circonspection que de hardiesse. Son nom est inséparable des grands progrès de l'archéologie à la fin du XIXe siècle; il reste attaché aux acquisitions méthodiques qui, durant cette période, ont enrichi le Louvre, et à la formation d'un département nouveau. Le nom même de ce département des Antiquités orientales et de la Céramique antique, ce nom composite, indique le double champ de recherches où Heuzey allait exercer son esprit inventif et réfléchi; il souligne aussi le lien, encore inaperçu, dont Heuzey devait, par de multiples observations, établir la réalité entre la civilisation asiatique et les arts de la Grèce.

Le point de départ de conclusions si nouvelles et si fécondes ainsi que des formules heureuses qui ont servi et continueront de servir de guides aux historiens de l'art antique, était bien modeste. Au moment où Heuzey commença de classer les innombrables statuettes de terre cuite dont les unes étaient depuis longtemps au Louvre, dans des armoires que l'on ne regardait pas souvent, et dont les autres venaient de sortir des fouilles de Tanagra, de Myrina, de Chypre, de Rhodes, de Phénicie, de Babylonie, il n'avait sans doute encore rien conçu de telle ou telle idée que l'analyse et la comparaison allaient lui suggérer : que, par exemple, les affreuses et schématiques idoles de la Déesse orientale nue sont les prototypes barbares de la charmante Vénus Anadyomène. De même, c'est sans l'avoir prévu que, grâce à l'effort de son intelligence déductive et, il faut l'ajouter, à une véritable pénétration psychologique, il allait saisir et définir un fait de la plus haute importance, ce qu'il a nommé l'*action en retour* : l'art grec, issu de l'Orient, réagit à son tour sur l'art asiatique, si bien que les statuettes phéniciennes les plus récentes portent les traces d'une influence qui vient rendre, sous une forme modifiée, la vie aux types primitifs qui furent les lointains modèles de l'art grec.

N'est-ce pas ainsi que procède le véritable « homme de science »? Lorsque Pasteur se mit à étudier les problèmes, alors abandonnés comme insolubles, relatifs à la pulvérisation des cristaux de tartrate de soude, il ne soupçonnait pas les conséquences incalculables que son génie allait peu à peu déduire d'observations patientes et minutieuses.

Sous son apparence chétive, le *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre* (1882) est une œuvre originale, riche de substance. Il est le modèle dont tous les archéologues, à l'étranger comme en France, se sont, depuis, inspirés pour la publication raisonnée des monuments. Le lecteur, instruit et charmé par tant de remarques neuves, de rapprochements ingénieux, d'analyses subtiles, est tout surpris, là où il ne croyait trouver que nomenclature sans vie et aride classification, d'entrer, par mille points de contact, en familiarité avec les mœurs, les arts et la pensée helléniques.

En 1879, M. Waddington, archéologue éminent qui était alors ministre des Affaires étrangères, mit Heuzey en relations avec Ernest de Sarzec, vice-consul de France à Bassorah, lequel, depuis deux ans, pratiquait, de sa propre initiative, des fouilles à Tello, en Chaldée. Heuzey, avec sa perspicacité ordinaire et en dépit du scepticisme affiché par les spécialistes les plus réputés, comprit tout de suite la portée des premières découvertes. Il se dévoua désormais à cette œuvre des fouilles de Chaldée, formant avec l'énergique et persévérant explorateur l'association la plus fructueuse. Il fut le chef véritable et l'âme de la mission qui, d'abord sous Ernest de Sarzec, puis, après 1900, sous le capitaine Gaston Cros, annexa une province nouvelle à l'empire de l'archéologie orientale. A quatre reprises, en 1887, en 1893, en 1896, en 1901, il se rendit à Constantinople pour défendre les intérêts de la mission et de la France. Ce ne fut pas seulement sur le Bosphore, c'est aussi bien sur les rives de la Seine qu'il travailla, au milieu d'intrigues contraires, pour que le privilège des fouilles fût maintenu à la France. La diplomatie des Turcs est proverbiale et elle utilise la lenteur comme un sûr moyen d'action. Dans ce jeu, Heuzey fut bientôt passé maître. Pour lui non plus, le temps ne compta, ni la peine. Il obtint tout ce qu'il avait voulu pour son pays, pour son musée. La Stèle des Vautours, du roi Eannadou, le vase d'argent d'Entéména, les statues de Goudéa sont, au Louvre, les témoins glorieux d'une activité tenace et bienfaisante. La publication des *Découvertes en Chaldée* (1884-1912), du *Catalogue des Antiquités chaldéennes du Louvre* (1902) et les mémoires insérés dans les *Origines orientales de l'Art, un Palais chaldéen* (1888), *une Villa royale chaldéenne environ* 4 000 *ans avant notre ère* (1900), représentent la part plus purement scientifique de cette activité.

***

Notre paresse d'esprit s'étonne, quand elle voit un homme, parvenu au milieu de sa vie et d'une carrière déjà signalée par de nombreux travaux, changer de direction, entrer dans une voie nouvelle, surtout si la voie est de celles

qui, selon l'opinion courante, ne paraissent ouvertes qu'à des érudits préparés par une longue spécialisation. Il faut que cet homme s'attende à rencontrer beaucoup de méfiance et même d'hostilité. Cette aventure n'a pas manqué à Léon Heuzey. Les orientalistes de profession affectèrent longtemps de considérer comme un amateur l'helléniste téméraire qui prétendait marcher sur leurs brisées et même leur apporter du nouveau dans les études dont ils croyaient avoir le monopole. Heuzey ne témoigna ni surprise, ni aigreur, ni découragement. Il poursuivit ses travaux. A la fin, les résultats en furent si éclatants que même les aveugles volontaires durent les voir. En 1911, à cette heure de la retraite où le maître allait quitter le Louvre, les amis de Léon Heuzey prirent l'initiative de célébrer le trentième anniversaire de la création du département des Antiquités orientales. Une adresse fut signée par cent soixante-douze savants français et étrangers; sur cette liste avaient voulu figurer presque tous les orientalistes connus.

Goethe a dit que toute poésie est de circonstance, voulant signifier que ce n'est pas un dessein prémédité, fût-il le plus noblement ambitieux, qui inspire le mieux le poète, mais que celui-ci, pour nous émouvoir, doit surtout donner une voix, une voix capable d'être entendue, aux énergies intellectuelles, sensibles ou morales qu'éveillent en lui, comme en tous les hommes, les appels venus de l'extérieur. On pourrait en dire autant de la science. La science, conçue comme l'acte suprême de l'intelligence, invite le savant, non pas à dévoiler d'un seul coup de je ne sais quelle baguette magique l'énigme totale du monde, mais à résoudre, les uns après les autres, les problèmes partiels qu'il rencontre sur le chemin de son esprit. De ces solutions de détail sort, s'il y a lieu, la théorie qui renouvellera telle science ou telle autre.

Heuzey n'était pas l'homme des livres. Il s'était, dans sa jeunesse, donné une vaste culture classique, une vraie culture d'humaniste, qui le rendait apte à tirer les plus beaux fruits de toute recherche qu'il entreprendrait sur un point ou sur un autre de la connaissance humaine. Mais, une fois passée cette période de préparation générale, il lut peu; je ne suis pas sûr qu'il lût les ouvrages de ses confrères,

même ceux qui touchaient au sujet de ses propres études. Il n'était pas fait pour produire de ces livres, d'ailleurs fort utiles et méritoires et où peut se manifester un beau talent, qui, analysant, exposant, combinant les découvertes et les théories des uns et des autres, nous offrent un vaste tableau de la science à l'heure où ils furent composés. Non, Heuzey n'était pas fait pour travailler sur les opinions des autres. Sa vocation était de débrouiller par sa propre réflexion les problèmes que d'autres avaient embrouillés ou de jeter le premier un faisceau de lumière sur une matière encore inexplorée.

Dans le silence et la solitude, il lui fallait le tête-à-tête de sa méditation avec le monument; et ce monument, en prenant le mot dans son sens latin, n'avait pas besoin d'apparence imposante ou de grande taille. On a raconté comment, parmi les maigres débris que Sarzec montrait, provenant de ses premières fouilles, et qui ne rencontraient qu'indifférence, un éclat de diorite où se voyait un ongle délicatement sculpté suffit à Heuzey pour prêter foi à l'avenir de l'entreprise qui commençait si petitement. « Ce fut, dit Edmond Pottier, comme la pépite que rapporte un prospecteur et qui dénonce le placer d'or. » Nul de ceux qui vécurent alors près de lui ne cessera de revoir en souvenir Léon Heuzey, pendant des semaines, pendant des mois, un grattoir à la main, travaillant comme un ouvrier, comme le plus patient, le plus prudent et le plus adroit des ouvriers, à dégager de sa gangue d'oxydation le vase d'argent qui semblait un vase pareil à tant d'autres et qui allait, par lui, devenir célèbre sous le nom de *Vase d'Entéména*. Il n'avait pas appris le métier de réparateur, non plus qu'il n'avait appris celui d'orientaliste. Mais il croyait que l'intelligence et la volonté servent à tout et partout et qu'en toute occasion se démontre l'unité de l'esprit humain. Il croyait aussi que rien n'importe plus que la conquête d'une vérité, d'une parcelle, si petite qu'elle soit, de la vérité. S'il n'avait pas eu le sentiment inné des proportions, il aurait pu alléguer qu'avant de rénover de fond en comble la thérapeutique, Pasteur, non plus, n'avait pas appris la médecine et que, pourtant, il n'avait pas hésité à abandonner cette minéralogie à

laquelle il s'était d'abord voué et où il avait marqué son empreinte, pour un ordre de recherches qui lui était jusqu'alors étranger.

Je ne dirai pas de Léon Heuzey qu'il fut infaillible : il n'aimait pas les exagérations, même dans la juste louange. Mais il ne s'est pas trompé souvent. La sûreté de son coup d'œil parut aussi bien quand il eut à prendre parti contre les fausses terres cuites dites d'Asie Mineure qui avaient séduit, abusé tant d'amateurs, de savants même et s'étaient introduites en abondance au Musée de Berlin, et quand, au contraire, il releva de l'interdit qui pesait à tort sur elles les statues, bizarres et inexpliquées, découvertes au Cerro de los Santos, en Espagne. L'entrée au Louvre de la *Dame d'Elché* fit triompher la hardiesse, la sagacité et la véritable divination scientifique déployées par l'auteur du mémoire sur les *Statues espagnoles de style gréco-phénicien* [1].

Ce mélange d'audace et de prudence qui est souvent la marque d'une forte personnalité, Heuzey le montra dans toutes les circonstances de sa vie. On doit noter comme un trait de son esprit et de son caractère les opinions sages qui furent les siennes en littérature, en art, en politique et son attachement aux vertus traditionnelles. Il savait que la science est une plante qui a besoin d'un abri contre les intempéries : cet abri, c'est l'ordre et la paix.

Pendant la guerre, lorsque, me trouvant de passage à Paris, j'allais le voir, je fus plus d'une fois frappé des jugements que ce vieillard, ce reclus, qui semblait retranché du monde, portait sur les questions soulevées par la catastrophe universelle, et ces jugements sensés, clairvoyants, prophétiques, contrastaient avec les billevesées prétentieuses qu'on entendait, qu'on lisait alors partout.

Il avait le goût de la hiérarchie, sans illusion sur ceux qui en sont les bénéficiaires. Il avait reçu volontiers les honneurs. Il n'eut pas à les chercher; il les aurait, au besoin, cherchés, s'ils n'étaient pas venus à lui, pour peu qu'il les jugeât utiles à son œuvre de savant. Il fut élu en 1874 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement de Beulé, et, en 1885, membre libre de l'Académie des Beaux-

1. *Revue d'Assyriologie*, 1892.

Arts. A sa retraite, en 1911, il reçut le titre de Directeur honoraire des Musées Nationaux. Il fut chevalier de la Légion d'honneur en 1865, officier en 1883, commandeur en 1895, grand-officier en 1903 et grand-croix en 1921. Cette dernière promotion, presque *in extremis*, lui fit plaisir, parce qu'il sut combien ses disciples et ses amis l'avaient désirée pour lui et parce qu'il lut le discours, prononcé devant le Sénat, par lequel Victor Bérard demanda au ministre cette suprême consécration pour l'œuvre et la vie du maître qui nous paraissait un type si complet et si discrètement original de l'érudit, homme de science et homme de goût, à la française.

Peu de temps auparavant, j'exprimais devant lui le regret qu'une autre consécration ne lui eût pas été accordée, celle de l'Académie française, où il fût entré avec tous les droits que l'on avait reconnus à un Gaston Paris, — et je ne suis pas le seul à mettre les titres de l'orientaliste par occasion au-dessus de ceux du romaniste professionnel. Il hocha la tête et me répondit : « Non, mon ami, à mon âge, ce serait une ambition presque inconvenante. » Accepter, oui, il le pouvait encore; mais il eût rougi de rien solliciter.

PAUL JAMOT

L'INTERNATIONALISME FINANCIER

AU XVIE SIÈCLE

Le XVIe siècle, à son début, a vu surgir une puissance nouvelle, celle de l'argent et de nouveaux potentats, les rois de l'or. En face des seigneurs ruinés par le luxe naissant et par l'abaissement de la féodalité, à côté des chefs d'Etat insuffisamment pourvus par un système d'impôts mal centralisé, pour faire face aux charges croissantes de la monarchie et par cela voués au déficit permanent, les princes de la finance entrent en scène, ou plutôt s'installent dans la coulisse d'où ils feront plus d'une fois manœuvrer les acteurs.

Après avoir été pendant le moyen âge concentré entre les mains des Juifs et flétri sous le nom d'usure, le commerce de l'argent prit un développement rapide à la fin du XVe siècle. La découverte de l'Amérique, en apportant dans l'ancien monde un afflux de métaux précieux, les expéditions d'Italie, en multipliant les échanges internationaux, la substitution dans les guerres des grosses masses d'infanterie mercenaire et d'artillerie, aux chevauchées des hommes d'armes équipés à leur propres frais, en rendant les campagnes beaucoup plus coûteuses, lui imprimèrent un caractère nouveau. L'Europe se couvrit d'un réseau de banques privées accréditées les unes auprès des autres, pour effectuer, entre pays éloignés, des remises d'argent, sans transfert de numéraire, grâce à l'invention récente de la lettre de change, ou plutôt grâce à la remise en usage de cet antique instrument commercial, et prêtes à jouer un rôle d'autant plus important que, les grandes ban-

ques d'Etat n'étant pas encore fondées, elles constituaient alors le seul organe de crédit. Il s'établit entre elles une sorte de franc-maçonnerie internationale, dont il n'est peut-être pas sans intérêt de préciser l'action et de déterminer l'influence occulte sur certains épisodes.

***

Dès le moyen âge d'Italie avait pris l'avance sur le reste de l'Europe dans le négoce de l'argent. Héritière directe de la Rome antique, où la Banque tenait une grande place; et des Byzantins chez qui les Banquiers occupaient une situation prépondérante, elle avait profité la première des complaisances de la casuistique pontificale qui avait rétracté les prohibitions ecclésiastiques contre le prêt à intérêts traité jusque-là comme délit d'usure, en l'accoutrant d'un déguisement sous forme de constitution rente.

Les plus riches familles, secouant les préjugés qui avaient longtemps assuré un monopole au Ghetto, s'étaient lancées dans la spéculation avec un succès qui devait permettre à l'une d'elles de se hisser jusqu'au trône grand-ducal, et dont on retrouve encore les vestiges dans les plus nobles palais de Venise, de Sienne, de Florence, de Gênes et de Pise. Déjà au XIVe siècle on voit s'établir des relations de change très animées, entre Constantinople, Chypre, Florence, Pise, Bruges, de même qu'entre les places de commerce espagnoles, italiennes, françaises et avec Londres.

L'opération la plus courante consistait alors, comme aujourd'hui, et de tous temps, dans l'encaissement et la remise des fonds sur des places éloignées, soit au moyen de transferts effectifs de numéraire, soit de préférence au moyen de lettres de change. Obligés, à cet effet, d'entretenir des correspondants dans toute l'Europe, les banquiers servaient souvent aux gouvernements d'agents pour la transmission des dépêches diplomatiques comme pour la délivrance des fonds adressés à leurs ambassadeurs. Ainsi pris comme confidents forcés, ils tendaient à utiliser pour les transactions commerciales leur immixtion fortuite dans les combinaisons politiques. L'ambassadeur du roi de France à Venise recourra aux bons offices

d'un sieur Corregio, marchand italien établi à Constantinople, pour correspondre avec Princou envoyé par François Ier auprès du Grand Seigneur. Jean Joachim de Pessano, plus tard seigneur de Vaux, secrétaire du gouverneur de Gênes, résidant à la Cour de France, servira d'intermédiaire à nos Généraux des Finances auprès des banquiers génois, pour la négociation des emprunts. Il serait facile de multiplier les exemples à l'infini.

La grande force des banques italiennes résidait dans la concentration des capitaux grâce aux dépôts particuliers confiés à leur garde. Tandis que le Français plus timide enfouit son trésor et tremble pour sa « chère cassette », son voisin place le sien à la Banque, qui, moyennant un intérêt fixe, en dispose pour des affaires de toute sorte, sous la condition de restituer le capital à une échéance déterminée, ou dans un certain délai de réclamation. Cet usage ne peut se généraliser que grâce à une confiance illimitée dans la bonne foi et la solvabilité du dépositaire...

Nul effort de solidarité ne fut négligé par les banquiers italiens pour rendre inébranlable un crédit qui était le patrimoine de tous. La religion du commerce domine toutes les rivalités et toutes les passions. A Florence les révolutions les plus violentes respectent le grand livre de la dette publique créé en 1345 par la Bourgeoisie. Les sommes atteintes, par l'ensemble des dépôts particuliers étaient si considérables que déjà au début du XVe siècle les banquiers italiens et lombards pouvaient prêter de grosses sommes aux rois de France et d'Angleterre, se faire donner un échange des monopoles industriels ou commerciaux et exercer ainsi sur les pays emprunteurs une domination économique. Quand ces emprunts dépassaient les ressources d'une maison, elle provoquait le concours de ses congénères et l'on voyait tout comme aujourd'hui s'organiser un consortium de banquiers.

Si la noblesse française était trop dédaigneuse et trop inexpérimentée et la Bourgeoisie trop routinière et trop timide pour se lancer, à l'exemple de leurs voisins dans les affaires d'argent, la France, avec ses industries naissantes, son peuple économe et laborieux, ses rois nécessiteux, offrait un champ

d'exploitation trop magnifique pour être négligé. Les banquiers italiens et bientôt, à leur suite, les Allemands vinrent y installer leurs comptoirs, attirés, depuis Louis XI, par le gouvernement royal qui ne leur ménagea pas les encouragements. Long serait le dénombrement de tous les Florentins, Génois, Siennois, établis à Paris, surtout à Lyon et jusqu'à Nantes, à la tête soit des factoreries dépendant des maisons italiennes soit de filiales plus ou moins autonomes. Des mariages unissaient souvent les héritières des uns aux fils des autres et l'on voyait se former de véritables dynasties, comme la réunion des fiefs en avait engendré dans l'aristocratie territoriale. Quelquefois les lettres de naturalité venaient récompenser les services rendus à la royauté et permettaient à leurs heureux possesseurs d'acheter des terres seigneuriales et même d'obtenir des charges de cour.

Déjà sous Louis XII on peut relever à Lyon les noms des frères Nasi et des frères Braque, de Paci, Grimaldi, Capponi, Rondelmont, et de Laurent de Médicis. Giovani Francesco Bini obtient avec Bernardini de Lucques le privilège exclusif d'importer seuls pendant dix ans les soies étrangères en France. Il faudra, sous le règne suivant, leur régler une forte indemnité pour racheter ce privilège, à la demande des Lyonnais lésés dans leur commerce. Laurent Charles, marchand florentin établi à Lyon accapare les cuirs. Il est en correspondance suivie avec Pelicier, notre ambassadear à Venise. Il est naturalisé en 1539 et devient propriétaire foncier en 1550.

L'immigration s'accélère sous François Ier. Les noms des banquiers étrangers reviennent pour ainsi dire à chaque page du catalogue des actes royaux. Il faut renoncer à les citer tous. Signalons cependant la dynastie des d'Elbène. Voici Albisse d'Elbène, marchand florentin, fermier à Lyon du tirage du sel, suivant bail de 1537; Barthélemy d'Elbène, bourgeois de Florence, marchand à Paris, gendre de Julien Bonacorsi; Richard d'Elbène, banquier à Paris, chargés de remettre à Rome des sommes dues par la cour; il devient bourgeois de Paris et fait hommage pour la seigneurie de l'Epine, mouvante de Melun.

Robert Albisse, banquier à Lyon, de la puissante famille des Albizzi, dont le sombre palais s'élève non loin du Bargello

à Florence, joue un rôle considérable, sous le règne du roi-chevalier? Les receveurs généraux des finances sont accablés de mandements à l'effet de lui rembourser les nombreux prêts qu'il a faits au roi, à l'occasion du camp du drap d'or et dans mainte autre circonstance. Il est fermier des impositions foraines de Lyon par un bail de huit ans, moyennant 9 500 livres. Il obtient des lettres de naturalité pour son gendre Robert d'Altoviti, et lui-même y est qualifié trésorier de l'hôtel de Longueville. Impliqué dans le procès Semblançay, il est condamné pour la forme à une amende dont il obtient bientôt la remise. Son incarcération avait été entourée de plus d'égards que celle de l'accusé principal, car on voit par un acte de 1533 qu'il avait reçu l'hospitalité au Louvre, confié à la garde d'un archer Pierre Delagarbe, à qui il est remboursé 44 livres pour l'entretien de son prisonnier du 14 février au 14 mai 1527.

Tous ces banquiers sont, pour le roi, des bailleurs de fonds à gros intérêts et le roi nourrit pour eux les sentiments d'un débiteur impénitent, tour à tour les accablant de faveurs et de cajoleries, quand il a besoin de leur argent, ou essayant de satisfaire sa rancune par des mesures d'intimidation ou des arrestations arbitraires, dont nous retrouverons bientôt un curieux exemple. Quelquefois ils sont choisis, comme agents, pour des missions confidentielles, comme ce Mellin (Antoine) banquier à Lyon, à qui l'on voit allouer 14 livres 10 sous, « pour un voyage qu'il a fait à grandes journées, sur l'ordre du roi, de Nevers à Lyon, pour entendre aucunes choses dont il lui avait baillé charge et lui en faire connaître la réponse, tout de suite sur le chemin de Lyon. »

La puissante famille des Strozzi dont le roi de France protégeait le commerce dans le Levant lui manifesta sa reconnaissance en venant en aide à son ambassadeur à Venise, où elle avait une succursale. Un des leurs, Leonardo Strozzi s'était fixé à Lyon. Il épousa une Altoviti et fit souche de magistrats et d'officiers français. Ses descendants invoquaient une parenté avec Catherine de Médicis pour se dire cousins des rois de France, qui consentirent à leur donner ce titre jusqu'à Louis XV.

Lyon, Paris et la France ne suffisaient pas à l'activité expansive de la banque florentine. Elle essaimait aussi en Angleterre et dans les Pays-Bas. A Londres florissaient les Frescobaldi,

les Cavalari; Bernard de Jully, Barthélemy Salviati, Pierre Corsi. Les Frescobaldi établis aussi à Anvers et à Bruges avaient prêté de grosses sommes à la cour de Bourgogne; ils affermèrent en 1498 la douane de Gravelines et entrèrent en relations constantes avec le Gouvernement des Pays-Bas. C'est sous Henri VIII qu'ils gagnèrent la clientèle anglaise. A l'inverse de ses rivaux du continent, ce roi, loin d'emprunter de l'argent aux banquiers, utilisait, pour leur en prêter, les grosses réserves accumulées par son père, et en réalité faisait le commerce sous leur nom. Les Frescobaldi obtinrent sa confiance. Il voulut les charger de faire passer sur le continent les gros subsides qu'il envoyait en 1516 à Maximilien. Mal lui en prit. L'opération dépassait les forces de ceux qui l'avaient assumée. Ils ne purent pourvoir en temps utile cet empereur toujours à court d'argent et de volonté. Celui-ci dut se retirer assez piteusement du Milanais. La défaillance des banquiers passa aux yeux du prince battu pour une trahison du roi d'Angleterre et du cardinal Wolsey, son ministre, et l'amena à consentir, avec leur adversaire commun la paix de Cambrai (1517).

La carrière de Gaspard Ducci de Pistoia, représentant à Anvers de la firme lucquoise Jacopo Arnolfini, Nicolo Nobili et autres, mérite de nous arrêter un instant, comme exemple de la prépotence que pouvait exercer sur tel ou tel gouvernement un manieur d'argent prêt suivant les cas à l'alimenter ou à l'affamer. Ducci avait réussi, pour ses débuts, à se faire nommer percepteur des taxes relatives aux licences que le gouvernement des Pays-Bas accordait, par mesure exceptionnelle, pour faire le commerce avec la France. Les négociants à l'affût d'échanges fructueux ne lésinaient probablement pas sur les commissions. Il sut en tirer de si bons revenus qu'il devint le bailleur de fonds de la cour de Bruxelles, son agent financier et son intermédiaire pour les gros emprunts contractés à Anvers, puis fermier de la douane et bientôt de l'alun, dont l'importation jouait alors un grand rôle, et enfin membre du Conseil Impérial. Détesté de tout le haut commerce Anversois, qu'il exaspérait par ses exigences fiscales, entouré d'une poignée de sbires, qui jetait la terreur dans les rues, il ne craignait pas de faire rosser ou tuer ses ennemis, sous le

couvert de l'impunité. Une querelle s'étant élevée entre lui et l'inspecteur des poids et mesures Schoonebeke, il le fit assaillir par ses bravi et celui-ci ne dut la vie qu'au dévouement de ses serviteurs. Cité à comparaître devant le tribunal criminel Ducci refusa de se présenter et obtint de la Cour un ordre de cessation de poursuites. Bien mieux, comme le Tribunal avait banni de la ville quelques-uns des malandrins italiens à sa solde, il osa accuser les magistrats d'avoir agi en haine de lui et menaça de les faire casser. Ces scandales ne parvenaient pas à altérer son crédit : allié par son mariage à une famille de notables, propriétaire du beau château d'Hobok, il voyait les représentants les plus distingués de l'aristocratie néerlandaise, les de Croy, les d'Egmont, les Buren accepter l'hospitalité du financier dont tous croyaient avoir besoin, et qui croyaient n'avoir besoin de personne. Nous verrons, au cours de cette étude, que la faveur dont il jouissait aux Pays-Bas ne l'empêchait pas de tendre la main à l'ennemi et de faire les affaires du roi de France, quand il y trouvait son bénéfice.

La banque italienne, si large que fût sa place, était loin de détenir le monopole du commerce de l'argent. L'Allemagne avait aussi ses puissants financiers, moins solidaires de la politique et plus âprement acharnés à édifier leur fortune, en tête desquels se place la grande maison des Fugger, gloire d'Augsbourg où ses palais, ses statues et ses tombeaux, sont encore les premières curiosités qui frappent le visiteur. L'origine première de leur opulence remontait aux spéculations faites sur l'exportation des futaines blanchies et l'importation du coton, alors que patriciens et capitalistes s'enrichissaient exploitant le travail des corporations de tisserands placées dans leur dépendance tant pour l'approvisionnement en matières premières que pour le placement des produits. Elle prit un brillant essor dans les dernières années du XVe siècle. C'est l'époque où Jacob Fugger, associé avec le Génois Antonio de Cavallis, obtint de l'archiduc Sigismond, en échange des avances faites à ce prince besogneux, le monopole de l'exploitation des riches mines d'argent du Tyrol. En même temps, ils s'associaient avec la puissante famille des Thurzo en Hongrie pour accaparer les mines de cuivre de Neusohl et autres et s'emparaient du marché du cuivre à Venise et sur la Baltique.

De 1511 à 1527 leur capital primitif de 200 000 florins, avait produit un bénéfice de 1 824 000 florins, qui, ajoutés à leur fonds de roulement, faisait d'eux la plus colossale puissance financière de leur temps. Leurs relations s'étendaient à toute la chrétienté. Ils avaient des représentants à Anvers, à Venise, à Rome, à Madrid, à Lyon, à Constantinople; et, pour héberger leurs agents quand ils venaient prendre des instructions, ou les négociateurs étrangers qui venaient traiter avec eux, ils avaient dû annexer à leur vaste demeure un second palais, devenu aujourd'hui l'hôtel des Trois-Maures.

On est à peine tenté de trouver quelque exagération dans les termes dithyrambiques dont se sert le chroniqueur d'Augsbourg, Clément Sender : « Jacob Fugger et ses frères sont connus dans tous les royaumes et tous les pays, comme chez les infidèles. Empereurs, rois, seigneurs, leur ont envoyé des ambassadeurs. Le Pape les a salués et embrassés comme ses fils bien-aimés. Les cardinaux se lèvent devant eux. Tous les négociants du monde le tiennent pour un homme très éclairé et il émerveille les païens. Il est la gloire de toute l'Allemagne. » A l'apogée, en 1552, Antoine Fugger pouvait prêter à Charles-Quint la somme colossale de 400 000 ducats, soit environ l'équivalent de 16 millions de francs or aujourd'hui. Nous verrons bientôt quel usage politique firent de cette puissance ceux qu'on pouvait appeler à cette époque les rois de l'or.

***

Avant de nous glisser dans les couloirs de la politique, pour y saisir l'action des financiers, essayons de nous rendre compte du mécanisme des opérations courantes. Il va de soi que les clients d'une banque y trouvaient les mêmes facilités qu'aujourd'hui pour se faire ouvrir un crédit ou un compte courant, effectuer un virement, se faire délivrer une traite ou opérer un encaissement. Les dépôts d'argent étaient constatés par des certificats (fedi di depositi) qui pouvaient être transmis par endossement et devenir des valeurs négociables en bourse. Il en était de même des engagements souscrits par les Princes, ou leurs trésoriers; nous dirions aujourd'hui les bons du trésor.

Presque toutes les opérations du commerce étaient concentrées dans les foires où les banquiers présidaient au règlement des négociations. Ce règlement s'effectuait à la fin de chaque foire, au moyen d'un virement de parties, *Giro* ou *Scontro*. Deux personnes étaient désignées pour comparer les livres de foire de tous les commerçants et les compenser. Elles nivelaient les créances réciproques, comme on le fait au Clearing House, et les soldes étaient seuls payés en espèces. Pour tous ces paiements on employait à Lyon une unité de calcul à laquelle toutes les valeurs étaient rapportées, l'écu de Marc à raison de 64 environ par marc d'or et pour l'exécution effective des paiements on se référait à une valeur étalon spéciale originairement le marc d'or pur, et plus tard un alliage comportant un rapport fixe entre l'or et l'argent. Toutes ces opérations étaient pratiquées à Lyon sur une place où s'élevait la maison consulaire des Florentins au bout d'un pont de la Saône qui a conservé le nom de pont au change.

Une opération très fructueuse pour les banquiers consistait à faire des avances d'une foire à l'autre, aux marchands qui n'avaient pu écouler leurs marchandise, ou, comptant sur la hausse, préféraient attendre la prochaine foire pour les vendre. On leur faisait alors des prêts en bourse (ditta di Borsa) dans lesquels il est facile de discerner l'origine de nos reports. L'argent se place à 2 et 2 1/2 p. 100 sur la prochaine foire.

Si l'on songe à l'infinie variété des monnaies et à l'instabilité de leur valeur on s'imagine facilement quels profits pouvaient offrir les opérations de change et d'arbitrage bien conduites entre différentes places. Voici comment, dans un document contemporain, un marchand florentin explique à son facteur à Lyon le procédé du change. « Lorsque toi, A, tu as de l'argent à Florence et veux le changer à Lyon où tu y trouves avantage, donne-moi, à moi B, qui ai besoin d'argent à Florence, 64 écus, lorsque tel est le cours du change, contre lesquels je promets de payer un marc d'or, à Lyon à Tomaso Sartini D. Je te donne une lettre de change sur Salviati C. Tu l'envoies à Tomaso D, pour encaissement. Tomaso exécute ton ordre. Il remet ton marc d'or à Lyon à Piero E. en reçoit de lui une lettre de change sur Frédéric F. de Florence, en vertu de laquelle celui-ci,

dans tant de jours doit te payer 64 1/2 écus. Tomaso te fait tenir cette lettre et à son échéance tu as gagné un demi-écu. » Mais le prudent instructeur s'empresse d'ajouter que l'opération n'est pas sans risques; aussi quiconque n'est pas versé dans les affaires fera mieux de confier son argent à une banque qui se chargera de le faire valoir et lui en donnera 8 ou 10 p. 100.

Toutes les opérations de change et d'arbitrage reposent sur la connaissance des cours. Combien d'écus d'argent ou d'or, combien de florins ou de carolus d'or, fallait-il, à tel jour, donner à Lyon en échange d'un marc d'or? Pour établir ce cours les banquiers se réunissaient à un jour déterminé et formaient le cercle. Alors le Consul des Florentins invitait les négociants des diverses nations, chacun à son tour, à donner leur évaluation. La moyenne des chiffres fournis par ces réponses représentait le cours officiel, qui était consigné sur un tableau des cours et expédié à l'étranger, les commerçants conservaient, bien entendu, la faculté de s'éloigner de ce cours dans leurs transactions particulières, mais le cours officiel n'en avait pas moins une grande importance, car beaucoup d'affaires étaient conclues d'avance, au cours moyen qui serait fixé le jour de l'échéance. Le Prévôt des marchands remplaça plus tard le consul italien; il recueillit les votes par écrit, mais l'usage du Conto persista, quoiqu'il eût perdu son utilité pratique, jusqu'à la Révolution.

Pour les financiers de haute volée, comme les Fugger les opérations courantes que l'on vient de décrire n'étaient, comme aujourd'hui pour nos grands Établissements de Crédit, qu'un moyen d'attirer les capitaux. C'est dans les affaires de l'État ou les grandes entreprises commerciales qu'ils cherchaient les gros profits qui font soudain s'enfler les bilans. A cet ordre d'idées se rattachent leurs relations avec la Papauté et leur rôle dans le commerce des indulgences.

Les Fugger possédaient à Rome une factorerie par l'entremise de laquelle ils faisaient de grosses affaires tant avec la curie romaine, dont ils étaient les banquiers et les pourvoyeurs, qu'avec les princes de l'Église. Ils se chargeaient de la frappe des monnaies pontificales et tenaient entre leurs mains

tout le sacré collège par de grosses avances. Jules II en 1509 avait placé en compte courant chez eux 100 000 ducats, tout son trésor de guerre et les fit dépositaires du denier du Jubilé.

Ils étaient ainsi déjà mêlés aux choses ecclésiastiques et rompus aux basses besognes des sacristies, quand ils entrèrent en relations avec un prélat ambitieux, turbulent et dépensier, qui venait d'obtenir le siège archiépiscopal de Mayence, Albert de Brandebourg. La pallium lui avait coûté cher. Il avait à payer 30 000 ducats, qui lui furent prêtés par les Fugger. Ses revenus ne les lui fournissant pas, il se fit donner par le Pape Léon X le monopole des indulgences et le céda en gage à ses banquiers, de telle sorte qu'aucune indulgence ne put être obtenue sans être au préalable passée en comptabilité par les Fugger, au guichet desquels les fidèles devaient se présenter pour s'acquitter. Nul n'a oublié les pages vibrantes dans lesquelles Michelet à flétri ce commerce éhonté. Avec Tetzel, le moine prêcheur, à qui tous les arguments et tous les moyens étaient bons pour accélérer la vente, on voyait paraître de ville en ville, un compagnon inséparable, le commis des Fugger, qui détenait une clef de la caisse aux indulgences. Lorsque celle-ci était pleine, elle était ouverte en présence de l'agent des Fugger. Le contenu compté avec soin était remis à Mattstedt facteur des Fugger à Leipzig, qui en transmettait la moitié à la curie romaine par les mains de leur représentant à Rome, tandis que l'autre moitié portée au crédit de l'archevêque de Mayence venait amortir d'autant sa dette. Comment s'étonner qu'un tel scandale ait donné le branle à la Réforme!

***

Ce n'était pas seulement à la Cour de Rome et dans les affaires de l'Eglise que l'argent jouait un rôle prépondérant. Il servait plus que jamais à nouer et à dénouer les fils de la politique. C'est à force de sacrifices financiers que la France, sous le règne du Roi-Chevalier, maintient ses alliances et son prestige et se défend contre l'invasion. A la veille de Marignan elle offre aux Suisses de leur acheter la paix moyennant 150 000 écus : la négociation n'échoue que par l'acharnement

gallophobe de Mathias Schinner, cardinal de Sion; au lendemain de la victoire elle signe avec les Cantons la « paix perpétuelle » moyennant 700 000 écus. Maximilien rétrocède Vérone à la République de Venise, moyennant 200 000 ducats. En 1518, Maximilien se fait donner par son petit-fils Charles, 600 000 florins, pour déjouer les intrigues françaises. Franz de Sickingen, le chevalier brigand, d'abord notre ami, s'aliène notre amitié en recouvrant, les armes à la main, une lettre de créance sur les marchands milanais, nos protégés. Charles-Quint, après Pavie, suspend son entrée en France pour se donner le temps d'épouser sa cousine de Portugal, qui devait lui apporter une dot de 900 000 ducats, nécessaire pour payer ses troupes. La France, en 1525, s'oblige à payer à Henri VIII, 2 millions de couronnes cautionnées par les principales villes du Royaume; en 1529, par le traité de Cambrai, elle promet 2 millions d'écus pour le rachat des enfants du roi donnés en otage à la place de leur père. En 1546, Henri VIII promet, par le traité d'Ardres, de nous rendre Boulogne, moyennant 800 000 écus d'or. Quant à l'élection à l'Empire, c'est une simple enchère qui va mériter plus loin un chapitre spécial. Toute la politique se fait à coup d'argent, et pour faire figure dans le monde il faut qu'un état puisse jeter l'or à pleines mains, et puiser à un gros monceau d'épargne comme Henri VIII, ou dans les coffres de la haute banque, comme ses deux grands rivaux.

Frappant est le contraste entre ces va-et-vient de grosses sommes et la pénurie où se trouve chaque souverain, pour l'administration de son royaume. La correspondance des ambassadeurs n'est remplie que de leurs doléances sur l'état de gêne où on les laisse. C'est Gatrinara qui écrit à la régente des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche : « Touchant de faire dresser le paiement de mon voyaige, je vous assure madame, que j'en ai bien mestier; et si je ne pars d'ici avant Noël, il est impossible que je puisse endurer sans argent, si je ne veux fondre une chaîne que j'ai[1]. » Mêmes plaintes deux ans plus tard et encore en 1514 : « Il ne m'est possible venir vers vous, car je n'ai présentement robe ni pour chevaucher ni pour aller par la ville, car, pour faute d'argent, j'ai été con-

1. *Nég. d'Autriche*, 8 décembre 1509.

traint bailler ma robe à chevaucher à un de mes serviteurs qui était mal en point, et de ma robe de deuil, j'en ai fait faire une robe de nuit fourrée d'agneaux noirs. Et par ainsi me faut être reclus demain tout le jour[1]. » Il ajoute qu'il a fait une dernière visite avant de faire découper sa robe. C'est de Berghes qui a son tour écrit : « Sur ma foi il ne m'est plus possible de fournir à cette dépense qui est ici. » C'est Burgo qui réclame 4 500 livres qu' « il a avancées; c'est Courteville qui écrit à de Croy : Suis bien honteux qu'il faut que je travaille tant pour demander mon dû »; et au Roi de Castille lui-même. « Votre lieutenant général me répond qu'il me faut attendre jusqu'à saint Jean, ce qui m'est un bien long terme, vu les grands dépens que j'ai faits et me faut faire journellement pour votre honneur garder. » C'est enfin Charles de Launay, le Vice-Roi de Naples, qui écrit après Pavie : « Vous envoie la balance de ce qui est dû aux gens de guerre et ce que l'on leur a payé et dont est venu l'argent. Et la dette est si grande que l'on a bien à faire à en bien vuider. » Il déclare qu'il « voit les choses mal dressées, faulte d'argent, pour entrer en France. »

Quant à François Ier, il ne traite mieux ni ses ambassadeurs ni ses généraux. Lautrec se fait battre à la Bicocque faute d'avoir pu payer ses Suisses, Semblancay, son Trésorier, risque sa tête dans des virements équivoques, pour lui procurer « l'argent des plaisirs du roy »; tandis que son ambassadeur à Venise Pelicier, évêque de Rodez, ne peut venir à bout de faire rembourser au banquier Strozzi une avance de 6 000 écus qu'il a dû lui demander.

Pourquoi tant de facilité à manier les gros chiffres d'un côté, et tant de peine, de l'autre à aligner les petites sommes? C'est qu'à celles-ci on s'efforçait de suffire avec les ressources normales des budgets, qui rentraient mal et laissaient des déficits, tandis que pour les grandes dépenses des guerres et les rançons d'hommes ou de territoire, qui avaient le caractère de dépenses extraordinaires, on était résigné d'avance à recourir à l'emprunt sans souci des moyens de rembourser et résolu à fermer les yeux sur le gouffre qu'il creusait pour l'avenir.

Encore fallait-il trouver des prêteurs, et pour cela ne rien

1. *Ibid.*, 17 janvier 1514.

négliger de ce qui devait fortifier le crédit de royaux emprunteurs. On saisit à chaque instant cette préoccupation chez eux comme chez leurs plus intelligents serviteurs. Philibert Naturelli, ambassadeur à Rome, réclamant des fonds à son roi Philippe de Castille (*Nég. d'Autriche*, 18-22 août 1506) ajoute : « Non pas que je faille à crédit pour argent, la grâce de Dieu, mais je voudrais qu'on connût, par de ça, qu'il ne nous faut rien. » Et plus loin : « Il y a un mois tout entier que je n'ai denier ni maille, que sur emprunt. Ce n'est pas bien ce qu'il faut pour conduire les affaires tant nécessaires. » Pelicier de son côté insistant pour qu'une avance à lui faite à Venise, par le banquier Strozzi soit remboursée sans retard, souhaite que les Strozzi aient ainsi « toujours moyen de faire service à Votre Majesté, à qui je les vois tant dévots et affectionnés qu'il n'est possible de plus. »

Chaque ambassadeur s'appuie sur un banquier et tant vaut la confiance du banquier, tant vaut le prestige de l'ambassadeur. Ceux de Charles-Quint sont généralement mieux servis, parce que leur maître ayant sous la main la Banque allemande, anversoise, et même florentine, peut faire ouvrir partout à ses représentants un crédit presque illimité, tandis que François Ier réduit au seul concours des Lyonnais, laisse souvent ses gens dans l'embarras.

Tandis que les Fugger avancent 3 millions de Florins à Charles-Quint, Pelicier ne peut obtenir du banquier Vénitien Stefano Doria l'envoi de 6 000 écus au capitaine Polin à Raguse. « J'en ai sollicité, dit-il, le plus instamment que j'ai pu le dit Doria, lequel enfin m'a dit n'avoir pu, ne pouvoir trouver moyen ni ordre les lui faire tenir, pour n'avoir point de répondant par de là. Et si m'a dit n'avoir aucune charge ne commission, par ce que lui en est escript, de me les délivrer. » Il s'adresse à d'autres qui lui répondent que « les banquiers florentins qui soulaient faire seuls les grandes faciendes (affaires), pour y avoir peu de gain, s'en sont retirés. » La décadence du commerce de Florence avec l'Orient compromettait les relations que notre diplomatie essayait d'y entretenir.

Le banquier auprès duquel est un ambassadeur ne borne pas son rôle à celui de trésorier ; il est souvent par la force

des choses mis au courant des négociations ; c'est lui qui se charge de faire passer les correspondances. C'est souvent par lui, grâce à son réseau d'informations, que les nouvelles parviennent à la légation. « On a entendu ici, par lettres venues à Francesco Belzer, qui fait ici pour les Foucres d'Auguste (les Fugger d'Augsbourg) que le camp du roi Ferdinand s'étant arrêté à Pola, lui étaient courus sur un bon nombre de chevaux Turcs. » « On apprend aussi que un Christophe de ses Foucres d'Auguste a eu lettres comme les terres franches d'Allemagne ont octroyé au dit roy Ferdinand lui bailler pour la dite entreprise (contre les Turcs) qui une bandière de gens et qui plus ou moins. Tant y a qu'ils se pourraient bien monter en tout le nombre de 12 000 hommes de pied[1]. »

Le banquier entre si bien dans l'intimité du plénipotentiaire que son sort pourra subir les vicissitudes de la politique. Quand Venise prend parti contre le roi de France, elle chasse, pour faire insulte au Roi, « le seigneur Pierre Strozzi, banquier, et ses frères et leur famille de tous ses Etats de terre et de mer. » Vous pouvez penser, écrit avec indignation le drogman de Pelicier, quelle faveur ils ont faite aux affaires du Roy, chassant hors d'ici telles personnes qui ont fait tant de service, qui était tout le moyen que le Roy avait de faire tenir argent pour ses affaires. » Nous verrons bientôt François Ier user du même procédé pour marquer son mécontentement aux Florentins.

Dans des conflits où tout se résout à coup d'argent, la parole des rois ne vaut qu'autant qu'elle est avalisée par la finance. François Ier l'a trop méconnu. Son successeur profitera de l'expérience. Lorsque Henri II cherchera l'alliance de la République de Venise contre l'Espagne (1556), il ne négligera pas les leçons du règne précédent et n'oubliera pas de se faire cautionner. « Quant à la solde, les deniers sont assurés, en Italie, pour six mois, ainsi que vous pourrez être certifiés par aucuns des principaux et plus fidèles marchands de ceux qui trafiquent en vostre cité, lesquels vous pourront davantaige témoigner qu'il y a provision certaine pour les six mois ensuivants. Ainsi est assuré le paiement pour un an, voire sans toucher au revenu que le Roi tirera cette année de

1. Pelicier, *Correspondance politique*.

son royaume... Car l'expérience enseigne assez que l'argent est principal nerf de la Guerre dont la faulte a causé la plupart des inconvénients advenus aux entreprises des princes par le passé[1]. »

On ne peut mieux caractériser ce qui fit trop souvent défaut à la politique de François Ier, non qu'il ait ménagé l'argent comme Louis XII, mais parce qu'il disposait de moins grandes ressources que son rival et ne sut pas les employer avec autant de méthode, ni s'assurer un aussi utile concours financier. Nous allons en voir l'exemple éclatant dans l'élection impériale de 1519.

On savait en Europe, bien avant la mort de Maximilien, que la couronne impériale allait être disputée à prix d'argent. Dès le mois d'août 1517, Charles, se rendant en Espagne, munit son Ministre Courteville et le Trésorier impérial Willigen d'une traite de 94 000 florins sur les Fugger pour gagner les électeurs à sa cause, mais ce n'était là qu'une provision pour de menus frais. La grosse pluie d'or ne devait dans l'esprit du jeune monarque se répandre qu'après l'élection. Il espérait que jusque-là les électeurs voudraient bien se contenter de promesses, mais le vieil empereur connaissait mieux son monde. Il écrit à son petit-fils « le prix doit être payé comptant et ce n'est pas 94 000 florins qu'il faut, mais encore 450 000. » Dès lors commença un marchandage d'une année, au cours duquel les princes élevaient de jour en jour leurs prétentions, arguant sans cesse des offres plus brillantes faites par la concurrence française.

La mort de Maximilien survenue le 12 janvier 1519 fut le signal des enchères. Bonivet et Duprat furent chargés des intérêts de François Ier; le Cardinal de Gurce, Nassau, Armstrong, Willingher et Renner furent choisis comme négociateurs par le Roi de Castille. La difficulté n'était pas de formuler les offres et de les faire accepter; les électeurs allaient au-devant. C'était de trouver des fonds et de les faire parvenir à leur adresse. La situation des Français se dessina dès le début comme fâcheuse. Le roi de France s'adressa tout

1. Documents inédits. *Archives* Affaires étrangères. Venise, 1268-1599.

d'abord aux grands banquiers de Gênes, pour un prêt de 800 000 écus, qui lui fut refusé. Gênes voulait se réserver, et attendre l'issue de la lutte pour se décider entre les deux compétiteurs. Il échoua également dans une tentative d'emprunt à Lyon, auprès des banquiers Florentins, qui n'étaient pas encore inféodés à la Couronne de France comme ils le devinrent plus tard, et qui s'étaient déjà dérobés à l'époque du Camp du drap d'or, laissant le roi s'aboucher avec les Frescobaldi de Londres. Même quelques banquiers florentins qui avaient des comptoirs à Anvers soutenaient le parti des Habsbourg. C'est donc à sa mère, Louise de Savoie que François Ier fut obligé de recourir pour mener cette campagne qu'elle envisageait sans enthousiasme.

Mais ce n'était pas tout de s'assurer l'argent. Il fallait encore ne le distribuer qu'à bon escient. Si l'on payait d'avance, on était à peu près sûr de voir les électeurs manquer de parole, écouter les surenchères de l'adversaire, empocher des deux mains et se moquer de leurs engagements. La versatilité de l'archevêque de Mayence était là pour servir de leçon aux négociateurs, comme son astuce servait d'exemple aux électeurs. Mais d'un autre côté comment faire prendre au sérieux de simples promesses par des gens si prêts à violer les leurs ! Il leur fallait de bonnes et solides cautions et ils entendaient n'en point accepter d'autres que les premières maisons de banque allemandes. François Ier chercha à gagner les Fugger. Il fit prier Jacob Fugger d'accepter une lettre de change de 300 000 écus. Celui-ci y aurait trouvé un beau bénéfice, mais il avait déjà partie liée avec le roi d'Espagne, et déjà par amour-propre de vieux financier fier de diriger les destinées politiques de son pays, il avait embrassé la cause des Habsbourg.

Le boycottage ne s'arrêta pas là. On pouvait craindre que le haut commerce allemand n'offrît ses services à la France. Quelques défections s'annonçaient. La pression intervint. Le 16 février 1519, la ligue de Souabe écrivit au Conseil d'Augsbourg qu'elle avait appris que quelques rois étrangers, celui de France et d'autres s'efforçaient de faire du change par les associations et les marchands. Elle enjoignait au Conseil de défendre à ses marchands, sous peine de mort, de faire une

telle affaire et les marchands devaient révéler sous serment celles qu'ils auraient déjà faites jusqu'à présent. Les marchands interrogés déclarèrent que non seulement ils n'avaient fait aucune affaire de ce genre avec le roi de France mais que du vivant de l'Empereur ils avaient déjà repoussé les instances faites par François Ier pour leur faire accepter ses traites. Le résultat fut que les ambassadeurs français réduits au peu d'argent qu'ils avaient emporté avec eux, ne pouvant le déposer nulle part pour le mandater à échéance au profit de l'un ou de l'autre, n'osant le verser comptant, de peur de se voir bafoués, couraient à un échec certain. « La haine dans ce pays croît journellement contre les Français, écrit de Berghes, et dient qu'ils ont des florins d'or contre écus. Et en effet la ville d'Augsbourg à ce jour fait défense à tous leurs marchands, sur corps et biens de prendre change de France, ceux de Nuremberg font le pareil. »

Le parti des Habsbourg eut la double bonne fortune de s'appuyer sur les Fugger et d'être conduit à l'assaut par une femme intelligente et pratique, Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, décidée à tous les sacrifices pour faire de son neveu un empereur. Celui-ci d'abord avait lésiné. Il avait trouvé trop dures les conditions d'emprunt que lui faisait Jacob Fugger et bien qu'en relations d'affaires et de confiance avec le grand banquier, il avait essayé de s'adresser à d'autres, ne comprenant pas que, seule, la grande maison d'Augsbourg pouvait diriger la grande opération financière qui allait s'accomplir. Il s'était abouché avec des banquiers allemands d'ordre secondaire ou des Italiens. Les Welser devaient fournir 110 000 florins, les Grimaldi, les Qualterrotti, les Fornari, chacun 55 000 florins.

Les uns et les autres délivrèrent au roi d'Espagne des traites sur Augsbourg et Francfort par lesquelles ils s'engageaient pour la fin du mois d'avril envers un mandataire spécial du roi, Paul Armstroff, à remettre le montant aux électeurs, dans le cas seulement où Charles serait proclamé roi des Romains. Mais cela ne faisait pas l'affaire des princes à vendre. Ces souscripteurs étaient loin, difficiles à poursuivre. Il fallait des garanties plus sûres. Celle même des marchands d'Anvers et de Malines, offerte par Armstroff à l'archevêque de

Mayence ne paraît pas suffisante au prélat « ils ont privilège de ne rien tenir de ce à quoi ils s'obligent ». Il veut un engagement de Fugger[1].

Et tel va être le leit-motive de toute l'élection. Le crédit de Fugger est tel que tous les électeurs seront rassurés s'ils ont une délégation sur lui et ne le seront qu'à cette condition. Il faut se hâter de leur donner ce gage, et leur garantir le paiement en florins d'or et non en autre monnaie, « parce que les Français seront là, pleins d'écus d'or, si nous failliesmes en rien, — pour les recouvrer[2] ». Joachim, marquis de Brandebourg, le frère de l'archevêque de Mayence, le plus altéré et le plus impatient des quémandeurs princiers, ne veut lui aussi entendre parler que d'une promesse avalisée par Fugger, pour les 30 000 florins qu'il exige, et de Berghes avertit Marguerite que « si l'on peut contenter ce marquis, qui donne le ton à tous les électeurs, on aura abattu le plus grand vent[3] ». Fugger, d'ailleurs ne demanda pas mieux que de mettre son crédit au service du roi d'Espagne, pour centraliser toute l'opération dans laquelle il a déjà une part personnelle de 88 000 florins. Berghes l'a sondé à ce sujet; et bien qu'il ait perdu soi-disant sur le change qu'il a déjà accepté 8 000 florins d'or (le pauvre homme!) « il déboursera entre ci et la micaresme les 100 025 florins d'or auxquels ne correspond aucune provision » et pour peu de frais en donnera au roi un terme de paiement qu'il me semble un grand plaisir, car me semble que, en si brief temps, à grand peine saura-t-on trouver autre faisant telle adresse à l'affaire, aux Pays-Bas, ne de par de ça[4] ». Fugger sans doute mettra ses conditions, mais il ne ménagera pas son zèle et si les députés du roi catholique croient devoir quitter Augsbourg et se rapprocher de Francfort, à l'approche de la date décisive, il les fera suivre d'un de ses facteurs, pour recevoir de leurs mains toutes les remises qu'ils auraient à faire[5].

Marguerite suit avec un intérêt minutieux tout ce travail de

1. *Nég. d'Autriche*, II, 288.
2. *Berghe à Marguerite*, *Nég. d'Autriche*, II, 231.
3. *Ibid.*, p. 239.
4. *Nég. d'Autriche*, II, 220.
5. *Ibid.*, II, 371.

captation; elle n'hésite pas à y intervenir elle-même, envoyant son trésorier Jean Maruix rappeler au comte Palatin « que le roy est décidé à le bien traiter et l'avertir que le Foucker (Fugger) est dressé de 3 500 livres de sa pension, telle qu'il a escript à Madame, laquelle lui a fait bonne réponse [1]. » Elle a compris que la grande affaire n'aboutira qu'avec Fugger comme directeur du syndicat, répondant pour tous les participants, et concentrant tous les fonds, avant le jour de l'élection. Elle entrevoit en effet le danger qui se présente. Les banquiers italiens avec lesquels a traité Charles, font mine de ne pouvoir remettre les fonds à sa disposition qu'après qu'il sera élu, se disant que si les voix se portent en majorité sur son concurrent, celui-ci aura au lendemain de son triomphe bien des bonnes volontés à récompenser et leur achètera à bon compte les traites dont Charles n'aura plus besoin. Mais la gouvernante des Pays-Bas estime que l'argent est toujours bon à prendre, « il faut, écrit-elle à son neveu, obvier à ce que les Français soient servis des dits deniers, lesquels, quand oyres le roi de France serait élu, auriez bien à faire, pour d'iceulx résister aux emprises que les dits Français ou autres pourraient sur vos pays et subjects [2] ».

Du reste rien ne stimulera les électeurs comme de savoir les provisions faites entre les mains de Jacob Fugger, « afin que le dit Jacob réponde et assure les électeurs et autres qu'il appartiendra de les payer incontinent après la dite élection faite en votre personne; car ils se tiendront plus assurés des obligations et promesses du dit Fugger que des lettraiges et promesses d'autres qu'on leur saurait bailler ». Le roi ne doit pas oublier que « le principe de cette affaire gist sur les dites finances, auxquelles est besoin convenablement pourvoir sur toute chose, car, sans avoir force argent et savoir assurément où prendre les deniers serait labourer en vain. »

Nassau, le principal des négociateurs de Charles lui tient le même langage et lui donne le même conseil. On n'inspirera confiance aux princes allemands que quand ils auront une parole de Fugger.

1. *Nég. d'Autriche*, 201.
2. *Ibid.*, 318

Charles comprend et ne semble pas s'indigner que l'aval d'un banquier soit préféré à sa parole de roi et de gentilhomme par d'autres gentilshommes. Il intervient donc auprès des bailleurs de fonds qui lui ont souscrit des lettres de change payables en avril, pour qu'ils remettent les deniers ou des traites entre les mains de Fugger. Mais voici qu'il se heurte à une difficulté imprévue. Les banquiers d'Augsbourg se sont attirés antérieurement les rancunes des Génois, pour avoir abusé de leur monopole du change en Allemagne et leur avoir fait subir des cours ruineux dans leurs échanges. Sous l'empire de leur rancune, les banquiers italiens refusent de souscrire les traites au nom de Fugger. « Quelque extrême poursuite que nous ayons faite, écrit le roi à son ambassadeur à la Diète, n'a été possible réduire les dits marchands, ains ont dit que, quelque avantage ou intérêt qu'on leur fit, ils ne voulaient pas, *pour honneur*, se soumettre aux Fugger ni bailler deniers ou pleges entre leurs mains, ayant égard à la rudesse que iceulx Fugger leur ont tenue, mesme aux Génois, en leur cuidant faire perdre le crédit et leur enchérissant le change au très grand dommage d'eux marchands[1]. »

Que faire! Charles ne peut rompre les contrats passés, avec les Qualterotti, les Grimaldi et autres, contrats auxquels il a été acculé par les exigences des Fugger, qui « n'ont pas voulu accepter le change à des conditions raisonnables ». Alors il imagine une combinaison dont il espère que les électeurs se contenteront. Les Welser qui ont traité avec lui conjointement avec les Génois et ne sont pas par eux mis à l'index comme les Fugger, vont l'aider, croit-il, à sauver la situation. Ils prendront, eux banquiers allemands, bien connus des princes, l'engagement qu'on attendait des Fugger. Le roi a obtenu d'eux cette complaisance et s'en applaudit. « Bien avons fait que les Welser prendront en leur charge l'asseurement de toute la somme tant pour leur porcion, que pour la porcion des Génois, et se sont faits forts que des sommes qui leur seront déclarées se debvoir payer, ils en bailleront telle sûreté que sera au consentement des électeurs. »

Le roi n'oublie pas que les électeurs exigent d'être payés en

1. *Nég. d'Autriche*, II, 336.

or, tandis que les banquiers Génois ne sont obligés à fournir que de la monnaie d'argent. Qu'à cela ne tienne, on leur demandera de fournir de l'or et on le leur paiera au moyen d'un agio. Mais comme il n'est pas prodigue, le roi spécifie que ce paiement en or est réservé aux électeurs qui l'ont exigé. « Quant aux autres personnes qui doivent avoir de cet argent, nous semble par raison qu'ils se contenteront bien des paiements tels que les obligations des marchands les portent, qui est or ou monnayage coursable à Francfort. »

Cependant la combinaison rêvée par Charles s'écroule devant l'entêtement des électeurs qui ne veulent décidément se contenter que de la parole de Fugger, alléchés peut-être par la promesse d'une prime que celui-ci a promise, pour attirer à lui toute l'affaire. En final, le roi catholique est obligé d'ordonner[1] qu'à leur échéance en avril les traites seront touchées par son ambassadeur le comte de Nassau, qui recueillera les deniers en nature, puis les remettra entre les mains des Fugger, de manière que ceux-ci puissent prendre tous les engagements requis envers les électeurs et leur affirmer qu'ils sont nantis de l'argent promis pour prix de leurs voix.

Chemin faisant les appétits se sont ouverts et les exigences accrues? Ce n'est plus 514 000 florins d'or que coûtera l'élection « sans compter les tapis et vaisselles comme l'annonçait Marguerite en mars 1518. C'est 850 000 florins, sur lesquels Fugger par des avances successives avait fourni 575 000 florins. Le 4 mai, six semaines avant l'élection les négociateurs de Charles lui annonçaient qu'ils avaient dû faire un « change » de 200 000 florins (le mot leur semblait-il sonner moins mal que celui d'emprunt)? et lui en annonçaient un autre de 700 000.

C'est à ce prix que le roi catholique achetait la couronne impériale. Mais ces chiffres ne disent pas tout. Ils nous laissent ignorer d'une part les énormes intérêts, au moins 12 p. 100, et les commissions et agios que l'Espagne eut à payer. Ils se taisent également sur l'étrange dépendance où la couronne se trouvait désormais placée vis-à-vis de la haute banque. Pour prix du service rendu, Fugger avait exigé que les autres

1. Arch. Dép. du Nord. Lettre missive de Charles à Marguerite d'Autriche, 20 avril 1518.

banquiers fussent exclus de l'affaire ou n'y entrassent que comme ses sous-participants et sous son contrôle ; c'était, pour l'avenir écarter leur concurrence et ériger en fief les emprunts d'État. Il avait obtenu en garantie les engagements des villes d'Anvers et de Malines, ce qui lui donnait le contrôle des douanes et péages d'où elles tiraient leurs revenus. Enfin, à son instigation, Marguerite avait interdit à tous les marchands d'Anvers de faire le change en Allemagne à qui que ce soit, sauf au roi lui-même. Cette mesure prise en apparence pour empêcher les agents de François Ier de se faire remettre des fonds à l'intention des électeurs impériaux, n'allait à rien moins qu'à placer tout le commerce sous le joug financier du roi, ou plutôt de son prêteur subrogé dans ses droits et à organiser ainsi le trust du change au profit de la maison Fugger. C'était, même pour l'époque, un hardi coup d'État, une sorte de blocus continental qui ne fut accepté sans doute que grâce aux licences nombreuses que le gouvernement des Pays-Bas se réservait de délivrer à ses amis.

Bien qu'il pût s'estimer assez payé par ses avantages indirects, Jacob Fugger n'en restait pas moins créancier de l'Empereur pour des sommes énormes. Quand on demanda à l'Espagne de payer les frais de l'élection, elle répondit par la révolte des communeros. Charles délégua alors aux Fugger les revenus du Tyrol et une partie de ceux de l'Espagne. On vendit des domaines aux Pays-Bas et à Naples ; on réussit à rendre libres, en Hollande de grosses masses de numéraire ; les galions d'Amérique furent mis à contribution, pour solder les Génois de leurs avances en même temps que pour l'entretien des armées impériales. Malgré cela le crédit de l'empereur était tombé si bas qu'en 1522 Lucas Rem, sous-participant de Fugger dans l'élection pour une avance de 18 300 florins s'estimait heureux de revendre cette participation avec 50 p. 100 de perte. La maison Fugger n'avait rien tiré de la délégation sur le Tyrol. A la fin, Jacob Fugger perdit patience et écrivit à l'empereur une lettre d'une étrange liberté de ton.

« ... Il est connu et clair comme le jour que sans mon aide Votre Majesté n'aurait jamais obtenu la couronne des Romains. Je n'ai pas en cela regardé à mes propres intérêts, car, si j'avais voulu me séparer de la Maison d'Autriche et faire les affaires

de la France, j'aurais acquis beaucoup d'argent et de richesse comme on me le promettait. Duquel préjudice, Votre Majesté et la Maison d'Autriche se sont grandies. Que Votre Majesté, dans sa haute sagesse, veuille bien tout examiner[1] ! »

On ignore la réponse de Charles-Quint à cette lettre qu'il reçut le 24 avril 1520 à Valladolid. Elle ne paraît pas avoir interrompu les relations de la couronne avec son indispensable bailleur de fonds, car on voit, au cours du règne, l'empereur recourir plus d'une fois à son hautain concours. L'heureux rival de François Ier avait trouvé son maître. L'expérience lui avait appris que le plus puissant monarque du siècle pouvait être réduit à l'impuissance si les rois de l'or se retournaient contre lui, et il mettait toute son habileté à ne pas les brusquer.

GEORGES BOUSQUET

1. Ehrenfeld, *Das Zeitalter der Fugger*, *I*, 111.

AU THÉATRE

Les grandes chorégies annuelles de madame Ida Rubinstein sont entrées dans nos mœurs. Ces représentations exceptionnelles sont devenues pour nous une habitude, et quelque chose manquerait à la saison de Paris si cette originale artiste cessait de nous offrir, vers la Saint-Jean d'été, quelque spectacle rare. On peut en dire autant des ballets russes. Madame Ida Rubinstein appartenait naguère à la troupe de M. Serge de Diaghilef, qui l'a produite dans *Cléopâtre* et *Schéhérazade*, où elle provoqua l'enthousiasme de Robert de Montesquiou et de beaucoup d'autres. C'était, c'est toujours, une mime incomparable, par une allure de déesse — *incessu patuit dea* — qui donne aux autres danseuses en scène avec elle un air de servantes; par une science esthétique qui ne laisse rien au hasard, mais lui permet d'imiter d'innombrables peintures, statues, bas-reliefs, et qui la fait ressembler à une synthèse vivante de tous les musées anciens et modernes; enfin par un ragoût d'étrangeté, d'irréalisme, qui est plus que jamais à la mode, mais a toujours été considéré comme nécessaire à la poésie de théâtre, puisque Racine lui-même s'excusant d'avoir traité dans *Bajazet* un sujet moderne, écrit dans la préface de cette tragédie : « On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia.* L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps : car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que

les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre... » Sans être turque (bien que certains critiques inclinent à la traiter de turque à more), madame Ida Rubinstein a une extrême dignité, en ce sens racinien. Incontestablement « reine de l'attitude et princesse du geste », sans rivale dans cet emploi depuis la mort de Sarah Bernhardt, elle apparaît en outre la plus chimérique des princesses lointaines. Et l'on s'étonne d'apprendre qu'elle est tout bonnement née en Russie. Pour elle, cela fait presque l'effet d'une banlieue. On la croirait plutôt venue, comme une Éloa ou une Séraphita, des régions polaires, ou interstellaires, de l'empyrée ou de la lune. Ce qui n'empêche pas des irrévérencieux, parce qu'elle est très grande et très mince, de la comparer à la mante religieuse, dont l'existence nous a été révélée par l'entomologiste Fabre (de Sérignan).

Un des traits du caractère de madame Ida Rubinstein est évidemment une énergie et une ténacité qui, comme toute sa personne, tiennent du prodige. Elle avait tout de suite obtenu un succès foudroyant dans la pantomime; sa réputation était faite et sa carrière facile, à condition de continuer dans cette voie. Étant femme, le silence lui pesa. Mais pour elle, la parole était l'écueil. C'est bien contre vents et marées qu'elle résolut de devenir tragédienne. Elle avait un accent épouvantable. A force de travail, elle a réussi à s'en corriger. Mais elle avait aussi une mauvaise voix, une émission rauque et gutturale. Il était plus malaisé de remédier à un défaut de conformation physique, bien que M. Jean Cocteau affirme que la volonté peut changer les lignes de la main et, si l'on n'a pas de ligne de chance, en faire une à la pointe d'un couteau. On n'a pas encore trouvé le moyen de se procurer un gosier et des cordes vocales de rechange. Une fois au moins, cependant, madame Ida Rubinstein fut pleinement admirable dans une tragédie, qui n'était autre que la *Phèdre* de Racine : c'est que, connaissant les bonnes adresses, elle était allée tout droit demander des leçons à la grande Sarah, sublime dans ce rôle et qui avait consenti à le lui « indiquer ». Plus fréquemment, dans les tragédies jouées par madame Ida Rubinstein, il a fallu se contenter du plaisir des yeux, qui d'ailleurs, à ce degré, ne laisse pas, comme on dit, de valoir le voyage. Ajoutez

qu'elle nous a fait connaître des œuvres qui effrayaient les directeurs ordinaires, désireux de gagner de l'argent, ou d'en perdre le moins possible, ce qui est le dernier des soucis de madame Ida Rubinstein. Elle a pour prénom le nom d'une montagne, où Pâris l'eût sans doute prise en considération; et c'est sans doute celle où le Pactole prend sa source. Grâce à cette générosité fabuleuse, nous avons vu non seulement *Antoine et Cléopâtre*, ce qui était moins nécessaire, Gémier ayant joué ce chef d'œuvre à moins de frais, mais la *Salomé* d'Oscar Wilde (sans musique de Richard Strauss), l'*Hélène de Sparte* d'Émile Verhaeren, surtout la *Pisanelle* et *le Martyre de Saint Sébastien*, que M. Gabriel d'Annunzio nous a fait l'honneur d'écrire, pour elle, directement en français, non seulement avec la magnificence dont il est coutumier, mais avec une connaissance de notre langue unique parmi nos poètes contemporains, le seul Moréas, peut-être, excepté. Nous serions ingrats si, à l'admiration que méritent les qualités incomplètes, mais éminentes, de madame Ida Rubinstein, nous ne joignions une gratitude pour les services rendus par elle à notre littérature.

Elle a monté cette année, à l'Opéra, avec le faste dont elle ne s'est jamais départie, la *Fedra* que M. Gabriel d'Annunzio, son auteur favori, avait publiée en 1908 chez Trèves, à Milan, et qui était encore inconnue de ce côté des Alpes. M. André Doderet en a donné une excellente traduction littérale, qu'il a intitulée *Phaedre*, avec un *ae*, comme s'il avait traduit la tragédie de Sénèque. Mais la tragédie de d'Annunzio diffère profondément de celles d'Euripide, de Sénèque et de Racine, lesquelles, assez différentes aussi l'une de l'autre, n'en ont pas moins un certain air de famille. D'ailleurs, Racine a puisé librement dans la *Phaedre* latine, au moins autant que dans la grecque : ce qui ne l'a pas empêché de faire un chef-d'œuvre absolument original, et l'y a peut-être même aidé. L'invention et l'originalité ne consistent pas à trouver des sujets nouveaux (il n'y en a point), ni à faire table rase de ses devanciers (on en a toujours), mais à utiliser l'expérience acquise pour s'avancer davantage vers la vérité, la beauté et la perfection. On aura l'esprit de son temps sans le vouloir, et un style personnel sans le chercher, si on en a l'étoffe.

Engageons les auteurs contemporains, qui veulent tout créer *ex nihilo*, à se montrer aussi modestes que Racine, à qui cette méthode n'a pas trop mal réussi.

En entreprenant de composer à son tour une *Phèdre* M. Gabriel d'Annunzio a prouvé qu'il était suffisamment exempt de ces préjugés aujourd'hui courants. Il s'est écarté de ses prédécesseurs principalement à deux points de vue, dont l'un lui était imposé par son tempérament et le ramenait, du reste, à la plus ancienne tradition : je veux parler de son splendide et abondant lyrisme, qui se retrouve dans tous ses ouvrages, et qui se conforme à l'exemple d'Eschyle, à ce qu'on sait des premiers tragiques préeschyliens, et à l'étymologie même du mot *tragédie*, où celui *d'ode* est contenu; et il reste vrai qu'une tragédie bourgeoise, en prose, est un monstre bâtard, quoi qu'en ait pensé Brunetière, mais que toute tragédie digne de ce nom doit être avant tout un poème. Sur ce point, l'œuvre de M. d'Annunzio remplit pleinement les conditions du genre : on pourrait presque dire qu'elle les remplit trop, c'est-à-dire aux dépens des nécessités scéniques en submergeant l'action sous un flux de virtuosité verbale, admirable en soi, mais qui dépasse les forces d'attention d'un auditoire moyen. La représentation a duré plus de quatre heures, avec deux entr'actes seulement : celles de Corneille et de Racine n'en occupent que deux environ; et je crois que la musique seule a le pouvoir de nous captiver si longtemps. L'art de M. d'Annunzio n'est pas sans analogie avec celui de Wagner, et même à d'autres égards; mais le Jupiter de Bayreuth lui-même eût sans doute fait *Parsifal* et *Tristan* plus courts, s'il n'avait écrit sur papier réglé. Il est vrai que M. d'Annunzio destinait peut-être sa *Phèdre* moins à être jouée qu'à être lue, auquel cas l'admiration subsiste et l'objection tombe.

L'autre innovation du grand poète italien porte sur le fond même de l'œuvre. Vivant à une époque d'érudition, qui a enfin acquis le sens de l'histoire et de la couleur historique, il a voulu faire une *Phèdre* historiquement vraie ou vraisemblable, tandis que celles de Racine, de Sénèque et même d'Euripide sont empreintes de l'esprit des siècles de Périclès, des Césars et de Louis XIV, plutôt que de celui

de Minos et de Thésée. Les fouilles de Knossos, en Crète, nous ont révélé une Grèce archaïque, très dissemblable de l'Athènes classique, et c'est celle-là que M. d'Annunzio s'est proposé de faire revivre, du moins pour l'essentiel des sentiments, en se réservant quant au langage la liberté de poétiser à plein essor. A vrai dire, nous en sommes réduits aux conjectures sur la psychologie de cette période préhomérique et ultra-primitive. Nous la supposons farouche, forcenée, barbare, livrée à toute la violence des instincts et des passions. L'hypothèse est plausible et peut-être littérairement assez féconde. M. d'Annunzio en a tiré un bon parti, et pour en étayer la vraisemblance, il a orné sa pièce d'un grand luxe de symboles et de mythes dont l'origine mal connue est certainement fort ancienne et situe tout de suite le scénario dans les âges les plus reculés. Ainsi des poèmes barbares relèvent tout naturellement de la poésie savante, ainsi qu'on l'avait déjà vu avec Leconte de Lisle.

M. Gabriel d'Annunzio a donc commencé, pour poser le milieu, par une sorte de prologue inspiré de la seconde partie des *Suppliantes* d'Euripide. Cédant aux prières d'Adraste, roi d'Argos, et des mères éplorées, Thésée est allé reprendre aux Thébains les corps des guerriers argiens, tués dans l'inutile siège des Sept devant Thèbes, et auxquels l'implacable Créon refusait la sépulture. Elles sont là, les mères, avec celle de Thésée lui-même, la vieille Aethra : elles attendent, se lamentent, croient à un désastre parce qu'on a vu un navire aux voiles noires, jusqu'à ce qu'arrive le messager qui donne la bonne nouvelle : Thésée est victorieux, il rapporte les cadavres et les brûle selon les rites. Oserai-je insinuer que dans une pièce intitulée *Phèdre*, tout cela est un hors-d'œuvre, que Capanée, Évadné et consorts nous y font l'effet d'intrus, que c'est seulement à Phèdre, à Hippolyte et à Thésée que nous pourrons nous intéresser?

Selon son dessein d'intention très moderne, M. d'Annunzio nous montre une Phèdre frénétique comme une chienne en furie, en comparaison de qui les précédentes semblent des prix de sagesse du couvent des Oiseaux. Le premier de ces prix reviendrait, d'ailleurs, à celle d'Euripide, plus pudique même que celle de Racine, puisqu'elle n'ose,

en grec, avouer elle-même à Hippolyte son coupable amour, ni incriminer de vive voix le fils devant le père, à qui elle laisse seulement une lettre faussement accusatrice après s'être pendue de honte. La pudeur n'est certainement pas une invention chrétienne, mais remonte au moins au ve siècle athénien. M. d'Annunzio la croit absente de la Crète de Minos et de l'Athènes de Thésée, du moins chez les femmes, puisque sa Phèdre en manque complètement, mais non pas son Hippolyte, qui la repousse avec horreur, conformément à la tradition, sans être pour cela voué à Diane et au blanc comme celui d'Euripide. Il paraît au contraire, si j'ose m'exprimer ainsi, très porté sur les femmes. Il regrette amèrement l'esclave thébaine qu'Adraste lui avait envoyée comme cadeau et que Phèdre, non moins sanguinaire que passionnée, a égorgée de ses mains dans un accès de jalousie. Hippolyte rêve, en outre, de la belle Hélène, fille de Tyndare, alors encore vierge (elle se rattrapera) et dont un pirate phénicien, qui l'a vue danser toute nue (malgré l'ordonnance du préfet de police) lui fait une description des plus alléchantes. Thésée a promis à son fils, de lui prêter main-forte pour enlever cette ensorcelante Tyndaride. Lorsque Hippolyte s'est endormi et que Phèdre abuse de son sommeil pour l'embrasser, c'est d'Hélène qu'il rêve et prononce le nom, avant de se réveiller et d'écarter son incestueuse marâtre, qui, contrairement à la version de Sénèque et de Racine, ne croyait même pas Thésée mort et le savait au contraire parfaitement présent dans sa capitale. Telle est la folie de la Phèdre de M. d'Annunzio qu'elle oublie toute prudence et risque le flagrant délit.

Elle calomnie son trop vertueux beau-fils auprès de Thésée, directement, non par lettre ni par l'intermédiaire de sa nourrice. Thésée se distingue des autres personnages par la sobre simplicité de son langage, dans l'invocation à Neptune. Mais le Théramène de M. d'Annunzio n'est pas plus concis que celui de Racine, bien qu'il s'appelle Eurytos. Et la pièce se termine par la mort de Phèdre sur le cadavre d'Hippolyte, qu'on a rapporté en scène. Tout cela est très dramatique et, malgré quelques longueurs, produit grande impression. Je signale une particularité du caractère de cette Phèdre, plus

d'Annunzienne peut-être que minoenne. Elle aime extraordinairement la gloire et la victoire. Elle fait présent d'une lyre à un messager, pour qu'il devienne un aède et chante ses aventures : elle soigne sa réclame et tâche de s'assurer une bonne presse. Elle compte bien passer à la postérité et se décerne à elle-même l'épithète d'inoubliable. Et elle ne veut jamais s'avouer battue. Hippolyte la chasse avec dégoût, c'est entendu. Mais elle n'en a pas moins le droit de lui dire : « J'ai baisé ta bouche », comme la Salomé de Wilde à Iokanaan, et elle le répète trois fois au moins en crescendo. Elle injurie successivement Aphrodite et Artémis. Elle proclame qu'elle a vaincu cette dernière déesse et se moque de ses flèches, étant déjà virtuellement morte avant qu'elles puissent l'atteindre. Bref, elle meurt, mais elle n'est pas trop mécontente.

Et après tout, si elle nous touche moins que dans Racine et dans Euripide, où elle doit lutter contre elle-même et où elle succombe à ses remords, pitoyable victime des dieux ou du destin, elle est chez M. d'Annunzio d'une trempe vraiment curieuse, et toute cette pièce, dont le cœur n'est guère ému, nous frappe par une conception intellectuelle qui a sa beauté. Il y a dans cette manière de M. d'Annunzio une sorte d'impérialisme littéraire, une volonté de puissance et de domination. Même en vers, il est toujours « le Commandant ».

***

L'admirable roman de M. Anatole France, *les Dieux ont soif*, a été adapté au théâtre par M. Pierre Chaine, et joué avec succès à l'Odéon. L'adaptation n'était pas facile. M. Pierre Chaine a fait preuve d'une remarquable habileté. Il a ingénieusement découpé dans ce texte si riche quelques tableaux pittoresques et attachants. Il nous a montré les galeries du Palais Égalité, ci-devant Palais-Royal, alors si animées. C'est là que Fortuné de Chassagne exerce l'industrie de cireur de bottes, où l'a réduit la misère des temps, qu'il est reconnu pour un aristocrate, un émigré, rentré en contrebande, et arrêté comme tel. Voici l'atelier d'Évariste Gamelin, le peintre jacobin, élève de David, qui méprise Fragonard et Boucher, comme représentants d'un âge de tyrannie et de dépravation;

il devient juré au tribunal révolutionnaire par la protection de l'intrigante madame de Rochemaure, qu'il n'a nullement sollicitée, mais qui croit bon d'avoir des intelligences dans tous les partis et compte, en retour, sur ses bons offices, qu'il se gardera bien de lui accorder, étant consciencieux et incorruptible comme son maître Robespierre. C'est par vertu qu'il est féroce, et par amour de l'humanité qu'il envoie tant de gens à la guillotine, réclamant d'ailleurs la suppression, de la peine de mort, pour le jour, qu'il espère prochain, où tous les ennemis de la République seront exterminés. Il ne fera pas grâce à ce Fortuné de Chassagne, l'amant de sa sœur Julie, qui l'implore vainement, et le traite de Caïn. Dans la pièce, c'est ce même Fortuné qu'il soupçonne d'avoir également séduit sa fiancée, Élodie Blaise, tandis que dans le roman il accuse de cet acte de corruption monarchique un autre ci-devant, qui n'en est pas moins innocent, et qu'il condamne de même sans se rendre aucunement compte que la jalousie l'égare. Mais dans ses égarements il est toujours de bonne foi et certain d'agir en conscience pour le bien de la nation. Le civisme d'Évariste Gamelin est garanti et absolument sincère. C'est ce qui le rend si dangereux. M. Pierre Chaine nous fait voir aussi la boutique du citoyen Blaise, père d'Élodie, établi rue Honoré comme marchand d'estampes, qui gagne gros dans les fournitures militaires, mais n'aime pas la Révolution, peu propice aux arts et au commerce, tout en la ménageant par prudence. Et au lendemain du 9 thermidor, Évariste se tue, à l'Odéon, tandis que dans l'original il finit sur l'échafaud, comme c'était bien son tour. La pièce a été très bien montée et mise en scène par M. Gémier, qui n'a pas été avare de mouvements de foule, bruits de coulisse, chants du *Ça ira*, etc... C'est comme une jolie édition illustrée de l'œuvre du maître.

Il y manque pourtant, forcément, ce qui en fait un chef-d'œuvre, à savoir l'idée générale, la philosophie, laquelle se dégage bien du drame, mais y reste sous-entendue. Ni le Père Longuemare, ni Athénaïs, ne figurent seulement dans la « distribution » : l'ex-fermier général Brotteaux des Ilettes, devenu marchand de pantins en papier, n'y a guère qu'un rôle de figurant. C'est tout dire. Ces choses exquises et profondes étaient impossibles sous le lustre. Les gens de théâtre sont

par force les plus intransigeants des hommes d'action. Le bon barnabite et la pauvre fille que persécute l'austérité révolutionnaire agissent assez peu, et Brotteaux à peine davantage. Lorsque ce charitable athée recueille, par bonté, le religieux d'une part, de l'autre la fille et que le premier de ses hôtes, à qui Brotteaux demande s'il permet que cette malheureuse passe la nuit également dans sa mansarde, répond : « De quel droit m'y opposerais-je? et pour me croire offensé de sa présence, suis-je sûr de valoir mieux qu'elle? » nous goûtons vivement la saveur de cet épisode, où l'humanité de deux personnages aussi divers que ce mécréant et ce moine, mais tous deux civilisés par une longue tradition, contraste avec le rigorisme féroce des vertueux jacobins qui les taxeront de relâchement et d'immoralité. Mais sur les planches, tout épisode fait longueur. Et que dire des conversations idéologiques? Cependant la pensée de M. Anatole France s'exprime à plein dans les propos si spirituels et si drus de ce charmant Brotteaux, qui n'est pas moins nettement le porte-parole de l'auteur que M. Jérôme Coignard ou M. Bergeret. On y voit une critique de la Révolution qui n'a rien de commun avec les griefs ordinaires des polémistes ou historiens de droite, mais s'inspire d'un radicalisme philosophique supérieur. Brotteaux a pour livre de chevet le *De natura rerum* et souscrit sans nulle réserve à l'exclamation célèbre, qui fait un si bel hexamètre :

Tantum relligio potuit suadere malorum !

Brotteaux considère que toutes les religions sont funestes, sans exception. Pour ce disciple de Lucrèce, le jacobinisme en est une, et des plus virulentes, parce qu'elle est alors dans toute sa nouveauté, en pleine fermentation de son venin. Plût au ciel que nous fussions toujours gouvernés par des sceptiques. Ils sont inoffensifs. Un Brotteaux nous eût procuré tous les véritables bienfaits de la Révolution, sans violences ni effusion de sang. Mais tout fanatisme est fatalement homicide, et un immoralisme indulgent vaut mieux qu'une vertu sans entrailles. On trouvera plus de véritable amour des hommes chez celui qui a connu toutes les faiblesses, et qui a gardé un esprit libre, que chez un doctrinaire infaillible dans ses mœurs et qui croit l'être dans son système. « C'est

mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif », a dit Montaigne; le lucrétien Brotteaux et M. Anatole France sont des amis de Montaigne et d'Épicure, dont les théories, incapables de nuire, n'excluent certes aucun progrès. Au lieu de remplacer une idole par une autre, affranchissez l'esprit, et le reste viendra par surcroît.

***

J'aurais encore à vous parler des *Deux trouvailles de Gallus*, cette éblouissante fantaisie de notre père Hugo; de l'*Homme qui marche*, pièce un peu boiteuse, quoique bien intentionnée, de M. Henry Marx; du dramaturge italien Pirandello, que Paris vient de découvrir... Il me reste tout juste assez de place pour mentionner d'un mot un événement que la chronique théâtrale ne peut ignorer : l'élection à l'Académie française de l'un des maîtres du théâtre contemporain, de ce grand écrivain et merveilleux psychologue de l'amour qui s'appelle Georges de Porto-Riche. Pour être un peu bien tardive, l'heureuse décision de l'illustre Compagnie n'en a été peut-être que mieux fêtée. L'opinion publique souhaitait cette élection depuis longtemps. Dans une de ses dernières interviews, Sarah Bernahrdt, s'écriait : « Si Porto-Riche n'est pas élu, c'est une honte! » Il l'est enfin. Et grâce à la popularité du nouvel académicien, celle de l'Académie se trouve certainement accrue et consolidée. Le choix le plus juste est souvent aussi le plus habile.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE LA VIE ERRANTE

Prélude. — Une nuit de 1913, un soir trop frais de mai, passant vers minuit devant la gare d'Orsay, j'avais été frappé de trouver sur le trottoir, sous les voûtes, une foule étrange, ramassis de figurants des abords d'une corrida en Andalousie, vieilles en haillons fumant la pipe, à califourchon sur des ballots, hommes noirs, dépoitraillés, enfants grouillants parmi les dormeurs épuisés ou bien livrés eux-mêmes au plus profond sommeil, la bouche entr'ouverte, au milieu des crachats et des immondices rapidement accumulés par ces émigrants. Mon imagination se représentait déjà les courses à travers le monde de ces proscrits, leur séjour dans les entreponts sinistres, parmi les épluchures d'oranges, les débris de victuailles, le jus des chiques, la vermine, les oripeaux où domine ce rouge méridional dont la puissance est telle que le plus sordide assemblage en est aussitôt transfiguré. Un employé m'apprit que ces bohémiens se rendaient en troupe au pèlerinage annuel des Saintes-Maries-de-la-Mer et qu'arrivés d'Espagne le soir même, ils gagneraient dès l'aube la gare du P.-L.-M.

Je n'avais pas oublié cette vision. Le lieu des Saintes-Maries était demeuré pour moi hanté par les nomades aux cheveux bleus, au teint cuivré, les fortes zingarellas aux yeux noirs dont l'anneau doré qui perce le lobe de l'oreille, luit parmi les cheveux rebelles comme la tranche d'un louis d'or dans un nœud de serpents.

Et puis, il en est des légendes comme des peintures sur les murs des cloîtres, qui s'effacent lentement sous l'influence des saisons et qu'une main ignorante finit pas recouvrir avec un badigeonnage de chaux, il en est de si émouvantes qu'elles transparaissent encore sous la brume des âges. L'homme continue de vénérer le halo qui émane d'elles, comme les religieuses cloîtrées éprouvent, j'imagine, la nostalgie de la vie au son d'une corne d'invisible auto qui passe sur la plus prochaine route, et à cette radieuse poussière que lèvent les sandales du monde et qui atteint et dépasse toujours la cime des plus hautes murailles, pour retomber de l'autre côté, sur des épaules frémissantes qui s'en étaient crues préservées.

Ainsi de cette légende des Saintes-Maries abordant aux rivages désolés de la Camargue, en compagnie de Lazare, de saint Trophyme et de saint Maximin. La Provence en est encore tout imprégnée d'une ineffaçable poésie. Cette légende lui a valu des saints inexpugnables dans la croyance des fidèles, des saintes émouvantes, des cathédrales, des reliquaires, des cloîtres tout voisins des théâtres antiques, dont les colonnes de marbre émergent elles aussi du chaos!

Chaque année, le 24 mai, un pèlerinage nombreux de bohémiens se rend aux Saintes-Maries-de-la-Mer, pour y fêter le souvenir de Marie-Madeleine, de Marie et de sa sœur Marthe, et de Salomé l'Egyptienne, dont les romanichels, les errants ont fait leur patronne, la sainte qu'ils vénèrent entre toutes et dont ils obtiennent sinon la réalisation de tous leurs vœux, du moins, une part, souhaitons-le.

Cette année, la présence annoncée de Mgr Ceretti, nonce du Pape, l'ouverture des châsses qui n'avait pas eu lieu depuis plus d'un siècle, avaient répandu jusque dans la société de Paris, cependant bien ignorante de ce qui a pour cadre d'autres horizons que ceux de ses jardins et ses théâtres, la tentation d'aller assister au pèlerinage fameux.

Lorsque, toutes amarres apparemment rompues avec la vie quotidienne, nous roulons sur la grand'route, laissant les dernières maisons des faubourgs derrière nous, il nous semble que ce n'était pas impossible de trancher ce lien qui serrait fort, pesait comme une chaîne massive, mais que la

volonté pouvait contraindre et réduire à n'être plus qu'un fil. Le mois de mai à son apogée verse des fleurs blanches d'acacia sur le nomade, après les fleurs roses des marronniers. La campagne ne saurait plus être à aucun moment de l'année si belle. Et la verdure ne saura plus offrir jamais une image de plénitude si absolue. Les routes sont fraîches, elles n'appartiennent qu'à leurs familiers, les rivières que franchissent les ponts sont gonflées, limpides, vivantes et le ciel, qui a perdu sa mollesse aqueuse de mars ou d'avril, n'offre point ces arides étendues de bleu caniculaire que rien dans la nature ne semble plus devoir inquiéter jamais. Roulons, libres, vers ceux qui n'ont pu s'astreindre à demeurer stables et qui reviennent implorer de si loin la protection de la sombre Egyptienne. Roulons, roulons vers le pèlerinage des nomades et des gitanos qui se jettent chaque année à la mer pour faire le simulacre d'aller reprendre aux vagues la barque qui leur apporta sur le doux rivage de France une patronne vénérée.

Mais puisque notre roulotte a de si puissants chevaux dans les entrailles, prenons le chemin le plus long, afin de prolonger cette trêve précaire, cet heureux état que le Créateur avait permis à l'homme primitif d'embrasser, mais auquel il lui fallut renoncer pour vivre avec plus de douceur et de bénédictions : la vie errante!

***

Comédiens errants. — Perpignan, un soir chaud, un soir où nous nous promenons sans pardessus, tête nue.

> **Nous rirons bien à Perpignan**
> **Tandis qu'ils seront en Espagne!...**

Ce lambeau d'opérette, j'en ai toujours entendu les notes joyeuses, chaque fois que le mot de Perpignan fut prononcé à mes oreilles. Perpignan! Peu de villes portent un nom qui sonne aussi agréablement. Ah! que nous voici loin de ces villes traversées, de Bourges, de Guéret, soirs maussades où les rues désertes ne laissent même pas deviner la lueur

d'une lampe. Un seul café, quelques joueurs de cartes. Le silence, l'obscurité. L'ennui, l'ennui profond.

Et nous sommes, presque sans transition, ce soir, après dîner, à Perpignan, dans les rues étroites et sonores, mais vivantes où passent des couples, des familles de promeneurs, et que traversent des rires de femmes, des claquements de langue, des appels de garçons qui n'ont pas envie d'aller se mettre au lit et qui se hèlent pour un dernier tour le long des platanes, une tasse de café aux terrasses illuminées. Et le bruit des pas sur les pavés sonores, le bruit espagnol, ce bruit des cités méditerranéennes, la nuit...

Il y a trois jours, trois soirs, en dînant dans le petit restaurant de Bourges qui m'avait été indiqué, j'écoutais la conversation monotone d'habitués célibataires, qui prenaient là leur pension et dont l'un citait le cas de Perpignan, l'une des rares villes de France dont la population ait augmenté depuis la guerre dans des proportions surprenantes :

Nous rirons bien à Perpignan!

L'air a des saveurs de tomates revenues dans l'huile chaude. Il y a des grilles rebondies devant les fenêtres des maisons bourgeoises et des fleurs d'œillets partout.

Nous sommes entraînés au théâtre. Une troupe de passage donne une comédie célèbre, qui a fait déjà bien des tournées à travers la France avec des comédiens de talent. Malheureusement, nous nous apercevons bientôt ce soir que cette compagnie errante ne compte aucun artiste connu ou même susceptible de l'être jamais.

Le théâtre de Perpignan a le charme de ces salles de province où se retrouve fréquemment un public amoureux de comédie, de musique ou de drame, de tout ce qui est spectacle... Les avant-scènes sont vastes, il y a dans la manière dont le balcon avance une aisance particulière... Le Maire et sa famille, le Préfet et des amis occupent les deux côtés de la scène, etc. Même lorsque des rapports ne se sont pas établis entre personnes, elles se connaissent. Des regards s'échangent, des sourires discrets...

Nous traversons les coulisses pour gagner nos places. Je pense, je ne sais pourquoi, à un avertissement que j'ai lu

tout à l'heure à la tombée du jour dans la cathédrale, sur une pancarte placée en haut d'une tige de fer, au beau milieu du chœur, qui est, à la manière espagnole, complètement dégarni de sièges. Ceci est écrit, à peu près textuellement, mais dans une forme vigoureuse, colère, à la Bossuet, dont je n'ai malheureusement pas retenu le mot à mot : « *L'entrée de la cathédrale est interdite à toute personne n'ayant pas une mise décente ou montrant sa gorge et ses bras nus, ainsi que l'approche de la Sainte-Table, où certaines osent se présenter.* »

Une misérable octogénaire s'efforçait de lire ce qui était écrit là, en branlant la tête. Et lorsqu'elle crut avoir compris, elle fit un grand salut cérémonieux devant la pancarte et s'éloigna en s'appuyant sur sa canne.

... Les coulisses du théâtre de Perpignan sont silencieuses et mal odorantes, comme les coulisses de tous les théâtres de France. La petite troupe de comédiens qui donne ce soir une représentation, avec son personnel masculin qui porte des perruques trop étroites sous lesquelles passent les cheveux, ses femmes aux postiches extravagants, aux toilettes étriquées, fanées, évoque les vicissitudes de la vie errante des comédiens, qui n'a pas beaucoup ou pas du tout changé depuis qu'il y a des troupes de province, allant donner des représentations de ville en ville.

Les mots même, ces mots de Paris, champagnisés, qui soulèvent le rire, ne semblent plus pareils. Ils passent inaperçus. Toute cette parure de mots s'est fanée en passant à d'autres, en s'éloignant du boulevard...

Nous retraversons les coulisses à la fin de l'acte. Nous nous sommes arrêtés sur un palier pour écouter je ne sais plus quelle amusante histoire d'un de nos compagnons de voyage... Pendant que nous rions trop bruyamment sans doute, je vois les comédiennes passer la tête hors de leur loge avec des airs de filles de concierge scandalisées. La plus grande décence se marque dans leur tenue. On dirait, n'était le plâtre et le rouge du visage, des dames dans un ouvroir de faubourg... De misérables valises sont posées par terre auprès des manteaux... Et, cependant, pour les imprévus de cette vie errante, pour ses joies, ces comédiens erreront jusqu'à l'épuisement, à travers la France, mécaniquement.

***

Corrida. — Des arènes improvisées, au pied des montagnes, dans la plaine où coulent de fraîches rivières; un vaste cirque de bois, une foule dense qui a l'air de cuire au plein soleil dans la vaste casserole que forment les gradins. L'assistance ne serait certainement pas plus houleuse de l'autre côté des Pyrénées. De grands coups de sifflet déchirent l'air; au soleil, les têtes rapprochées et mouvantes donnent le sentiment de l'huile en ébullition. Un orchestre joue. Vingt mille personnes sans doute sont rassemblées là. Il en est venu de toute la Catalogne, en deçà et au delà de la chaîne, de la Junquer, de Figuera et jusque de Barcelone.

Les toréadors et leurs cuadrilla sont payés des prix extravagants; cette seule représentation monte à quatre-vingt mille francs de frais, paraît-il. La première course devrait être commencée mais l'heure espagnole passe les Pyrénées avec les corridas. L'une des étoiles de la représentation est un jeune toréador dont les débuts ont été éclatants[1]. On le réclame de ville en ville, ses engagements sont aussi nombreux que ceux d'un ténor. C'est une autre forme de la vie errante, celle de la spada qui vient donner une représentation et repart tuer ailleurs quelques taureaux. La manière de mettre à mort élégamment se perd en Espagne, comme se perd de par le monde tout ce qui est rare, précieux, qui exige une éducation, une volonté de perfection, une race...

Un des aspects bien marqués de ce grand mouvement de population, c'est la fraternité entre ce qui est catalan de ce côté-ci ou de l'autre de la frontière, Barcelone d'une part, Perpignan de l'autre, sont comme les deux capitales sœurs de cette Catalogne qui a son langage, ses traditions, ses mœurs.

Ici, dans la petite ville de Céret, les hommes venus pour la corrida semblent être chez eux. On en voit sur le pas de portes en conversation souriante avec de jolies filles, qui subissent, comme en Espagne, le prestige du costume, de ses fraîches et

1. A l'instant où ces lignes vont paraître, je reçois un mot d'un ami espagnol, M. Miguel Utrillo, qui m'apprend que notre héros vient d'être mortellement blessé à Malaga.

vives couleurs, de ses broderies et jusqu'à celui de cette petite queue de cheveux roulée derrière la nuque et qui est comme l'insigne d'un ordre.

La mort du taureau continue d'être interdite en France. Cependant, tous les murs du département sont recouverts d'affiches annonçant *la mise à mort de huit taureaux.* Les autorités sont là, dans la loge officielle où nous avons été hébergés, mais le juge de paix dressera procès-verbal et les organisateurs devront payer une amende *vingt-cinq francs* pour avoir contrevenu aux ordonnances. Rien ne paraît plus simple, comme on voit.

Il arrive encore des autos-cars, des diligences automobiles d'Espagne, bondées jusque sur le toit... Pourtant l'orchestre attaque la marche de *Carmen* et le cortège prévu, connu, s'avance, sous un soleil qui fait présager l'orage et coupe en deux parties déjà inégales cet immense disque grouillant d'une foule exaltée. Les figurants vêtus de satin, de drap de couleurs vives, soutachés d'or et d'argent, avancent vers le centre, vers nous, en levant au bout du bras leur toque noire. A cet instant c'est autour des arènes comme si les effluves d'un violent courant électrique s'étaient répandus. L'allégresse se traduit par une gesticulation, des cris que rien ne saurait expliquer, ni traduire. Enfin, après quelques mots inentendus de celui qui préside, le silence s'établit progressivement, tandis que les hommes brodés lancent leurs manteaux sur la barrière et se préparent au combat.

L'instant où le taureau paraît est toujours dramatique, inquiétant de mystère. Alors, on n'entend plus un cri, plus un appel, plus une respiration... Par-dessus le vivant essaim creusé dans l'arène, les Pyrénées qui fuient jusque vers Port-Vendres et, sur la droite, dressent au pied du Canigou les verts escarpements d'Amélie-les-Bains, se sont couronnées de nuages éblouissants, tournés, olympiens... Le taureau fonce tout noir sur l'homme vert qui déplie devant lui son manteau maculé.

Pourquoi faut-il qu'à cet instant le taureau ait été pris d'une crampe à une patte de derrière!...

***

Les Saintes-Maries-de-la-Mer. — A l'extrémité de la Camargue, vers la fin d'une chaude journée, où l'ardeur du soleil ne s'est pas un instant ralentie sur les immenses étendues de terre grise, marneuse que recouvre une herbe rase, brûlée... Les romanichels arrivés déjà au terme du pèlerinage ont installé leur campement sur des terrains avoisinant la petite ville comme oubliée à l'extrémité des territoires incultes et bâtie presque sur le sable, au ras du flot qui n'a point de marée. Deux ruelles d'allure espagnole, débouchent au pied même de l'étrange église, forteresse étroite surmontée de créneaux et terminée vers l'abside par une tour carrée, sarrasine, plus faite pour opposer une résistance opiniâtre à l'assaillant, qu'appeler les fidèles à la prière. Sur le ciel que pâlit l'approche crépusculaire, la silhouette de ce petit donjon sans ouvertures, privé de ces reflets du couchant qui embrasent les verrières au-dessus des portails orientés à l'Ouest, nous emmène plutôt vers quelque îlot de la chrétienté, sur les routes de Terre-Sainte, qu'en un bourg de Provence, village de pêcheurs où viennent s'apprivoiser les *guardians* de la contrée.

A deux pas de l'église, sur la grève même, à peine défendue de la vague, le cimetière, et, devant son petit mur bas, quelques barques, la proue enfoncée dans le sable, la coque léchée par l'écume... Des hirondelles tourbillonnent dans le ciel, au-dessus des tombes et des bateaux, comme pour enfermer dans leur cercle étroit, toute l'existence et le souvenir de ceux qui vivent et meurent là. Sur la gauche, en regardant au midi, à vingt kilomètres, au delà de la ligne plate des sables qui se confondent avec la mer, Aigues-Mortes d'où Saint-Louis partit pour la Croisade...

Devant le logis du sacristain, une assistance de pèlerinage, sans caractère, silhouettes de comice agricole, femmes de partout, endimanchées, qui implorent des cartes pour l'office du lendemain. La place, ou plutôt l'emplacement laissé libre par les habitations sur le flanc de la petite forteresse abrupte, sert aux courses de taureaux, les sauvages petits taureaux noirs de la Camargue, avec lesquels, jouent les *Guardians*; courses, jeux, non combats, agilité, élégance, prestesse, escrime

de l'homme avec la bête, qui a pour spectateurs debout, la population embusquée aux fenêtres, écrasée aux quatre angles du quadrilatère, fermés par des pieux soutenant de lourdes traverses...

Dans ce décor rustique et sévère, dont les éléments ne sont point d'aujourd'hui, devant l'haleine enfiévrée et pourtant saine de ce pays si plat, comme dévoré par le soleil et le sel, le mistral et le siroco, quelques groupes de Parisiens déroutés ou familiers, car de pareils lieux ont toujours attiré et retenu de façon à premier abord insolite des gens qui paraissent attachés au pavé parisien, parce qu'ils l'ont passagèrement ou brillamment illustré.

L'humoriste et peintre Hermann Paul, sa femme, sa belle-fille, mademoiselle Victor Hugo, quelques autres paraissent à tour de rôle sur la place, comme sur une scène, dans ce décor quasi romantique, au jour baissant.

Dans l'église étroite et longue, à une seule nef, des cierges brûlent devant le chœur et dans la chapelle basse où l'on aperçoit, après une dizaine de degrés descendus, le sarcophage de Salomé. Quelques ossements s'y devinent, derrière un carreau incrusté, dans l'espèce de malle qui sert de reliquaire et qui a pour base une ancienne pierre de sacrifice, jadis creusée pour l'écoulement du sang des victimes immolées.

C'est là que les romanichels passeront une partie de la nuit en prières, dans cette obscurité que l'atmosphère des cires rend étouffante. Cependant, parmi les fidèles qui s'attardent, je cherche vainement une des femmes aux sombres cheveux luisants et imprégnés de poussière, dont les yeux, la chair conservent à travers les vicissitudes, les croisements supposés, les nationalités acquises, ce type étrange, qui ne saurait faire illusion sur ces origines andalouses. Cette absence de pèlerins colorés et typiques nous déçoit bien davantage, sur le champ de foire pris entre la côte et les habitations où nous comptons une trentaine de voitures seulement, alors que nous espérions en trouver un millier. C'est que l'on fait la vie dure aux nomades, qui ont à payer cher le droit de stationner et même trois francs à verser pour obtenir une place aux offices.

Nous reviendrons demain pour la grand'messe. Nous

avons croisé sur la route bien des roulottes qui arriveront pendant la nuit. En nous éloignant à la tombée du soir, nous rencontrons des *guardians* qui gagnent à cheval leur estancia. Ils sont vêtus d'une chemise, d'un pantalon collant et d'un feutre, à la manière des gauchos, la veste roulée sur la petite selle à dossier, évoquant les cowboys devant la ligne basse de l'horizon, tout entiers découpés sur le ciel, élégants, sveltes, et tout de même plus voisins des toiles de Casanova que des tournées de Buffalo Bill. Ils s'éloignent au galop, grimpent sans ralentir les talus, s'élancent en ligne droite, sur les espaces verts, insouciants des chemins tracés à travers le pays sans cultures qui leur appartient tout entier. L'un d'eux que nous interrogeons pour retourner à Arles, nous répond dans le langage le moins méridional, avec un accent très pur. Il paraît qu'ils sont ainsi nombreux, ayant rompu les amarres de la vie bourgeoise, pour venir mener là une existence libre, errer à cheval tout le jour et la nuit même... Un romancier peut échafauder des scénarios à loisir sur l'existence antérieure de ces fils de famille qui ont commis quelques folies de jeunesse et viennent oublier là le passé...

Ils disparaissent, la chemise ondoyant sur le torse. La nuit tombe, la nuit bleue, que traverse le chant guttural des grenouilles sur de longues étendues marécageuses. A un croisement de routes, nous apercevons un feu de bois sur le flanc du chemin. Ce sont des romanichels qui ont installé leur campement pour la nuit. Ils ont de bons visages paisibles sous des crinières noires et bouclées. Leurs yeux jettent des éclairs par-dessus le sourire de leur dentition de fauves... Puis nous croisons encore d'autres roulottes qui cheminent sans lanternes, paisiblement, dans la nuit tiède que chauffe au passage des longs espaces de végétation naine, la chaleur du soleil emmagasinée pendant le jour...

***

Le pèlerinage. — Depuis Arles, depuis le pont de fer qui chevauche le Rhône, la route blanche poudroie sous le soleil. On l'aperçoit sinuant au loin avec sa bordure de platanes et de petits arbres aux fleurs parfumées qui tiennent

le milieu entre l'acacia et le mimosa, hérissée, mouvante, montrant parfois l'avant d'une torpedo, parfois l'arrière d'une limousine, qui disparaissent presque instantanément, escamotées dans le nuage comme de mystérieuses déesses d'une féerie cubiste.

Les cheveux des voyageurs, leurs sourcils, leurs cils sont rapidement devenus beiges, albinos. Les vêtements sont couverts de cette impondérable mais intense poussière du Midi, qui dessèche, ponce la couleur et l'épiderme, gerce les lèvres comme le froid et, mêlée à l'ardeur du soleil, brûle la peau. Les roulottes ne seront peut-être pas aussi nombreuses aux Sainte-Maries que nous l'aurions souhaité, mais, en revanche, il est peu probable que toutes les automobiles trouvent à se caser à proximité de la fête. Il y a des grandes voitures d'excursions venues d'Avignon, d'autres de Nîmes, chargées de voyageurs serrés les uns contre les autres, fermant les yeux, immobiles dans le nuage que leurs devanciers ont soulevé et qu'eux-mêmes alourdissent de tout ce qu'ils arrachent à la route de sable et de gravier.

Après un trajet sans cesse arrêté net, nous apercevons enfin, aux dernières limites de la Camargue, devant la mer, les deux pylônes de fer de la télégraphie sans fil. Seuls dressés sur l'immensité du sol sans arbres et sans habitations, les deux piliers sveltes, quasi transparents avec la minceur de leurs traverses, évoquent au-devant de la mer, les transmissions du large, la parole errante, venue à travers la Méditerrannée des continents lointains et qui repart à la surface du vieux monde en effleurant l'antenne invisible tendue d'un pylône à l'autre... A quelques centaines de mètres, l'église fortifiée, l'espèce de bastion crénelé, semble diminuée à ce voisinage... Depuis hier soir, les roulottes qui continuaient à graviter le long des routes ont rejoint les autres. Sur l'herbe desséchée, le grouillement des nomades de race offre un aspect coloré, sans grandeur, parfois repoussant, avec ses familles entières assises sur le sol, indifférentes aux ordures, parmi les papiers, les chiens, les chevaux, les mulets. Un corsage rouge, un bleu... des dents cruelles qui luisent dans de beaux visages de femmes jeunes ou d'enfants. Mais les cheveux ont gardé de la course le long des routes, une épaisse poussière qui les

ternit. Les plus petits viennent par habitude tendre la main, demander un sou, *un sou, un sou*, avec tant d'insistance, qu'on ne saurait consentir à le leur donner. Des mouches volent autour de cette populace errante, dont la paresse, l'espèce d'indifférence au progrès est telle, que je n'y ai pas vu briller l'acier d'une bicyclette. J'aperçois cinq enfants, le père et la mère, qui vivent dans une seule voiture, d'autres en plus grand nombre, dans deux mauvais véhicules où les matelas de chacun sont empilés sous des housses d'andrinople et des guipures de coton. Le seul sentiment d'un peu de luxe et de propreté qui soit demeuré à ces gens, qui ne semblent jamais devoir dormir tout leur saoul, ni à leur guise, dans ces cachots ambulants où la promiscuité est inconcevable, est celui de la literie. Mais ce n'est évidemment qu'une apparence. Il ne faut point confondre les forains et les romanichels!... La race, qui en est tout à fait marquée, a sans doute ses origines hispano-arabes bien définies. Les mariages se font entre gens de même origine. Un de mes amis assista, voici quelques années, à ces mêmes Saintes-Maries, au mariage du fils du roi de France, avec la fille du roi d'Espagne, il s'agit, comme bien l'on pense, des rois de ces Tribus... Cette année, malheureusement, aucun signe de royauté ne se révèle parmi les figurants.

L'église a été envahie dès le matin; pourtant, les numéros collés au dossier des sièges ont été respectés. La foule pénètre dans cette nef unique par toutes les portes à la fois pour venir refluer au pied du chœur, devant les marches qui conduisent à la crypte de Salomé.

— Vous la voyez, vous la voyez, monsieur, me dit une femme avec un accent terrible, en me montrant le petit judas pratiqué dans la châsse pour permettre d'apercevoir les ossements... Vous la voyez!... Celle-ci c'est la bonne!

Et, levant la main vers la voûte de l'église où est pratiquée une ouverture fermée par des sortes de volets : « Les dames, elles, elles sont là-haut!... »

« Les dames... » « La bonne... » Tout le charmant Midi est là...

Le nonce du Pape, Monseigneur Ceretti, n'a pu venir. On attend l'évêque d'Arles, au-devant de qui doivent se rendre les *Guardians* sur leurs fringants petits chevaux à la crinière

sauvage. Mais l'automobile de Monseigneur Rivière n'est pas encore signalée. Les Guardians, d'ailleurs, paraissent séparément, à de longs intervalles, comme des figurants à une première répétition. Avec ses pieux préparés aux angles pour fermer l'enceinte pendant les courses de taureaux, la place est le lieu de tous les rendez-vous. Où se retrouverait-on d'ailleurs, sinon au pied de l'église fortifiée? Les photographes de *l'Illustration* ont disposé leurs appareils, imités par de nombreux amateurs... Enfin le nombre de cavaliers prévu doit être à peu près au complet. Il y a des jeunes gens à la chemise de couleur, des hommes solides qui plient leur veste avec soin et la placent sur l'arçon de leur selle à petit dossier de cuir... Tous tiennent à la main une sorte de lance de bois, terminée par un crampon de fer. Autour d'eux, la foule s'est tellement épaissie pour les voir partir que les petits chevaux remuent difficilement. Mais un éclaireur vient donner le signal, Monseigneur est signalé au loin. La troupe s'ébranle au milieu des cris et des remous de spectateurs effarés, elle s'éloigne entre les maisons, à la file, pressée, rapide et disparaît dans la poussière. Tandis que les pèlerins raisonnables emplissent l'église, les autres préfèrent attendre l'arrivée du pasteur.

... C'est bientôt comme l'approche d'une trombe. Le chauffeur qui conduit l'évêque n'a point jugé bon de ralentir, il débouche sur la place à grande allure. Mais les *guardians* n'ont pas songé un instant à abandonner l'escorte du prélat. Leur galopade fait le bruit d'une avalanche sur les deux côtés du véhicule. Les lances levées, le mouchoir noué autour du col, les chemises de couleur gonflées par le vent, les genoux qui serrent les chevaux, c'est un ravissant tableau sur lequel tombent tout droits les rayons du soleil et qui a des grâces anciennes, au pied du donjon crénelé de l'église....

Mais nous nous précipitons à notre tour vers la nef où nous avons l'impression de marcher littéralement sur les femmes assises par terre et sur de basses banquettes, dans l'obscurité. Cependant et cela pourrait passer pour un miracle, notre rangée de chaises est demeurée libre dans la cohue déchaînée. Les cris, les appels changent l'atmosphère en théâtre. Cependant, cette exubérance ne doit pas offenser Dieu. Un tel

vacarme dans une église de Bretagne semblerait un scandale affreux. Ici, on le trouve naturel. Il ne semble même pas, à vrai dire, qu'il en pourrait être autrement. Il y a des femmes assises jusque sur le toit des confessionnaux, les jambes balancées dans le vide; il y en a dans les tribunes, sur les marches des autels latéraux, sur toutes les marches, au pied des brasiers de cierges dont la cire fondue coule sur les jupes. On entend les *pououh*! des femmes qui se soulèvent pour souffler sur les petites flammes sans plus de façon. Alors, au sommet des marches, sur la droite du chœur, un prêtre, armé d'un bâton de chef d'orchestre est venu se glisser, à deux pas de l'harmonium dans le voisinage duquel se sont placés les chanteurs... Mais le cantique à la gloire des Saintes-Maries n'est pas entonné qu'il est déjà repris par l'assemblée tout entière qui semble vouloir faire crever les voûtes de ses accents... Le chef d'orchestre en surplis agite son bâton, lève les yeux derrière ses bésicles, n'entend point le prêtre monté dans la chaire et qui lui crie d'interrompre... M. Antoine n'aurait pas mieux mis en scène cette représentation!...

***

Marseille. — 6 heures et demie du soir, après le dernier départ du funiculaire qui redescend à Marseille les simples visiteurs ou les pèlerins. Le vent souffle, le ciel est gris, à nos pieds, la ville est prise dans l'ébrasement des collines rocheuses, qui prolongent la baie et que remplissent les maisons étroitement serrées... Tout est gris à nos yeux dans le vent froid, presque hivernal, qui ne se devinait guère d'en bas et qui roule ici, se déplie, bondit comme un fauve en cage autour du campanile de la basilique, surmonté de sa vierge dorée, *la Madone*. Sur la mer qui d'ici paraît presque lisse, ce samedi soir, des navires partent. On n'en voit pas revenir. Tous s'en vont, de profil, longs et minces, infimes, si petits sur la mer grise, avec leurs cheminées fumantes, leurs mâts... Il semble qu'une vague pourrait en balayer cinquante comme ceux-là. Pourtant, ils partent pour le bout du monde, diligents malgré leur apparence d'être immobiles, car bientôt on les voit passer le château d'If, s'éloigner... s'effacer, disparaître,

C'est samedi. Dans la basilique souterraine, sur le seuil, deux religieuses vêtues de blanc sont accroupies au milieu des fleurs, coupées, entassées sur le dallage, parmi les vases remplis d'eau, les bouquets fanés qu'elles remplacent, mais auxquels elles arrachent les roses ou les pivoines qui pourront encore se conserver dans l'eau fraîche. Dans l'obscurité de la nef basse, des brasiers de cierges se consument, devant quelques femmes agenouillées, que le départ du dernier ascenseur n'a pu arracher à leurs prières et qui redescendent à pied.

En me retournant, j'aperçois dans l'ouverture de la porte les deux religieuses silencieuses, affairées parmi les fleurs... Au delà, les navires en partance, qui laissent derrière eux les bassins de la Joliette, s'élancent sur la mer grise, où ils vont poursuivre leur vie errante...

Le mystère de la pénombre révèle, au bout de quelques instants, les inscriptions serrées les unes contre les autres sur les murs, leurs remerciements, leurs cris de grâce anonymes. Mais une date accompagne pourtant les initiales, une date précise, ineffaçable, ineffaçable sur ce marbre seulement, car certaines sont anciennes déjà et ceux qui imploraient la vie sauve pour d'autres, pour eux-mêmes peut-être, s'en sont allés bien loin, dans cette mort toute grise qui les effrayait si vainement...

Les vases remplis d'eau fraîche ont reçu leur parure. Les religieuses sans âge sous la cornette blanche, la robe de coutil rude, les religieuses en tenue d'hôpital portent les bouquets sur les autels, infirmières de l'âme et du cœur qui souffre. Elles les placent avec précaution, avec discernement, sous la lueur des sept veilleuses, jamais éteintes dans le verre rouge et qui brûlent là comme autant de cœurs saignants. Sous la masse énorme de la basilique, nous avons l'impression d'être à jamais prisonniers, les yeux sur la mer, à voir partir les bateaux, tandis qu'ici dans ce sanctuaire obscur des femmes prient, apportent des fleurs, ces lys insensibles, ces roses si vite retournées à la pourriture, pour que ceux qui s'en vont tout en bas sur la mer, ceux qui errent à la surface brûlante ou glacée du monde, puissent revenir.

Ah! par quels lointains samedis tout pareils à celui-ci, avec le vent qui s'acharne autour du campanile et de sa trop grande

Vierge dorée, des émigrants, des exilés de demain sont-ils venus allumer des cierges, identiques à ceux-ci dont l'ardeur, le nombre, active l'anéantissement. Quels appels évoquent ces bateaux légers suspendus à des fils, quels adieux ces plaques de marbre éternisent. Et pourtant!...

Il nous semble que la cathédrale nous pèse sur la tête... Dehors, le vent nous balaie, nous emporte! Tandis que nous commençons à dégringoler les ruelles escarpées et infectes de la colline et que nous apercevons encore un dernier bateau qui sort de la Joliette et prend son élan sur la mer.

***

Obscurité. — La rue de la Loge qui longe le vieux port, derrière l'Hôtel de Ville, 10 heures du soir. Des navires américains ont jeté à terre quelques centaines de marins coiffés du petit bonnet blanc et qui ne semblent pas avoir désiré trouver la France aussi *sèche* que l'Amérique. Ils sont à peu près tous ivres déjà. C'est une promenade qui n'est pas à conseiller et qui devrait décourager à l'avance de toute description le narrateur qui prétend demeurer dans les limites d'une stricte honnêteté de mots. Pourtant, certains tableaux offrent tant d'affinités avec d'autres si anciens qu'ils en sont devenus vénérables, qu'on se demande pourquoi on ne tenterait point d'en fixer quelque peu la physionomie. Ce qui est très surprenant ici, c'est de trouver à quelque vingt siècles d'intervalles toute une forme d'existence, un aménagement, des mœurs identiques à ce qui se passait à Alexandrie comme au pied du Vésuve ou à Rome. Ajoutez une lampe à pétrole dans le fond de chambres situées au ras du trottoir, couvertes d'un papier hideux et que l'humidité soulève et vous verrez que Pétrone pourrait passer là sans y soupçonner les changements qui ont pu transformer l'humanité.

Les figurantes semblent attendre bien plus le passage de saint Vincent de Paul que celui de don Juan. Il semble qu'on découvre là les commensales d'un hospice, qui se seraient mises à la porte pour voir passer la mort. Agonisantes pour Rops, l'arcade sourcilière remplie de cendres, la bouche déformée, les lèvres violacées par le fard, spectres auxquels on ne

sait même plus attribuer d'âge, ni presque de sexe. Le ruisseau à la fin du jour est tellement rempli d'immondices qu'un filet d'eau n'y pourrait plus courir. A l'extrémité de la rue quelques établissements éclairés violemment plaquent des éclaboussements de lumières fulgurantes. Un instrument de musique déroule mécaniquement un air qui semble, lui aussi, vieux comme le monde, autour des marins qui avancent sur des jambes incertaines.

A l'angle d'une ruelle, sur l'eau dormante du vieux port méditerranéen, reparaît le ciel qui a des tons effacés de jade, derrière la silhouette formidable d'un navire ensommeillé, chaudières éteintes, et dont les cordages frissonnent au sommet des mâts, sous un souffle venu du large.

***

Le terme du voyage. — Beaune, vers la fin de la matinée, l'Hospice à l'heure du repas. Nous nous sommes promenés sans être accompagnés par le gardien dans la grande cour où l'on se sent toujours à chaque visite aussi gêné d'être vêtu d'un veston. La cuisine bourdonne de mouvements, le bruit des paroles est joyeux dans la buée qui met un léger rideau au-dessus du feu des fourneaux. Les sœurs toutes blanches, avec leur grande coiffe aux ailes mouvantes, remplissent on peut dire avec allégresse les plats que d'autres emportent vers les salles... Suivons les plats. C'est dans la chapelle, une salle d'incurables, de petites vieilles descendues du lit et sagement assises devant la petite table sur laquelle sont placés le pichet d'étain, le gobelet, l'assiette qui pourraient dater de Nicolas Rolin, le fondateur, au xve siècle.

Les lits à baldaquin et rideaux, l'édredon, les courtines sont d'une blancheur immaculée. Chaque petite table où déjeune la malade devant son lit est grattée, lessivée, le broc d'étain renvoie la lumière des fenêtres hautes de la chapelle et le visage déformé de celle qui vit là, sous les carillonnements des quatre cloches de la lanterne, les quarts, les demies, les heures, les offices... Une sorte de jubé de bois sculpté, un rideau rouge coupent la chapelle dans sa largeur; mais, le rideau tiré, l'autel apparaît dans tout son éclat et, de leur

lit même, les femmes qui ne sortiront plus jamais d'ici, peuvent assister à la messe. Il en est de jeunes encore, dont le bonnet ne dissimule pas tout à fait une mèche blonde. La pâleur de leur visage se confond avec celle du linge, avec la blancheur des sœurs qui vont sans bruit dans ce silence, au milieu de ces boiseries luisantes, sur ces dallages si miraculeusement frais...

Quelle fut l'existence de ces condamnées? Peut-être en est-il qui n'ont jamais erré?... Peut-être d'autres sont-elles revenues mourir là après avoir couru le monde!... Il me semble, au delà des rideaux qui cachent l'autel, apercevoir des soirs bleus, le long des ports... La rue de la Loge et ses spectres fardés... Dehors, des oiseaux chantent dans les arbres verts, sans souci des recluses. Des lys s'épanouissent au milieu des parterres du jardin... Nous gagnons le petit musée du premier étage, pour revoir le rétable de Roger de la Pasture.

Mais le gardien me regarde surpris de mon étonnement devant le panneau vide, immense, obscur et m'apprend que le rétable s'en est allé figurer à l'*Exposition d'Art Belge*, aux Tuileries... Car, de nos jours, les vieux chefs-d'œuvre si vénérables, gardés dans les musées ou dans les monuments pour lesquels ils furent créés, ne sont pas à l'abri des voyages, et s'en vont courir, eux aussi, les grandes routes!

ALBERT FLAMENT

L'AVION SANS PILOTE

En même temps que les tentatives de vol à voile et à moteur réduit se poursuivent chez nous avec éclat, une autre série d'expériences touchant la locomotion aérienne, menées silencieusement, vient d'être couronnée d'un plein succès : les essais de vol par *avion automatique* ont été officiellement homologués. C'est la première étape du vol sans pilote et de beaucoup la plus importante.

L'idée d'utiliser les ondes hertziennes pour actionner des véhicules terrestres et aériens a depuis plusieurs années tenté nombre d'inventeurs.

En janvier 1920, un médecin britannique, le docteur Low, fit fonctionner par T. S. F. une minuscule automobile, qui évolua en palier et en côte avec une parfaite précision. Le docteur Low a même envisagé la possibilité d'actionner par ondes tous les véhicules terrestres, automobiles, tramways et même chemins de fer; mais tout cela n'est encore qu'à l'état de vague projet.

Aux États-Unis, des comptes rendus — peut-être un peu fantaisistes — ont montré des torpilles, des navires, des avions évoluant sous l'unique impulsion de la T. S. F. En particulier, pendant la conférence de Washington, un aéroplane télémécanique de modèle réduit aurait, d'après les dires de l'*American Aerian Age Weekly*, survolé New-York et atterri après avoir traversé deux États, parcourant ainsi la distance de 200 milles. Il aurait même été chargé d'explosifs, ce qui ne manquait pas d'une certaine ironie pendant que les plénipotentiaires s'occupaient gravement du désarmement.

En tout cas le problème a été pleinement résolu chez nous dans les derniers mois de la guerre.

Au début de l'année 1918, le capitaine Max Boucher, ancien commandant de l'École d'Avor, principal centre de formation de nos pilotes, avait obtenu, après de nombreuses démarches, l'autorisation de faire des essais de télémécanique pour la conduite des avions.

Guidé par les précieux conseils du Général Ferrié, le grand maître de notre T. S. F., secondé par une équipe dévouée, composée du lieutenant Manescau de la T. S. F., du lieutenant pilote Ageorges, de l'adjudant Gérard, des sergents Michard et Hervé et de six mécaniciens, il entreprit aux environs d'Étampes une série d'expériences de plus en plus encourageantes, qui l'amenèrent à la solution du problème.

Le 14 septembre 1918, sur l'aérodrome de Chicheny, près de cette ville, un vieil avion Voisin, muni de dispositifs spéciaux, fut lancé face au vent sans être piloté, sous l'unique impulsion d'un poste de T. S. F., placé sur un second avion à 1 200 mètres; il vola pendant 51 minutes, fournissant un circuit fermé fixé à l'avance de 100 kilomètres environ.

Aucune fausse commande ne fut constatée au cours de l'épreuve, laquelle fut contrôlée par une commission de techniciens.

Quatre jours après, une expérience analogue et tout aussi réussie fut faite en présence de M. d'Aubigny, député, vice-président de la Commission de l'armée.

A dire vrai, l'avion portait un passager, le sous-lieutenant Ageorges; mais c'était un pilote inerte, qui tout le temps maintint ses mains sur le bord de la nacelle, ainsi qu'il put être constaté de deux avions de contrôle qui l'escortaient à droite et à gauche. Il ignorait d'ailleurs complètement le circuit fixé et il n'intervint que pour l'atterrissage, quand le signal lui en fut donné par une bande de toile étendue sur le sol.

Voici d'ailleurs un extrait du procès-verbal relatif à la première expérience :

Le 14 septembre 1918, à 18 h. 25, sur l'aérodrome de Chicheny, eut lieu l'expérience suivante :

L'avion L. B. P. N° 1712, muni d'un dispositif assurant la stabilité automatique et d'appareils électriques spéciaux, a été lancé face

au vent. Dans la nacelle avait pris place, comme passager, un pilote de secours chargé de ramener l'appareil au sol en cas d'arrêt brusque du moteur.

A côté de l'avion 1712 était placé, prêt à partir, l'avion L. A. P. N° 1758, muni d'un poste d'émission, type E. 10.

L'équipage se composait d'un pilote et d'un observateur manipulateur.

L'avion 1712 ayant quitté le sol, le chef d'escadron Chabert, invité à choisir le circuit fermé que devait parcourir l'avion 1712, manœuvré à à distance par l'avion 1758, a fixé l'itinéraire suivant :

Chicheny, Mereville, Pussay, Chicheny, Villesauvage, Chalou, Chicheny, Mereville, Pussay, Chicheny.

Cet itinéraire a été tracé sur la carte de l'observateur manipulateur.

L'avion d'émission 1758, ayant quitté le sol et s'étant placé à 1 200 mètres environ en arrière de l'avion de réception N° 1712, a pris en commande cet avion.

Grâce à des manœuvres successives, il lui a fait parcourir l'itinéraire indiqué, savoir : Chicheny, Mereville, Pussay, Chicheny, Villesauvage, Chalou, Chicheny, Pussay, Chicheny.

Les deux avions ont atterri à 19 h. 30.

La durée totale de l'expérience a été de une heure cinq minutes.

L'avion 1712 a été manœuvré à distance pendant cinquante et une minutes.

La distance parcourue en vol par cet avion, sans intervention d'un pilote soit pour maintenir l'équilibre soit pour assurer la direction, est de 100 kilomètres environ.

Aucune fausse commande ne s'est produite au cours de l'expérience.

Le procès-verbal de cette expérience a été déposé aux archives de l'Aéronautique et de la Radiotélégraphie militaire.

Il a été signé par MM. le chef de bataillon aviateur de la Morlais, le chef d'escadron aviateur Chabert, le capitaine aviateur Boucher, le lieutenant aviateur Marrot, le lieutenant radio-télégraphiste Brillouin, le lieutenant radio-télégraphiste Manescau.

Le problème semblait donc résolu, tout au moins dans ses grandes lignes, et le capitaine Boucher s'apprêtait à en perfectionner la solution. Heureux et fier de son succès, il envoya au Sous-Secrétariat de l'Aéronautique un programme de nouvelles expériences : pour toute réponse, il reçut l'ordre de tout cesser et de licencier son groupe purement et simplement, sans aucune explication. C'est un des nombreux exploits des jalousies de bureau en notre beau pays de France, où, suivant le mot d'un humoriste, « ceux qui n'ont jamais rien fait empêchent les autres de faire quelque chose ». Notons que cela se passait le 26 septembre 1918, en pleine guerre.

La paix venue, le général Ferrié obtint que les expériences fussent reprises. On les confia au sous-lieutenant Ageorges. Elles eurent lieu au Crotoy; mais ce jeune officier, d'une santé délicate, épuisé par la fatigue, ne tarda pas à tomber malade et vint s'éteindre dans un hôpital de Jouy-en-Josas.

Et on sembla désormais se désintéresser de la question en haut lieu.

Toutefois, de son côté, le Ministère de la Marine voulut mettre à profit pour son département les révélations des expériences d'Étampes : au mois de novembre 1918, à diverses reprises, un bateau sans équipage, dirigé uniquement par les ondes hertziennes d'un hydravion qui le survolait, fut amené de la haute mer dans le port de Toulon après avoir évolué facilement entre les bouées fixes et les navires en mouvement.

Quelques mois après, un ingénieur anglais, M. John Ammond, tentait une expérience similaire dans le port de Gloucester et s'attribuait avec désinvolture la paternité de l'invention.

Cependant le capitaine Boucher ne perdait pas courage. Ayant donné sa démission, il se mit en campagne pour reprendre les essais qui avaient donné de si beaux espoirs. Aidé par quelques amis, appuyé par « l'Union pour la sécurité en aéroplane », qu'actionna vigoureusement le lieutenant-colonel René Quinton, toujours à l'avant-garde dans le combat pour la conquête de l'air, il finit par s'imposer à nouveau à la sollicitude des hautes autorités officielles.

Une fois devenu Sous-Secrétaire d'État à l'Aéronautique, M. Laurent Eynac, qui depuis longtemps était gagné à la cause, ne lui ménagea pas son appui, pas plus que le Directeur de l'Aéronautique militaire, le général Dumesnil. Une société se fonda avec la collaboration de l'État, lequel mit à sa disposition le matériel nécessaire, pour rattraper les années perdues.

Et c'est ainsi que depuis près de deux ans, dans le silence et l'isolement d'un aérodrome abandonné, à Villesauvage, près d'Étampes, le capitaine Max Boucher et son habile et savant collaborateur, l'ingénieur Percheron, ont repris avec une inlassable activité les expériences interrompues. N'étant plus pressés par l'urgence des événements comme en temps de

guerre, ils se sont attaqués à leur poignant problème en un travail plus méthodique, plus minutieux.

Pour le résoudre ils se sont fixé deux étapes.

D'abord construire un *avion automatique*, c'est-à-dire un avion que n'importe qui puisse diriger rien qu'en déclanchant les commandes, puis rendre cet avion *télémécanique*, en actionnant les commandes par un poste de T. S. F. extérieur.

C'est la première étape, de beaucoup la plus difficile, qui vient d'être terminée et, le 4 avril dernier, une commission composée du capitaine Volmerange et des ingénieurs Rosen et Bédarride, délégués par le Service aéronautique, a, comme nous l'avons dit, officiellement homologué à Villesauvage le vol automatique de l'avion : un passager quelconque, n'ayant aucune notion de pilotage, peut faire évoluer l'avion à son gré en pressant quelques boutons : « montée », « descente », « virage à droite », « virage à gauche », comme on fait manœuvrer un ascenseur. Ces mouvements automatiques d'ailleurs ne s'exécutent pas brusquement mais graduellement. Par exemple, en appuyant sur le bouton « virage à droite », on dévie la direction d'un certain nombre de degrés et on doit recommencer l'opération jusqu'à ce qu'on arrive au virage voulu. Il en est de même de l'angle d'incidence, pour la montée ou pour la descente. Il y a même des boutons spéciaux pour les montées ou descentes « douces » ou « moyennes » ou « fortes ».

Les expériences ont été absolument concluantes. Elles ont été renouvelées avec le même succès le 17 avril dernier devant le Sous-Secrétaire d'État de l'Aéronautique.

***

Nous ne voulons pas entrer dans des détails trop techniques sur l'agencement de l'appareil : nous nous contenterons d'en donner un aperçu d'ensemble, aussi simple que possible.

Pour assurer la stabilité d'un avion en général, on a imaginé différents mécanismes dont jusqu'à présent le plus pratique est celui de l'ingénieur américain Sperry. Il est fondé sur le principe du gyroscope.

Le gyroscope est, on le sait, un disque d'un faible poids,

entraînant un axe perpendiculaire et qui, animé d'une grande vitesse de rotation, a, entre autres propriétés, celle d'avoir toujours tendance à rester dans son plan de rotation; si on l'en écarte tant soit peu, il y revient automatiquement. Il est vrai que si l'écart est trop grand, le gyroscope tend à dévier brusquement dans un plan perpendiculaire.

Le « stabilisateur Sperry » se compose de plusieurs éléments de deux gyroscopes accouplés qui tournent à très grande vitesse et en sens inverse, chacun dans l'intérieur d'une boîte sphérique qu'il entraîne dans son mouvement. Les deux sphères engrènent l'une avec l'autre et leur rotation inverse neutralise mutuellement les grands écarts.

On conçoit que si l'avion est relié à ces gyroscopes, ceux-ci, en se maintenant dans le plan horizontal, tendent à lui donner la stabilité. Un repère de position fixe, en l'espèce le zéro d'un cadran, est relié aux gyroscopes; un autre, constitué par une aiguille, est relié à l'avion. Dès que les deux repères ne sont plus en coïncidence, un contact déclanche des servo-moteurs [1] qui redressent l'avion jusqu'à ce que la coïncidence soit rétablie.

L'avion automatique est muni de trois sperrys, l'un pour la direction, le deuxième pour la profondeur, le troisième pour le gauchissement. Quand ils sont enclanchés tous les trois, l'avion reste équilibré sur son mouvement précédent. Mais si l'on en déclanche un momentanément et qu'on fasse varier l'inclinaison de l'avion, celui-ci modifie sa trajectoire et, une fois l'enclanchement rétabli, se stabilise sur un nouveau régime. C'est cette double manœuvre qui est provoquée par la poussée des boutons au tableau des commandes.

Reste à accomplir automatiquement deux opérations particulièrement délicates : l'envol et l'atterrissage.

Pour l'envol, un embrayage spécial donne la vitesse et le gauchissement convenables. L'envol ne peut avoir lieu si ces deux conditions ne sont pas parfaitement réalisées. L'allumage d'une petite lampe indique au passager que tout est en état.

Pour l'atterrissage, une béquille est installée sous la nacelle.

1. Un servo-moteur se compose essentiellement d'un moteur électrique actionnant un tambour sur lequel s'enroulent des câbles qui manœuvrent les gouvernails et les ailerons dans le sens voulu.

Dès qu'elle touche le sol, deux mètres avant les roues, elle a une triple action :

1° Elle met progressivement les commandes des sperrys au zéro et rend ainsi l'avion horizontal;

2° Elle coupe les contacts;

3° Elle ferme les gaz.

Et l'atterrissage s'opère ainsi moelleusement, sans à-coups, comme a pu s'en convaincre la commission de contrôle.

Enfin, quand l'avion a roulé pendant une centaine de mètres, des freins viennent automatiquement l'arrêter.

On s'est livré tout récemment à des expériences encore plus impressionnantes : aux petites distances, pour lesquelles on peut supposer que les conditions atmosphériques ne se modifient pas, c'est-à-dire aux distances inférieures à une vingtaine de kilomètres, on a pu actionner l'avion uniquement par un système horo-barométrique et lui fixer automatiquement un tableau de travail sans que le passager eût à intervenir. C'est un dispositif analogue à un rouleau de pianola, dont les trous provoquent le déclanchement des commandes. On impose ainsi à l'avion *a priori* par exemple de voler dans la direction nord pendant cinq minutes, puis dans la direction nord-est pendant quatre minutes, de s'élever à douze cents mètres, de faire tomber des bombes à tel moment, etc., et finalement de revenir au point de départ.

On comprend ce qu'il a fallu d'ingéniosité et de patience pour agencer et mettre au point cette merveilleuse machine de précision, dont toutes les pièces maintenant pourront se fabriquer en série et se monter facilement sur n'importe quel avion *même de modèle périmé*, et à côté de Max Boucher et de Percheron, nous devons rendre hommage à leur vaillante équipe de collaborateurs, en particulier au capitaine pilote Arbanère et à l'ingénieur Bernady.

***

Il va s'agir maintenant de fournir la deuxième étape du problème, c'est-à-dire rendre l'avion télémécanique : il suffit de remplacer le contact des doigts du passager par celui des ondes hertziennes.

Dans l'état actuel de la T. S. F. ce problème est relativement facile. On peut dire qu'il est théoriquement résolu. Les expériences d'Étampes du temps de guerre nous montrent même qu'il a été pratiquement résolu dans son ensemble.

Les amplificateurs à lampes à trois électrodes, qui sont maintenant d'un usage courant dans les appareils de téléphonie sans fil à domicile, permettent de donner aux ondes toute la puissance voulue pour actionner les appareils. Au poste émetteur on manœuvre un organisme analogue au « controller » des tramways qui reagit par T. S. F. sur un « controller » conjugué placé sur l'avion. Chaque plot correspond à une commande de l'avion et il suffit d'amener la manette sur celui qui correspond au mouvement qu'on veut obtenir.

L'antenne de réception est formée par un câble pendant sous la nacelle.

La principale difficulté est d'empêcher le brouillage des ondes, non seulement le brouillage involontaire provenant des postes émetteurs situés dans les régions voisines, mais aussi le brouillage volontaire tenté par l'ennemi en temps de guerre.

On conçoit en effet qu'il serait loisible à celui-ci d'actionner des appareils rotatifs pouvant émettre toute une gamme d'ondes de longueur graduée, dont l'une certainement serait voisine de celle de notre appareil. Si par exemple l'avion est réglé sur une longueur d'ondes de 520 mètres, le mécanisme en question, en envoyant toute une série d'ondes d'une longueur comprise entre 400 mètres et 600 mètres, arrivera facilement à brouiller les commandes de celui-ci et par conséquent à le paralyser ou à le faire tomber dans ses propres lignes, ce qui aurait de gros inconvénients s'il est chargé d'explosifs.

On a imaginé alors de le munir non seulement d'un « sélecteur d'ondes », qui ne laisserait filtrer que les ondes d'une longueur donnée, ce qui, nous l'avons vu, est une précaution insuffisante; mais aussi d'un autre appareil spécial, qui ne laisse passer que les trains d'ondes accordés suivant un certain rythme. Ce rythme pour chaque appareil constituera une véritable clef, qu'il faudra connaître, pour l'actionner. Les commandes ne se déclancheront que si on leur joue, pour ainsi dire, un air déterminé.

Déjà en 1918 à Chicheny des expériences très encourageantes ont été faites dans ce sens. Deux appareils, réglés sur une même longueur d'onde mais sur un rythme différent, n'entraient en action chacun que lorsque du poste émetteur commun on lançait leur rythme spécial [1].

***

Ce n'est donc pas être trop optimiste de prétendre que l'avion sans pilote ne va pas tarder à prendre son essor définitif.

Cette invention, faut-il s'en réjouir?

Faut-il la déplorer?

Il est hors de doute que son utilisation guerrière en fera une arme effroyable, capable d'anéantir en quelques heures des cités entières. C'est une torpille aérienne qui, manœuvrée de terre grâce à un système précis de radiogoniométrie, pourra aller par tous les temps, de nuit comme de jour, déverser sans risques et à coup sûr 600 kilos d'explosifs ou de produits asphyxiants en une seule fois et effectuer dix voyages en vingt-quatre heures. Une escadre de 300 avions pourra ainsi aller jeter sur l'ennemi 1 800 tonnes d'explosifs en vingt-quatre heures, alors qu'en 1918, au cours des mois de juin et juillet, toute notre aviation, qui était alors à son apogée, n'a pu guère lancer pendant le même temps qu'une moyenne journalière de 16 tonnes. Le rendement sera donc plus que centuplé et l'on se demande si, de par sa puissance excessive de destruction, l'avion sans pilote ne réalisera pas la prophétie : « L'avion tuera la guerre. »

Mais, pour le temps de paix, l'engin est appelé à rendre également de grands services : essais d'appareils nouveaux sans compromettre la vie des pilotes; sondages météorologiques aux hautes altitudes et aux lointaines portées et surtout

1. Pour montrer jusqu'à quelle mesure les ondes peuvent maintenant être sélectionnées, le général Ferrié a, dans une conférence récente à la Société des ingénieurs civils, révélé l'expérience suivante : une barque simulant une torpille et actionnée télémécaniquement par un avion qui la survolait, a été lancée contre les flancs d'un cuirassé dans le port de Toulon. Le navire, averti longtemps à l'avance, a fait jouer tous ses appareils de T. S. F. pour essayer de brouiller les ondes qui dirigeaient la barque et d'arrêter celle-ci : il n'y est pas parvenu.

extrême rapidité donnée aux courriers postaux; pouvant voler avec une vitesse de 600 kilomètres à l'heure nuit et jour dans les hautes sphères aériennes, sans qu'on ait désormais à se préoccuper de la gêne pour la respiration l'avion télémécanique réduira le trajet de Paris à Alger à deux heures, de Paris à New-York à sept heures, du Caire au Cap à treize heures.

Il ne sera pas plus long d'envoyer une lettre de Paris à Londres par voie aérienne qu'un télégramme.

Les inventeurs escomptent pouvoir dès l'année prochaine diriger un avion sans pilote de la côte méditerranéenne en Corse.

Mais d'ores et déjà l'avion automatique, tel qu'on peut aujourd'hui le construire, est appelé à marquer un progrès capital dans la locomotion aérienne. Dégagé du rôle de simple conducteur, le pilote va devenir un véritable navigateur au long cours, lequel n'étant plus exclusivement absorbé par la manœuvre de son appareil, pourra porter son attention sur toutes les contingences qui peuvent la solliciter : observations, météorologie, communications par T. S. F., etc.

Une grande et féconde invention vient donc de naître et c'est à la France qu'en revient l'honneur. Espérons qu'elle saura mettre à profit l'avance que lui a donnée le travail de ses enfants et qu'elle ne se laissera pas une fois de plus ravir le bénéfice de l'exploitation par les autres nations.

COLONEL ROMAIN

LES POURPARLERS ENTRE ALLIÉS

Deux faits ont marqué les dernières semaines qui viennent de s'écouler : M. Poincaré, interpellé à la Chambre, a fait approuver sa politique intérieure; — les Cabinets de Londres et de Paris ont entrepris, d'accord avec le Cabinet de Bruxelles, une conversation sur les affaires de la Ruhr et les réparations. Ces deux événements sont indépendants l'un de l'autre : mais il n'est pas indifférent qu'ils aient eu lieu en même temps, et ils exerceront ensemble leur influence sur l'avenir.

La politique intérieure était seule en jeu dans la séance qui s'est tenue au Palais-Bourbon le 15 juin. M. Poincaré avait pris soin de dire qu'il savait les partis presque tous unis dès qu'il s'agit des affaires extérieures, et que la Chambre pouvait se prononcer en toute liberté sur les questions intérieures. Par là le Président du Conseil entendait délivrer l'assemblée de toute préoccupation diplomatique et la laisser maîtresse de sa décision. Mais il est bien certain que la précaution que prenait M. Poincaré par scrupule ne pouvait empêcher la Chambre de penser au rapport étroit qui existe entre la politique intérieure et la politique extérieure. Le gouvernement ne peut agir que s'il est assuré d'une majorité stable. Et comment la majorité serait-elle cohérente et durable, si elle n'approuve les directions du ministère dans les affaires principales, quelles que soient leur nature? Comment un Cabinet se sentirait-il sûr du lendemain s'il avait des parti-

sans pour sa politique extérieure et d'autres pour sa politique intérieure? M. Poincaré était amené par la logique même de la situation à tracer un programme qui fût approuvé par la même majorité qui soutient son action diplomatique. C'est ce qui est arrivé. Dans un discours qui a été affiché, et qui était d'une parfaite netteté de pensée, M. Poincaré a défini une politique qui ne pouvait avoir l'adhésion des socialistes et qui n'a même pas eu celle de beaucoup de radicaux-socialistes. Il est arrivé à constituer une majorité d'union qui est restreinte, mais qui a le grand mérite d'être solide. Entre cette majorité et le ministère, il y a désormais, selon le mot du Président du Conseil, un pacte qui peut durer toute la législature et qui permet au gouvernement d'avoir de la suite dans les desseins. Ce sont là des circonstances favorables pour un gouvernement engagé dans une action diplomatique longue et difficile.

En même temps la situation politique de notre pays a chance d'être appréciée plus exactement hors de France. Nous ne parlons pas de l'Allemagne. Il est trop explicable que l'Allemagne, quand ses dirigeants l'ont jetée dans une aventure et quand elle est en plein désarroi, cherche dans les moindres incidents des prétextes à ses espérances : elle imagine des divisions entre les partis, et elle escompte des crises ministérielles. Nous n'espérons pas que les événements l'éclairent : elle continuera de croire ce qu'elle désire. M. Poincaré cependant a eu le souci de lui adresser un avertissement utile. Avant le vote qui lui a donné une majorité importante, il examinait, ne fût-ce que pour user du doute méthodique, la possibilité d'un changement de Cabinet, et il remarquait avec raison qu'aucun gouvernement ne pourrait, dans les conditions présentes, modifier la politique française à l'égard de l'Allemagne. C'est là une vérité incontestable, et les déclarations de M. Poincaré sur ce sujet sont de nature à donner à Berlin un enseignement sérieux. Mais Berlin n'en profitera pas. M. Cuno a besoin de répandre des illusions pour garder son autorité, et pour maintenir en Allemagne un état d'esprit qui fléchit, à mesure que l'expérience démontre l'erreur de la politique de résistance.

C'est surtout à l'égard de nos amis anglais que le vote de

la Chambre a une importance particulière. Le Cabinet britannique a l'intention, ainsi que nous l'avons signalé dès l'avènement de M. Stanley Baldwin au pouvoir, de s'occuper de la politique interalliée et en particulier des réparations plus attentivement qu'il n'a fait ces derniers mois. La première condition de son activité est de bien connaître les directions de la politique française. Celles de M. Poincaré lui sont familières. Nous ne dirons qu'il les ait toujours bien comprises, ni qu'il les ait approuvées. Nous ne dirons même pas que toute l'opinion anglaise aurait appris avec regret un changement de Cabinet. La marche de la politique intérieure d'un pays est toujours un peu difficile à suivre pour des étrangers, même pour des amis. Le public français n'est probablement pas très bien informé des affaires anglaises. Le public britannique ne l'est pas mieux de notre vie parlementaire et électorale. Une partie de l'opinion d'Outre-Manche a pu se demander si M. Herriot ne représentait pas, au sujet du problème des réparations, une autre politique que celle de M. Poincaré; elle s'est même demandé si M. Herriot n'avait pas des chances de participer prochainement au gouvernement.

Ces hypothèses nous paraissent arbitraires, mais il est explicable qu'on les fasse hors de France. La séance qui a eu lieu le 15 juin à la Chambre des Députés et le vote qui l'a terminée serviront à mettre partout les choses au point et à faire apparaître la situation réelle. M. Poincaré est sorti des interpellations avec une majorité qui n'autorise plus d'hésitation sur les volontés du Parlement et de la nation. Il nous est souvent arrivé naguère de dire ici que ce qui faisait la force de M. Lloyd George, quand il était premier ministre, c'était une majorité fidèle qui lui permettait d'être tranquille à la Chambre des Communes et de parler aux Conférences diplomatiques avec autorité. Le premier ministre français, à son tour, est appuyé par une majorité fidèle et son autorité dans les négociations interalliées se trouve accrue. On sait partout désormais que sa politique est celle qui sera pratiquée longtemps encore. Si modérée et si courtoise qu'elle soit dans la forme, elle ne risque pas de laisser perdre quelque chose de sa force, puisqu'il est établi que le ministre est à la tête d'un parti qui le soutient d'une manière continue. Ce n'est pas le

résultat le moins intéressant de la séance de la Chambre, dans les jours mêmes où la conversation est entamée entre Paris et Londres.

***

Les entretiens avec Londres se sont trouvés tout naturellement engagés dès qu'il s'est agi de répondre à la note allemande. En fait il n'y avait pas eu de pourparlers avec le Cabinet britannique depuis le jour de janvier 1923 où M. Bonar Law et M. Poincaré avaient constaté leur désaccord au sujet du problème des réparations et de l'occupation de la Ruhr. Faut-il en conclure que depuis ce temps-là, les gouvernements étaient restés sans contact? Cette hypothèse serait bien invraisemblable. Deux pays alliés, même quand ils séparent momentanément leur politique à propos d'une action grave, ont tout de même beaucoup d'intérêts solidaires. Quand ils sont les principaux auteurs d'un traité qui engage l'avenir, quand leur entente est la garantie essentielle de l'ordre européen, on n'imagine pas qu'ils puissent demeurer longtemps sans parler de leurs préoccupations communes. Le voyage de M. Loucheur à Londres avait déjà montré qu'entre les Alliés les sujets de conversation, et les plus importants, ne manquaient pas. Les Chancelleries en outre sont précisément faites pour entretenir des rapports permanents. On veut donc croire que ni le gouvernement britannique ni le gouvernement français n'avaient négligé, au cours de ces derniers mois, l'occasion de se tenir mutuellement au courant de ce qui se passait et de ce qui se préparait. Le Cabinet de Bruxelles de son côté n'a cessé de rester en communication avec Londres et Paris. Mais ce qui demeure exact, c'est qu'il n'y avait pas eu depuis janvier une conversation officielle et directe sur les réparations.

Le 6 juin, la Belgique et la France avaient déclaré qu'aucune conversation ne pouvait être engagée avec l'Allemagne, tant que la résistance passive n'aurait pas cessé. Comme la note allemande du 7 ne contient pas un mot de la résistance passive, la proposition allemande s'est trouvée caduque. Le Cabinet Baldwin a été mis ainsi en présence d'une situation délicate.

D'un côté il désirait entrer en conversation avec les Alliés, et d'autre part la juste exigence franco-belge avait pour conséquence de rendre inutile tout entretien sur la note allemande, puisqu'elle ne peut être le début d'aucune conversation. Les bruits les plus divers ont couru dans la journée du 11 et dans celle du 12. Pour les uns, il était certain que l'un des effets de la dernière note allemande serait de rendre inévitable une reprise de conversation entre les Alliés. Les Anglais, disaient-ils, et sans doute les Belges s'efforceront d'obtenir que la réponse à l'Allemagne soit faite en commun; la France n'y sera nullement opposée, à condition que la réponse s'inspire des principes sur lesquels les puissances occupant la Ruhr se sont mises d'accord et qui ont été précisés à la conférence de Bruxelles. Le point de vue français, ajoutait-on, était exposé à Londres au cours d'entretiens que M. de Saint-Aulaire avait eus avec des fonctionnaires du Foreign Office. Il se résumait en deux points. Quant à la réponse à faire à l'Allemagne, le gouvernement français pensait qu'il n'y en avait qu'une possible, celle qui signifierait que la cessation de la résistance passive est la condition préalable à toute négociation : en participant à cette signification, l'Angleterre ferait assurément un pas important vers la reconstitution du front unique des Alliés. Sur le fond même du problème des réparations, le gouvernement français se déclarait prêt à en discuter de nouveau avec les Alliés, renouant ainsi la conversation interrompue au mois de janvier. La base de la discussion serait le projet défendu à ce moment par M. Poincaré, et aux termes duquel la France se réservait le moyen d'exiger de l'Allemagne, outre les dépenses de reconstruction, les sommes qui lui seraient demandées pour le remboursement de sa dette extérieure. — Mais pour d'autres, la situation était beaucoup plus compliquée. Une grande partie de l'opinion britannique pensait que la note allemande pouvait servir de base à une discussion et jugeait excessive l'exigence franco-belge relative à la cessation de la résistance passive. Le Cabinet Baldwin se trouvait dans l'impossibilité de s'associer à une démarche concernant l'occupation de la Ruhr que M. Bonar Law n'avait pas approuvée, et dans ces conditions, il n'y avait aucune conversation possible.

Dès l'après-midi du 12, le Foreign Office opposait une déné-

gation aux informations publiées par les journaux du matin sur les intentions prêtées au Cabinet britannique. « Aucune disposition définitive, en ce qui touche la politique, n'a encore été prise, » était-il dit dans une note officieuse. Interrogé à la Chambre des Communes, M. Baldwin répondait qu'il ne pouvait faire actuellement de déclaration au sujet de la Ruhr et témoignait d'un certain scepticisme quant à l'éventualité d'un prochain débat sur la question à la Chambre des Lords. Ces réserves étaient très compréhensibles, si l'on se représente que le Cabinet conservateur est en droit de considérer comme un succès d'avoir renoué la conversation interrompue au mois de janvier. Il était incontestablement sincère dans son désir de la poursuivre dans les termes les plus amicaux avec la France. Une nouvelle rupture, qui apparaissait presque inévitable à la suite des informations publiées le 11 juin, aurait eu pour effet de ramener l'Angleterre dans la neutralité dont elle a senti les inconvénients, ou de l'obliger à se compromettre plus qu'il ne lui convient avec le gouvernement allemand. Les indications prématurément données sur les intentions du Cabinet britannique répondaient probablement aux vues de beaucoup de ses membres; il y avait peu d'apparence que l'expression de ces idées prît une forme délibérément intransigeante, au moins tant que le gouvernement de M. Baldwin n'aurait pas épuisé tous les moyens de conciliation auxquels il peut recourir. Le désaccord d'ailleurs ne portait que sur une question de procédure : que la résistance cesse dans la Ruhr, et nous causerons aussitôt, disent les Français, pour qui il n'est pas de politique efficace de réparations, tant que la politique de la Ruhr n'aura pas abouti à un succès hors de conteste. Causons d'abord, disent les Anglais, et puisqu'il y a une question de la Ruhr à laquelle nous sommes restés étrangers de parti pris, nous verrons ensuite à la liquider. Simple question de méthode en apparence, question plus grave au fond. En nous invitant à délibérer de la question des réparations, avant que la situation dans la Ruhr fût complètement stabilisée, le Gouvernement anglais nous inviterait à délibérer implicitement de cette situation, qui reste visiblement un des principaux sujets de préoccupation du gouvernement britannique. Le gouvernement anglais paraît

désireux de mettre fin à la politique franco-belge du moins dans sa forme actuelle. Il tend à nous amener à substituer peu à peu à notre occupation militaire de la Ruhr un contrôle économique interallié et à chercher un règlement général propre à améliorer la situation économique.

Ces préoccupations montrent combien la ligne de conduite du Cabinet britannique est délicate à suivre. S'il les explique trop nettement, il risque de trouver l'opinion française en défiance et de rejeter la France vers cette action isolée dont les conséquences l'inquiètent. Le point de vue britannique a d'autant plus de chance d'être pris en considération que les liens avec la France seront moins desserrés : d'où la nécessité de consentir au maintien de l'Entente les concessions nécessaires. L'incident qui a marqué la journée du 12 confirme que M. Baldwin s'est bien donné comme tâche de faire aboutir à une solution la question qu'il trouve posée entre les Alliés. On le sait trop tenace et d'esprit trop précis pour penser qu'il se décourage aux premières difficultés. Aussi M. Baldwin a-t-il trouvé rapidement un moyen de sortir d'embarras et d'engager la conversation que la note allemande rendait particulièrement malaisée. Il a adressé au gouvernement français, par l'intermédiaire de l'ambassadeur à Londres, une demande d'éclaircissements au sujet de la dernière communication de la France qui témoigne de son désir de continuer la conversation. Les journaux tout de suite ont laissé entendre que ce désir serait compris à Paris et la décision de Bruxelles était assez large pour que, même tant que l'Allemagne prolonge la résistance, un échange de vues prenne place entre les deux Alliés. Il ne s'agit pas de conférence, mais de négociations par la voie ordinaire des chancelleries et appelées sans doute à se prolonger un certain temps. Cette sorte de compromis sur la forme des négociations donnerait satisfaction au principe posé par M. Poincaré et revient en somme à accorder la priorité à la question posée dans la Ruhr du fait de la résistance allemande.

Ainsi, par ses demandes d'éclaircissement, M. Baldwin, sortant de la réserve que le cabinet britannique avait observée jusqu'à ce jour, s'est montré disposé à aborder directement le problème de la Ruhr en prenant occasion de la dernière com-

munication verbale de notre ambassadeur. Le Foreign Office désire savoir, en premier lieu et d'une manière précise, comment le Quai d'Orsay entend, dans ses détails, la cessation de la résistance passive et quelles sont apparemment les mesures que devrait prendre le gouvernement allemand pour satisfaire à la requête franco-belge. La seconde question qui révèle, dans une certaine mesure, l'orientation de la pensée anglaise à la recherche d'un compromis concerne la forme que le gouvernement français serait disposé à donner à l'occupation de la Ruhr, dans l'éventualité d'une cessation de la résistance allemande.

L'impression s'est aussitôt répandue que les négociations franco-britanniques avaient franchi heureusement une passe difficile. Les renseignements donnés sur la teneur du questionnaire parvenu au gouvernement français témoignaient, de la part du cabinet britannique, d'un désir sincère d'arriver à la compréhension de la politique française. Les sujets abordés concernent non seulement l'attitude de la France dans la question de la résistance passive, mais ses intentions au jour où cette résistance aura cessé et notamment ses conceptions sur le règlement des réparations. Le questionnaire allait loin et jusqu'à des précisions importantes, à en juger au moins par l'analyse de cette partie du document telle que nous la trouvons dans la presse : transaction sur les bons C appelés à être annulés contre suppression des dettes interalliées, la France et la Belgique maintenant leurs exigences quant à ce qui leur revient dans les bons A et B d'une valeur nominale de 50 milliards; fixation des livraisons en nature, charbon, etc., que les Allemands devront reprendre; perception en monnaie d'or des droits de douane et prélèvement de 26 p. 100 sur les exportations; organisation immédiate de certains gages dont les produits seront perçus même pendant la période de moratorium, par exemple transformation de la régie franco-belge des chemins de fer en Compagnie interalliée, une part étant faite au sein de cette compagnie à certains éléments locaux; organisation similaire de certaines mines de la Ruhr, etc. C'est M. Baldwin personnellement qui aurait fait prévaloir l'esprit de conciliation dont s'inspire sa dernière démarche, et contrairement à un courant d'opinion dont l'Allemagne

n'était pas sans escompter le concours. On a donc pu parler de détente et d'évolution, l'action personnelle de M. Baldwin étant secondée par ceux des ministres anglais qui ne considèrent pas leur amour-propre comme engagé dans l'affaire et qui recherchent sincèrement un accord, persuadés que cet accord offre à l'Angleterre le meilleur moyen de reprendre efficacement sa place dans le concert européen.

La crise ministérielle qui est survenue en Belgique sur ces entrefaites a quelque peu retardé la note française. A la suite d'un vote relatif à la question flamande, M. Theunis a remis sa démission au roi. La réponse française au mémorandum britannique n'a donc pu être remise tout de suite. Nous n'en connaissons pas le sens à l'heure où nous écrivons. Le gouvernement britannique de son côté voudra prendre le temps de l'examiner. On peut donc conclure que les pourparlers entre Alliés vont se prolonger encore quelque temps. Rien de plus naturel. Si l'on ne consultait que l'attitude de l'Allemagne et la date plus ou moins lointaine de sa capitulation, on serait tenté de croire qu'à quelques mois près l'issue du conflit sera toujours la même. L'Allemagne sera contrainte à céder. Mais la capitulation de Berlin n'est qu'une étape. Après, il s'agit de régler le problème des réparations et, bien que nous y soyons particulièrement intéressés, c'est un problème international. A ce point de vue, les pourparlers entre Alliés ont un intérêt capital. Enfin et surtout, c'est l'avenir des relations franco-britanniques qui est en jeu. Le cabinet britannique est rentré en scène afin de jouer un rôle. Il tient à réussir, il fera preuve certainement d'une compréhension plus grande de nos idées en ce qui concerne la nécessité de faire céder l'Allemagne et la nécessité de notre sécurité. Il nous demandera par contre de faire effort pour comprendre de notre côté ses conceptions économiques en ce qui concerne les réparations. Ce n'est pas exagérer que de voir dans la présente négociation un moment capital dans l'histoire des réparations. Depuis six mois nous sommes dans la Ruhr, mais notre occupation n'est pas une fin en soi, c'est un moyen de pression pour arriver à un résultat. Le gouvernement britannique estime que l'heure est venue de conclure. Les six mois qui viennent de s'écouler n'ont pas été d'ailleurs défavorables à l'Angle-

terre. Elle à pu vendre ses stocks de charbon; elle a amélioré grandement la situation qui provenait du chômage; elle a pu reprendre bien des commandes que l'industrie allemande était dans l'incapacité d'exécuter. Elle est encore préoccupée de la crise des textiles, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles elle désire que la situation économique de l'Allemagne commence de se rétablir. Elle juge que le moment est arrivé de procéder à un de ces entretiens interalliés que prévoit le traité de Versailles. De notre côté, nous n'avons aucune raison de ne pas nous y prêter. En occupant la Ruhr, après les manquements prononcés par la Commission des Réparations, nous avons pris un gage et nous avons fait un acte politique qui permet la recherche d'une solution pratique. Mais nous n'ignorons pas qu'aux termes du traité le règlement des réparations est une affaire interalliée. La conversation entre l'Angleterre, la Belgique et la France est donc naturelle et nécessaire. Nous sommes persuadés qu'à Londres comme à Paris, il y aura une égale bonne volonté, une égale absence de parti pris, un égal désir d'aboutir. Un désaccord entre l'Angleterre et la France, après la reprise des pourparlers, aurait des conséquences de longue durée; un accord sera d'une immense portée pour l'avenir de la politique européenne. La conversation diplomatique qui s'est engagée est donc du plus haut intérêt, et tous ceux qui suivent les affaires politiques ne peuvent que souhaiter vivement qu'elle ait un heureux résultat.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

En 1916 l'aviateur **Gabriele d'Annunzio** revenant d'exécuter un vol en hydravion au-dessus Trieste amerrit trop brusquement. La violence du choc fut telle que les yeux même en subirent contre-coup. Une des rétines se décolla. On craignit que le poète ne perdît complètement la vue. rant de longs mois il demeura étendu, immobile, un bandeau sur les yeux. Dans son œil blessé fut alors une « fournaise de songes », contre laquelle nulle paupière ne le pouvait protéger. Toutes images du passé accourues se succédaient avec une intensité et une rapidité hallucinantes, tra-rsées par de rapides éclairs, de dansantes étincelles, d'étranges et vivantes taches de feu (ces phé-mènes accompagnent ordinairement de telles lésions oculaires). Annunzio craignit pour sa rai-n. Il songea alors à extérioriser ce « tumulte »; exprimer en effet ces innombrables figures surgies, était un peu les dominer. Et c'est ainsi que dans les ténèbres, il écrivit **le Nocturne**. Une à une lignes de ce livre de la souffrance ont été tracées sur d'étroites bandes de papier. D'heure en heure, minute en minute, le poète a noté les visions du passé réapparues. Elles se rythment sur sa douleur. est une promenade dans le désert qu'évoque une sensation de soif. Un incendie jadis combattu dans Landes mêle sa marée de flammes au brasier qui se ranime incessamment dans les yeux du blessé. mot entendu, une fraîcheur perçue appelle une légion de mirages victorieux. Puis soudain ces asses de souvenirs s'écroulent, chassées par une perception plus impérieuse. De la maison paternelle elle s'est glissée, de l'avion de combat sur lequel elle s'est rivée, du torpilleur qu'elle suit dans e expédition de nuit, l'attention revient au corps mobile, au corps rigide de « scribe égyptien sculpté ns le basalte ». Puis la pensée se nourrit d'une douleur nouvelle et court de nouveau se poser sur s souvenirs auxquels elle insuffle sa force. Ce sont, le plus souvent, les troubles visuels qui pro-quent ces envols fantastiques, mais, les autres sens obéissent à leurs suggestions. Le corps tout entier rçoit, par exemple, la chaleur de ces flammes qui se sont allumées dans la seule rétine. Parfois ce nt les sensations auditives qui s'imposent à l'esprit et l'entraînent. Et il ne semble plus rester dans chambre où règne la pénombre qu'un « double » inanimé. On voit comment de tous ces souvenirs la uleur du « gisant » fait l'unité. La prodigieuse somptuosité lyrique de ces descriptions les place peut-re parmi les plus puissantes qu'ait écrites Gabriele d'Annunzio. L'idée de la mort les domine toutes. poète la brave et la redoute. Elle l'obsède. Ce livre de la douleur est aussi un livre de la mort. n ne saurait ménager son admiration à la sombre magnificence de ce « Nocturne », troisième volet triptyque « Aspects de l'Inconnu » dont la *Revue de Paris* commence à faire connaître aujourd'hui ne autre face en publiant *Contemplation de la Mort*. La traduction de M. Doderet est élégante et fidèle.

Comme *Terres Maudites*, comme *les Morts commandent*, **la Cité des Futailles de Blasco Ibañez** t un roman de mœurs locales espagnoles. Cette cité des futailles, c'est la ville de Xérès où les chais odegas) sont fort nombreux. Les travailleurs y ont — ou y avaient, car ce roman n'est pas parmi s plus récents de Blasco Ibañez — une condition des plus misérables. Aussi sont-ils tout disposés à outer les propos des apôtres de la révolution. Ceux-ci parviennent un jour à entraîner quelques illiers d'entre eux à l'assaut de Xérès. Que veulent-ils y faire exactement? Ils n'en savent rien. Cette norance leur vaut un échec lamentable et sanglant... De l'autre côté de la barricade sont les riches ropriétaires du pays et, au premier plan, le richissime Pablo Dupont, autour duquel gravitent tous s personnages de ce roman. Ces nababs sont, pour la plupart, assez brutaux et intolérants... C'est ans cette atmosphère de luttes sociales que se poursuit l'idylle d'un jeune fermier et de la douce Maria de la Luz, la fille d'un des employés de Dupont. Nous n'en saurions retracer ici les tragiques pisodes. Ils empruntent d'ailleurs une partie de leur force aux événements au milieu desquels ils e déroulent. L'attention n'est point en effet, dans cette œuvre, concentrée sur les seuls protagonistes e l'éternel drame d'amour. Les Dupont, fanatiques ou noceurs, tiennent aussi leur partie dans l'aven-ure et l'on ne saurait non plus négliger une curieuse figure d'ascète révolutionnaire : Salvatierra. Et uis toute une petite province vit derrière ceux-là, les pousse et les entraîne : vignerons, journaliers, ohémiens. Il y a dans la peinture de ces groupes populaires une étonnante vigueur d'expression. Edmond Jaloux a d'ailleurs, dans notre Revue, montré comment Blasco Ibañez s'apparentait, par ertains côtés, à Emile Zola. C'est bien à Zola en effet que maints passages âpres et poignants de ette tumultueuse *Cité des futailles* nous font songer.

Apollonius et Bellarmin de **Ramon Pérez de Ayala** est une œuvre curieuse, mais d'un caractère ssez artificiel. Bellarmin est un cordonnier philosophe, dont on ne connait jamais exactement la octrine, car on ne peut comprendre qu'accidentellement son langage. Il n'est pas en effet dans les abitudes de Bellarmin d'accepter le sens vulgaire des mots. Ceux-ci ne sauraient avoir, à son gré, autre signification que celle par lui imaginée au cours de ses extravagantes méditations. Bellarmin 'est donc composé un étrange vocabulaire qui émerveille les étudiants de la ville. Sagouin veut dire avant, tétraèdre veut dire le tout, etc... Ses discours dont on nous présente de nombreux échantillons ont, au premier abord, assez comiques, mais nous nous fatiguons vite de ces calembours et de ces alembredaines. Apollonius, concurrent de Bellarmin, ès arts de la chaussure, ne rêve que de gloire ramatique et compose de fort mauvaises pièces qui font la joie du pays. Le fils et la fille de ces deux ordonniers ennemis s'éprennent l'un de l'autre. Mais le jeune homme se destine à la prêtrise et l'on ne aurait permettre à de passagères fantaisies de troubler une vocation. Aussi sépare-t-on ces amants nfortunés. Lui deviendra un prédicateur réputé et elle une fille de rue... Cette œuvre qui contient aints passages excellents, laisse pourtant dans l'ensemble, une impression d'incertitude un peu éplaisante. Devons-nous considérer les idées seules et nous résigner à ne voir dans ces personnages ue d'amusants fantoches, à la réalité desquels nous ne sommes point sollicités de croire? Ou bien u contraire Apollonius et Bellarmin sont-ils censés vivre réellement en braves bonshommes de roman éaliste? A cette double question chaque page nous apporte une réponse différente et nous demeurons rès hésitants entre la métaphysique et la cordonnerie. Il semble que l'auteur — homme de talent 'ailleurs — ait voulu travailler dans la manière d'Anatole France, modèle qui n'est point des plus aciles à imiter. La traduction de M. Carayon est d'excellente qualité.

Signalons enfin une réédition du **Parfum des Iles Borromées** de **René Boylesve** et le nouveau oman de **Mary Floran, S'il avait su.**

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.